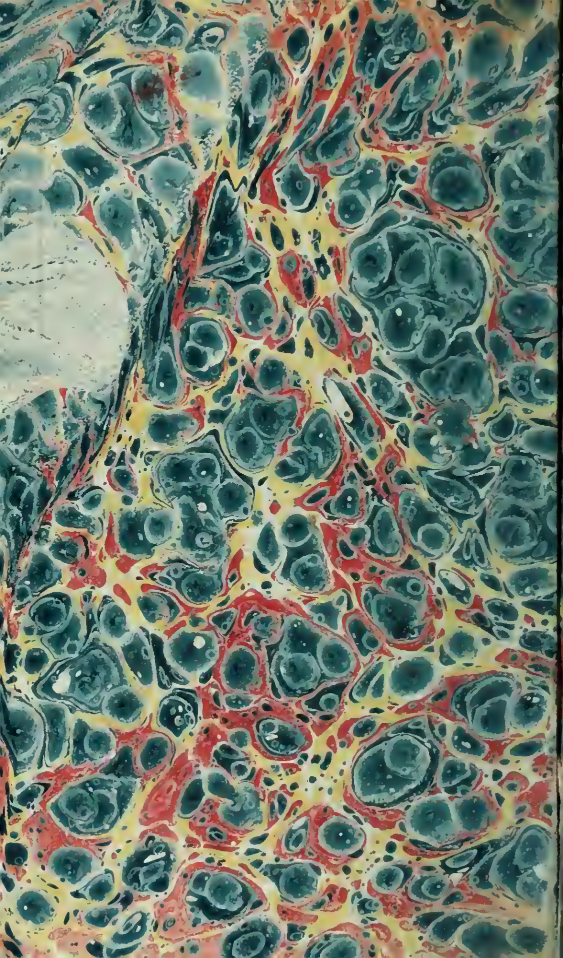
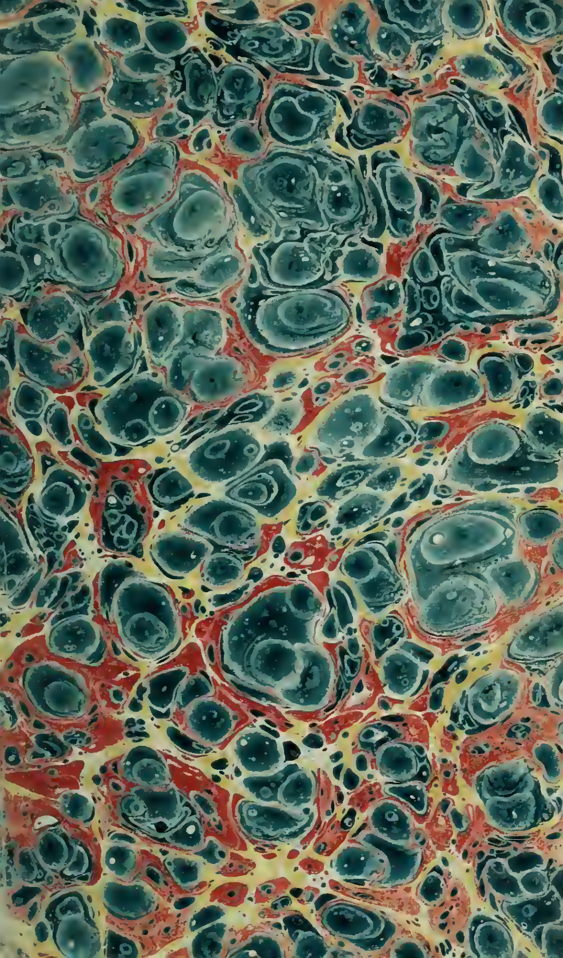






OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

TOME I.

OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON;

PRECÉDES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE.

TOME PREMIER.



Paris.

A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, N. 131.

1835.

MEULAN. — IMPRIMERIE DE A. HIARD.

NOTICE SUR PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689, ses parens peu aisés, étaient, comme il le dit lui même, de ces bons Gaulois, de ces bonnes âmes cent fois plus occupés de leur salut et de celui des autres que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Mais connaissant le prix de l'éducation, comme ressource au moins consolatrice dans les circonstances pénibles de la vie, son père, dont l'esprit et les connaissances lui permettaient de veiller lui même sur son fils, s'appliqua à lui faire faire d'excellentes études, Il y réussit contre l'opinion hautement annoncée de ses maîtres, qui, jugeant de leur élève par son caractère vif et emporté, l'avaient déclaré *atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle.*

Né poète, son bonheur à douze ans était de scander des syllabes françaises, de les arranger en ligne et suivant son expression, de les *ourler de rimes.* On pourrait croire que cette passion si prématurée pour les vers dût faire la joie de son père et le rendre fier de voir dans son fils un rival car lui aussi était poète et même célèbre

par ses noëls Bourguignons mais bien loin de se glorifier ou même d'encourager les premiers essais de son jeune enfant, ce penchant qu'il appelait un vice semblait faire tout son tourment, aussi n'avait-il d'yeux que pour en étouffer les germes, toujours le reproche à la bouche et même la punition à la main, chaque fois qu'il le prenait *flagrante delicto*, il forçait notre jeune poète à se cacher pour gouter son plaisir loin de sa ferrule ou des privations. Le souvenir de ces premiers tourmens est toujours resté si vif dans son esprit, que jaloux de se peindre lui même dans le personnage de Francaleu de la Métromanie, il en a fait un des caractères le plus remarquable de son immortel ouvrage.

Arrivé en âge de choisir un état, Piron resta long-tems indécis sur ce qu'il choisirait entre l'église, le barreau et la médecine. Pour l'Église il disait que l'homme le plus pur ne l'est jamais assez pour remplir dignement son état : moi, médecin ! non,—moi qui par-dessus tout eus toujours celui d'aimer à savoir à peu près ce que je dis et sans comparaison plus encore ce que je fais : restait à embrasser le parti du barreau qu'il ne prit pas encore comme il le dit lui même sans *tremblér*. Du reste jurant bien d'abdiquer la robe, et le bonnet carré, à la première bonne cause qu'il perdrait. Il partit donc pour Besan-

çon, afin d'étudier la jurisprudence et de s'y faire recevoir avocat.

De retour à Dijon, il allait essayer ses moyens lorsqu'un revers de fortune qui ruina tout à coup sa famille, renversa ses projets, ses espérances et le rejeta loin du barreau, poète par vocation il se consola en se livrant de nouveau à ses premières amours : jeté au milieu d'un monde empressé d'admirer son esprit et d'applaudir à ses premiers chants. Piron se berça facilement de cette douce illusion qu'un jour il serait couronné par les muses.

S'il dut à l'amitié d'un nommé Jehannin, son camarade de collège, son introduction dans ce monde flatteur, c'est par suite de l'indiscrétion coupable de ce camarade, indiscrétion de jeune homme il est vrai, mais commise au mépris des instances d'un ami, que Piron fut montré du doigt comme l'auteur de la fameuse ode composée à cette époque de sa vie, non à la suite d'une orgie, comme on l'a prétendu, mais pour répondre à ce qn'il croyait un défi.

Jehannin joignait à beaucoup d'esprit un vif amour pour la poésie, comme pour le monde et ses plaisirs. Un jour que Piron l'avait gravement moriginé sur sa paresse et sa folle conduite. Jehannin crut devoir répondre à la morale de son censeur par une ode sur les douceurs du *far-nieute* et sur les plaisirs de l'amour.

Piron reçoit cette ode et tout étonné de la trouver remplie d'expressions indécentes et de pensées lascives. se croit défié par son ami et tout aussitot, mais en lui recommandant le secret, lui répond ode pour ode, en prenant pour premier mot le dernier de l'épitre de Jehannin.

On sait que le jeune fou, entraîné par son admiration, n'eut rien de plus empressé, non seulement de montrer partout ce modèle des productions lascives, mais encore de nommer l'auteur. Le poète, bientôt mandé chez le procureur général, trouva heureusement, dans la personne du président Bouhier, un protecteur qui arrêta les poursuites que tout autre aurait certainement faites. On sait que bien long-temps après, et à l'époque où il brigua une place parmi les quarante, ses ennemis, armés de cette fatale pièce de vers qu'un évêque osa même lire en entier à Louis XV, rendirent ses mœurs suspectes et lui fermèrent ainsi l'entrée de l'Académie; et cependant que n'avait-il pas fait pour effacer ce qu'il appelait son erreur de jeunesse.

On n'ignore pas du reste, et c'est une justice à lui rendre, qu'il ne négligea aucune occasion de témoigner tout son repentir : il en a consigné l'expression dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans le testament qu'il adressa à l'Açadémie.

« Je lègue aux jeunes insensés qui auront la

malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition, et mon repentir sincère et public. »

Cependant les années se passaient, et Piron, que rien ne distinguait encore comme poète, végétait sans état; sans fortune. Passionné pour une de ses parentes dont il n'éprouva que les rigueurs, il lui fallut chercher, et une existence, pour cesser d'être à charge à ses parens, et des distractions pour diminuer les chagrins de son cœur. Il est triste de dire que son écriture, qui était fort belle, fut sa dernière ressource. Moyennant 200 francs par an, le jeune Piron entra au service d'un financier de Dijon, qui le plus souvent employait son scribe à la copie de ses propres vers. Trop franc pour vanter ce qu'il jugeait mauvais, Piron fut bientôt éconduit : privé de son emploi, il retourna dans sa famille. Toujours poète, toujours gai, il exerça sa muse caustique sur les chevaliers Beaunois de l'arquebuse, vainqueurs dans la fête de l'année 1715; il celébra leurs exploits en vers burlesques et satiriques; on voulut répondre, Piron répliqua : bref la querelle, prenant un caractère sérieux, dura deux ans; mais toujours la muse dijonnaise triomphait de la muse de Beaune, malré l'organe

bruyante de celle-ci[1]. Comme un jour on conseillait à Piron de ne pas trop s'exposer au ressentiment des Beaunois, il répondit :

Allez je ne crains pas leur impuissant courroux.
Et quand je serais seul, je les bâterais tous.

Quoique cette guerre de sarcasmes, à laquelle Piron donnait peu de trèves, excitât la haine et froissât les amours-propres, le premier jour d'une fête annuelle dans laquelle les Beaunois eurent le prix au tir de l'arquebuse, le cortége des vainqueurs qui fermait la marche dans la cérémonie d'usage, en passant devant Piron, l'avait honoré d'un salut, et en présentant la pointe basse : les armes semblaient avoir été déposées.

Cependant, le lendemain, au spectacle que donnaient à leurs frais les Beaunois pour payer leur victoire, Piron, reconnu de tout le monde, à son entrée dans la salle, faillit enfin devenir victime de sa causticité. Un petit maître, apostrophant tout à coup le parterre qui était fort tranquille, d'un paix-là, messieurs, on n'entend pas! — *De n'est pas faute d'oreilles*, cria Piron, et un bruit confus de s'élever, mais qui fort heureusement s'apaisa, en partie étouffé par les éclats de rire de ceux des spectateurs non Beaunois. La pièce finie, Piron jugea bien qu'il

[1] On dit en Bourgogne *les ânes de Beaune* parce que ces animaux sont fort beaux.

n'y avait pour lui de salut que dans la fuite, et il s'esquiva. Mais poursuivi par une troupe de jeunes gens l'épée à la main, et serré de près par eux, il se retourna, fondit sur ses agresseurs, brisa trois épées ; bientôt accablé par le nombre, il allait périr, lorsque le maire, voisin de l'endroit où se passait la scène, accourut pour le délivrer.

Là se termina cette fameuse querelle avec les Beaunois, plus difficilement vainqueurs à la plume qu'ils ne l'étaient à l'arquebuse, et dans laquelle le jeune Piron brilla par son esprit et par ses mordantes épigrammes. Toujours à charge à ses parens, malgré ses efforts pour se passer de leur secours, il laissa, et Beaunois, et dispute et satires, puis vint à Paris chercher fortune.

Muni de deux lettres de recommandation, pour le comte et le chevalier de Belle-Ile, Piron, aussitôt arrivé dans la capitale, courut en solliciteur chez l'un et l'autre frères. Assez rudement repoussé par le comte, mais plus courtoisement reçu par le chevalier, « je me trouvai, dit-il lui-même quelque part, dans la nécessité d'en passer par où voulut celui-ci, qui, moyennant deux francs par jour, m'employa à copier toutes sortes de vieux grimoires du comte de Boulainvilliers, qu'il regardait comme les oracles de la sybille. J'avais pour compagnon de travail un soldat aux gardes, qui, de son côté, copiait, à

vingt sous par jour, d'autres misères à sa portée. Notre laboratoire commun était une bouge de laquais.

Au bout de quelque temps, fatigué de ce travail et de l'obligation dans laquelle il était de demander son argent, qu'il n'obtint au bout des six premiers mois qu'après avoir attaché successivement deux épitres au collier du chien de chasse de son patron, Piron laissa copier à d'autres les rêveries du comte de boulainvilliers.

A la même époque, c'est-à-dire en 1722, les comédiens venaient d'obtenir un arrêt qui restreignait le directeur de l'opéra-comique au seul jeu de la voltige et de la danse de corde. Francisque était alors à la tête de ce théâtre. A force de sollicitations et de protections, on lui accorda un seul acteur parlant sur la scène. Une telle faveur n'attira pas les auteurs. Dans son désespoir, le directeur se rappelle qu'on lui a parlé de Piron comme un homme capable d'arrêter sa ruine. Il vole chez lui, et dit en entrant : « Je suis Francisque, directeur de l'Opéra-comique. La police me défend de faire paraître plus d'un acteur parlant sur la scène. MM. Le Sage et Tusillier m'abandonnent, je suis ruiné si vous ne venez à mon secours : vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer d'affaire. Tenez, voilà cent écus, travaillez et comptez que ces cent écus ne seront pas les seuls que vous rece-

vrez. Il dit, et sans attendre une réponse, sort et s'enfuit, laissant Piron surpris, comme on peut le croire.

Possesseur d'une somme d'argent pour lui considérable, mais ne la considérant pas encore comme sa propriété, notre auteur, en herbe la met de côté, rêve à un sujet d'opéra comique où un seul personnage parlât, et trois jours après, *Arlequin Deucalion* attendait Francisque, mais ne l'attendit pas long-temps. « Tenez, lui dit Piron, en le voyant entrer, voilà la pièce et votre argent; si l'ouvrage est bon, vous serez toujours à temps de me payer; s'il est mauvais, jetez-le au feu. — Dieu m'en garde! répondit Francisque; gardez ces cent écus, prenez encore ces cent autres, et venez vite avec moi distribuer les rôles. » Telle fut l'origine du théâtre de Piron, appelé *Théâtre de la Foire*, que La Harpe comprenant mal a voulu ridiculement prendre au sérieux et traiter à l'instar de sa haute littérature. C'étaient des œuvres qui avaient le mérite du moment, qui, comme telles, avaient la valeur de nos vaudevilles, et étaient en somme bien au-dessus de ce que le critique La Harpe appelle des *platitudes de jeunesse*.

Néanmoins le succès qu'obtint Arlequin Deucalion, bluette remplie de traits piquans contre les nouveautés dramatiques et lyriques du jour, fut cause que l'ex-copiste à quarante sols, con-

sacra pour un temps ses travaux à l'Opéra-comique. Le célèbre compositeur Rameau, son compatriote, fit plusieurs morceaux de musique pour quelques-unes de ses pièces. Cependant sollicité par Crébillon, Piron s'essaya pour la première fois sur la scène française par la comédie des *Fils ingrats*, qu'il donna en 1728. Jugeant ce titre odieux, il le changea contre celui de *l'École des Pères*.

On lui a reproché avec justice d'avoir montré sur la scène trois fils ingrats ; un contraste eût été plus naurel, plus vraisemblable, et n'eût pas moins fait ressortir le vice des deux autres frères. Il n'y a pas jusqu'au laquais qui ne soit attaqué de la contagion. On trouve néanmoins quelques scènes piquantes et même d'un grand comique ; au demeurant, pour un essai, l'auteur donnait déjà des espérances.

En 1730, il fit paraître Calisthène aux Français, tragédie dont le succès fut médiocre ; l'action est lente, le caractère principal manque de ce qu'il faut pour émouvoir le spectateur. A la dixième représentation, elle fut retirée de la scène. Cependant Piron la préféra toujours à ses autres pièces de théâtre, la Métromanie exceptée, nous aimons à le croire. Quel motif donner de cette prédilection, sinon le bonheur pour lui d'avoir connu M. le comte de Livry, qui lui témoigna toujours une amitié sincère.

Pour se venger de sa défaite, Piron composa et fit courir, sous le voile de l'anonyme, une pièce de vers intitulée *la Calotte du public.*

Un jour qu'on la lisait en sa présence, et qu'à dessein le lecteur faisait des fautes grossières, un mouvement d'amour-propre, qu'il ne put maîtriser, ayant été saisi par Collé son ami, Piron fut forcé de se reconnaître comme le coupable.

Puisque le nom de Collé vient se placer ici, nous raconterons une petite aventure arrivée à cette époque de la vie de notre auteur, et dans laquelle figurèrent très-comiquement avec lui ses deux amis, Collé, et l'épicier Gallet, connu comme chansonnier spirituel.

Sortis fort tard d'un souper, et arrivés au coin de la rue du Harley, quai des Orfèvres, Piron s'arrête tout à coup, montre à ses deux amis leur chemin tout opposé au sien, et veut prendre congé d'eux. Loin de répondre au bonsoir de Piron, Gallet et Collé veulent à toute force le reconduire chez lui. Là-dessus grands débats; c'est en vain qu'on cherche à intimider Piron en lui parlant de voleurs. « Songe donc, lui dit Collé, à ton habit de velours tout neuf, orné de ses boutons à facettes de diamans, qui, démentant ta qualité de poète, peut attirer sur toi mille calamités dont la dernière serait peut-être la mort. — Ah! messieurs, interrompit aussitôt

Piron, c'est mon habit que vous voulez reconduire : que ne le disiez-vous plutôt? Tenez, le voilà; quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'attaqueront pas. » Et Piron d'ôter en même temps son habit, de le jeter à la figure de Collé, puis de disparaître comme l'éclair.

Au détour du quai, Piron, toujours courant, est arrêté par le guet, entre les mains duquel viennent se jeter, un instant après, ses deux amis qui le poursuivaient pour lui rendre son habit. Mais ce n'est pas ainsi que le comprend la garde de nuit. En effet, Piron, que l'incident amuse, dit d'abord qu'on l'a volé; son costume et le bel habit de velours dans les mains de Collé en est la preuve. Toute la bande marche donc au Châtelet. Chemin faisant, Piron, qui, à la tête de l'escouade, allait en pleine liberté, veut changer de ton et persuader au sergent que ces messieurs sont ses amis, et raconte le fait. Le guet n'en veut rien croire; Piron se fâche et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. Pendant cette altercation, on arrive à la porte du commissaire, qui dort, il est vrai, mais dont le clerc veille encore.

Nos trois amis, dispôts, aimant à rire, et encore échauffés par un bon souper, amenés devant l'adjoint du commissaire, donnent le spectacle de la scène la plus comique du monde. Impossible au malheureux clerc de faire son rap-

port ; Piron l'interrompt toujours. Il a beau lui raconter l'aventure, il ne réussit pas à le persuader. « Votre nom? demande-t-il à Piron. — Et le vôtre? — Je trouve plaisant de vouloir savoir le mien avant que je sache le vôtre. » Enfin il se nomme. « Et votre état? — Je fais des vers. — Qu'est-ce que des vers? — Si vous tenez à le savoir, je vais en faire tout à l'heure sur vous, pour ou contre. »

Fatigué de l'air comique de Piron, le clerc adresse à Gallet cette question : « Quel est votre nom et quelle est votre profession? — Je m'appelle Gallet, je fais des chansons. — Oh! pour le coup, s'écrie le clerc, je vois qu'il faut éveiller M. le commissaire. — Oh! ne nous perdez pas, ajoute Piron; nous sommes des fils de famille, et ne troublez pas le repos de M. le commissaire : vous valez bien à vous seul, sans compliment, un commissaire, deux commissaires, trois commissaires ensemble. — Au reste, reprend Gallet, rien n'est plus vrai, je fais des chansons, et vous devez même savoir par cœur la dernière qu'on chante depuis un mois dans les rues, dont voici le refrain, » et Gallet aussitôt de chanter :

Daphnis m'aimait
Il le disait
Si joliment
Qu'il me plaisait
Infiniment.

« Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impose pas, je suis réellement chansonnier, et de plus (avec une profonde révérence), marchand épicier en gros, pour vous servir, rue de la Grande-Truanderie. »

A peine Gallet eut-il cessé de parler, que Collé, sans laisser au clerc le temps de l'interroger, lui dit : « Moi, monsieur, je m'apelle Collé ; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache ; ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage ; mais lorsque les couplets de monsieur sont bons, je les chante. » Et de suite Collé chante :

> Avoir dans sa cave profonde
> Vins excellens en qualité,
> Faire l'amour, boire à la ronde
> Est la seule félicité.
> Il n'est pas de vrai bien au monde,
> Sans vin, sans amour, sans gaîté.

Puis en montrant Piron : « Et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame. » Et soudain il déclame avec emphase.

> J'ai tout avoué, seigneur ; cela doit vous suffire
> Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

A cette scène burlesque, le clerc, pàlissant de colère au milieu des éclats de rire du guet et des curieux de la maison, éclate en imprécations et monte éveiller le commissaire, qui descend tout

chancelant, bâillant encore et se frottant les yeux. Tout stupéfait de voir sa maison illuminée du haut jusqu'en bas, de voir tant de figures riantes, hors celle de son clerc, bâille pour la dernière fois, et se réveille enfin tout-à-fait. « Qu'est-ce que tout ceci? voyons. Puis s'adressant à Piron : « Qui êtes-vous? votre nom? — Piron. — Votre état? — Poete. — Poete! — oui, monsieur, poète. » Et là-dessus le jovial Bourguignon enfile une longue tirade sur le bel état de poète, et mêlée de reproches de ce qu'il ne connaît pas le poète Piron. « Que parlez-vous de pièces de théâtre; reprend le commissaire; savez-vous que Lafosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est l'auteur de la belle tragédie de *Manlius Capitolinus*. Comment la trouvez-vous? Hem! mon frère est un homme de beaucoup d'esprit. — Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une bête, quoique prêtre de l'Oratoire, et que je fasse des tragédies, reprend Piron avec une sorte d'enthousiasme risible.

Loin de se fâcher, le commissaire Lafosse prit ce trait en homme d'esprit; et voyant à l'extérieur des trois acteurs, à la gaîté de leurs propos, qu'il y avait un mistère là-dessous beaucoup plus plaisant que sérieux, se fit raconter l'aventure par Piron, s'en amusa beaucoup, et les renvoya en les invitant même à dîner pour le premier jour. Ah! mes amis, dit Piron en sortant, il ne man-

que plus rien à ma gloire, j'ai fait rire le guet. »

Au milieu de cette éternelle gaîté qui fit supporter à Piron les malheurs attachés à l'existence de poète, personne n'était moins intéressé que lui. On connaît cette réponse qu'il fit à Voltaire qui l'engageait, ainsi que Lamotte, chez lequel on était réuni, à ne pas abandonner aux comédiens; presque sans profit pour lui-même sa tragédie de Calisthène qu'il allait faire représenter. L'auteur de Brutus, tragédie à la veille d'être jouée, était bien aise que Piron commençât le premier à faire l'exigent. Il insistait donc pour que celui-ci pensât un peu plus à son propre intérêt; « car, ajouta-t-il, vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron. — Cela est vrai, mais je m'en f..., c'est comme si je l'étais. »

Piron, plus avide de gloire que d'argent, se trouvait toujours assez riche, pourvu qu'il pût payer toutes les semaines son *écot* chez Laudec, traiteur, rue de Bussy, dont la maison était fameuse sous le nom de *Caveau*, et qui est connue encore aujourd'hui sous celui de *Café Procope*.

C'est là que, réuni avec Crébillon, son ami le plus intime, Bernard, Labruyère, Gresset, Collé, et d'autres poètes distingués, Piron, au comble du bonheur, tout pétillant d'esprit, répondait à toutes les attaques, triomphait de tous les sarcasmes, écrasait, par un mot ou par un distique, tout joûteur audacieux, et par le feu

d'une conversation la plus variée, la plus brillante, occupait avec honneur le fauteuil de président académique.

Mais seul et dans le silence du cabinet, il semble que Piron n'avait plus tout ce brillant qu'un dialogue animé lui donnait. Excepté ses épigrammes, et sa comédie fameuse, qui, seuls, ont inscrit son nom parmi les poètes distingués de son époque, ses œuvres manquent en général, sinon d'esprit, du moins de couleurs et d'intérêt. Et cependant, emporté par une grande facilité d'écrire, il n'est pas de genre qu'il n'ait traité : tragédies, comédies, farces, pastorales, contes, épigrammes, odes, stances, épîtres, poëmes, allégories, satires, poésies sacrées, etc., il a fait de tout. Conteur spirituel et enjoué, on s'étonnera qu'il ait si peu écrit en prose, que de longues préfaces de ses œuvres dramatiques aient été les seules productions en ce genre. Une seule est parmi elles digne d'être lue, c'est la préface de la Métromanie, piquante par le portrait qu'il fait de ses parens et de sa première jeunesse.

Revenons maintenant au point où nous l'avons laissé : loin de se décourager du peu de succès de Calisthène, il se vengea bientôt par sa tragédie de Gustave Wasa, ouvrage bien supérieur au premier, malgré cette critique assez juste de Maupertuis que *ce n'était pas un événement*

en trente-quatre heures, mais trente-quatre événemens en une heure, et cette autre de Boindin qui l'appelait *la révolution de Suède corrigée et augmentée*. La Harpe, comme on sait, prétendit mieux faire; *souvent qui refait, refait pis*, lui disait Piron la veille même de la représentation de cette seconde édition de Gustave. Et en effet, si aujourd'hui on se rappelle que La Harpe ait fait une tragédie de Gustave, c'est purement par l'épigramme de Piron. Ce fut à M. de Livry, un de ses plus constans amis, que notre poète dédia la sienne. De combien de bonheur, Piron n'a-t-il pas été redevable à ce zélé protecteur. Maître au château de Livry comme le maître lui-même, on avait ordre de lui obéir en tout et de le bien traiter. Un jour que Piron, toujours gai, avait engagé la concierge du château, janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table, et que notre poète affectait d'être le plus décidé moliniste, M. de Livry venant de Paris, entra tout à coup dans la salle, au moment où la dispute finissait. Eh bien, *binbin* [1], lui dit-il, comment te trouves-tu ici? Es-tu content? — Oui, monsieur le comte, répondit Piron, mais madame Lamarre ne veut pas... Comment morbleu elle ne veut pas! je prétends que tu sois ici comme moi-même, en-

[1] Nom d'amitié qui signifie eu Bourguignon *benin*.

endez-vous madame. — Calmez-vous, monsieur e comte, lui dit Piron, madame Lamarre ne eut pas que je sois damné. — Et pourquoi, s'il ous plaît, madame, reprit le comte, n'est-il ias le maître, de quoi vous mêlez-vous? La onne dame Lamarre n'osa rien répliquer.

Ce fut le séjour champêtre de Livry qui inspira au poète la petite pastorale des *Courses le Tempée*, qu'il hasarda sur le théâtre français, le même jour qu'il donnait la petite comélie de *l'amant mystérieux*, d'abord composée our le salon de M. de Livry, et non pour la cène. Fort inquiet sur le sort de ses deux pièces Piron le fut bien davantage lorsqu'il vit tomber ous les sifflets d'un public ennuyé son amant nystérieux. Heureusement pour l'amour-propre lu poète, la seconde assez jolie, réveillant le arterre de son assoupissement, reçut de lui auant d'applaudissemens que la première avait été sévèrement jugée. Le même soir, interrogé par ses amis sur ses succès lyriques, Piron répondit en riant que le public venait de lui donner un baiser sur une joue et un bon soufflet sur l'autre.

Ce fut en 1738 que Piron donna pour la première fois aux Français sa comédie de la Métromanie. Depuis lors, sa place fut assignée après Molière et Regnard. Composée, comme on l'a déjà dit, sous l'inspiration du souvenir de sa première passion pour les vers, cette comédie se-

rait certes une des bonnes pièces de l'auteur du Tartuffe. Eh bien, malgré toutes les beautés qui la distinguent, la cabale eut d'abord assez d'empire pour en empêcher l'inscription au répertoire du théâtre Français ; et ce ne fut que dix ans plus tard que l'acteur Grainval en proposa la reprise à ses camarades. Alors son succès fut complet et se soutint si long-temps, qu'il n'y a pas huit ans qu'on l'applaudissait encore au théâtre Français.

Piron a fait beaucoup d'épigrammes ; c'est un des poètes les plus célèbres en ce genre. Dans le grand nombre, cependant, on n'en compte guère que vingt à vingt-cinq vraiment saillantes. Une d'elles, et la meilleure de toutes sans contredit, a donné lieu à une scène fort comique, entre son auteur et le personnage qu'attaquait l'épigramme.

Piron s'était brouillé en 1740, avec l'abbé Desfontaines au sujet d'une lettre que celui-ci écrivait sur l'auteur de la Métromanie, et dans laquelle il disait : « M. Piron est un excellent préservatif contre l'ennui, mais... » Sans finir la phrase, qu'on pouvait mal interpréter, ce *mais* lui valut l'épigramme suivante :

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il, penserait-il y plaire?
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail.
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Non content d'avoir ainsi dépeint le journaliste, Piron alla chez lui : « Comment, s'écrie l'abbé furieux, en le voyant entrer, êtes vous assez hardi de vous présenter à ma vue après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ! — Horrible, dit Piron ! comment vous les faut-il donc, elle est pourtant fort jolie. Point d'emportement, ajouta Piron ; pour calmer l'abbé dont la colère redoubla ! crier et jurer ne remédie à rien ; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisque cela vous fâche, je vous propose un arrangement. — Eh, quel est-il? — Le voici : vous écrivez au public toutes les semaines ; mandez lui que l'épigramme a été faite, on ne sait par qui, et contre qui, il y a cinquante ans; et tout sera dit. — A la bonne heure, donnez-la moi. C'est où Piron l'attendait. Je vais vous la dicter, répondit-il, et l'abbé de l'écrire aussitôt commentant de son côté, et le poète du sien, chaque vers de l'épigramme. Ce qui choquait le plus l'abbé, c'était ce vers :

Que fait le bouc en si joli bercail ?

Y pensez-vous, disait-il à Piron, *est-ce que je suis un bouc ? ôtez, ôtez ce bouc.* Cela ne se peut, répondit Piron, sans rompre la mesure, mais vous êtes le maître de ne pas écrire le mot tout entier ; mettez seulement : que fait le B...? le vers y sera toujours et le lecteur y suppléera.»

Il fallut que l'abbé laissât l'épigramme telle qu'elle était.

A quelque temps de là, Desfontaines voulut s'en venger. Il avait même fort spirituellement commencé, mais son antagoniste, non moins terrible dans sa réplique, eut bientôt rangé les rieurs de son côté. Les habitués du café Procope étaient réunis, et l'on n'attendait plus que Piron lorsqu'il apparaît à ses amis, vêtu comme dans ses grands jours d'un habit superbe, velours noir, boutons à facettes de diamans. Desfontaines, au milieu de l'admiration générale, s'étant jésuitiquement approché du poète, soulève la basque du riche vêtement, et s'écrie avec emphase : *Quel habit pour un tel homme!* et Piron de répondre aussitôt en soulevant à son tour le rabat de l'abbé : *Quel homme. pour un tel habit.*

Nous ne voulons pas ici faire un recueil des bons mots de notre poète, mais seulement caractériser l'esprit de l'homme par un choix des moins connus. Le dernier qu'on va lire, n'est pas dans tous les recueils.

Une dame qui depuis long-temps désirait voir Piron et causer avec lui, en trouva enfin l'occasion. Jalouse de montrer son esprit, tout en voulant connaître celui du poète, la dame mit la conversation sur Montesquieu ami intime de Piron, et, sans plus réfléchir, entreprit l'éloge

et l'analyse de l'Esprit des lois. Bientôt, perdue dans un labyrinthe inextricable, Piron l'interrompit tout à coup et lui dit : croyez-moi, madame, sauvez-vous par le temple de Gnide[1].

Piron, peu fortuné comme le sont communément les poètes, devait cependant tout espérer de l'avenir dans son mariage avantageux avec une demoiselle de Quenaudon, âgée de cinquante ans environ, douée de beaucoup d'esprit, d'un commerce fort doux et pleine de gaîté. Ainsi partagé, Piron ne pouvait manquer d'être heureux et il le fut. Pour la première fois, il sentit les douceurs d'un intérieur, et le bonheur d'être à l'abri de l'inquiétude. Ce fut au milieu de cette tranquillité domestique qu'il composa la tragédie de Fernand-Cortès, le dernier de ses ouvrages dramatiques, que le public goûta peu ; non qu'il fût indigne de l'auteur de la Métromanie, mais parce que le public sévère et difficile veut plus que deux ou trois tirades, plus que deux ou trois belles scènes dans une œuvre en cinq grands actes. Il eût été facile à Piron de corriger les passages faibles, d'effacer des parties de scènes trop longues ou sans couleurs : on le lui conseillait à l'exemple d'un des premiers poètes d'alors qui, lui disaient ses amis, refondait des actes entiers : *Parbleu*, messieurs, *je le crois bien*, *il tra-*

[1] Production galante de la jeunesse de Montesquieu.

vaille en marqueterie, et moi je jette en bronze. C'était ici plutôt une épigramme contre son ami du Parnasse qu'un trait de vanité; pe - sonne n'était plus modeste que lui.

Le bonheur domestique de Piron ne dura pas long-temps, sa femme malade et bientôt frappée d'apoplexie devait mourir bien avant lui. Secondé de sa nièce, Piron ne voulut pas que d'autres soignassent sa femme qu'il eut la douleur de perdre après une union de peu d'années.

Elle n'avait pas joui long-temps d'un petit accroissement à la fortune de son mari, auquel un bienfaiteur, M. de Lassay, que Piron ne connut jamais, avait constitué une rente viagère de six cents francs. Mandé chez le notaire Doyen, on lui présente l'acte qu'il refuse tout naturellement de signer malgré l'injonction, alléguant qu'il n'avait pas déposé d'argent, et qu'au surplus il n'a pu le faire, n'en ayant pas et surtout en si grande quantité. Vous êtes bien monsieur Alexis Piron, auteur de la Métromanie. — Oui, monsieur. — Et bien, signez. On ne vous mande ici que pour cela et pour recevoir d'avance, le premier trimestre de votre rente viagère.

Au sortir de chez le notaire, le pauvre Piron, encore tout ému, courut chez tous ses grands amis et protecteurs, toujours si pleins de bienveillance pour lui, ce furent peines inutiles, jamais Piron ne put rien découvrir, il en fut quitte

pour adresser en vers, toute sa reconnaissance à son bienfaiteur anonyme.

Nous arrivons au dernier incident remarquable dans la vie de Piron, si fécond en bons mots et bonnes épigrammes, sortis de sa plume ou de sa bouche, et auquel la cour de Louis XV ne fut pas étrangère; nous voulons parler de son titre d'académicien, tant de fois postulé par lui ou pour lui, et toujours sans succès : aussi Piron s'est-il empressé de faire, avant de mourir, l'épitaphe suivante :

> Ci-gît Piron qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

En 1750, Piron avait alors 61 ans, la mort de l'abbé Terrasson laissait un fauteuil vacant : Piron postula, ses amis s'employèrent, mais l'abbé de la Bleterie fut élu. Le roi, mécontent de ce choix, refusa son consentement. Nouvelle élection : Piron postula de nouveau. Cependant, quelques propos étant parvenus à ses oreilles, il venait d'envoyer son désistement, lorsqu'on lui apporta une lettre de l'évêque de Mirepoix, adressée à l'académicien Sallier, pour que celui-ci engageât Piron à le donner. Bien lui en avait pris.

On était alors si persuadé de sa nomination, que le directeur de l'Académie lui conseilla de préparer son discours de réception. Ne vous in-

quiétez pas de cette corvée, répondit Piron en riant ; nos deux discours sont déjà faits, ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection. — Comment cela ? — Voici comme. — Je me leverai, j'ôterai mon chapeau, puis à haute et intelligible voix, je dirai : Messieurs, grand merci ; et vous, sans m'ôter votre chapeau, vous me répondrez : — Monsieur, il n'y a pas de quoi. — Cette plaisanterie, et mille autres faites sur le corps des 40, qui, disait Piron, avait de l'esprit comme quatre, a pu bien être alors la cause de son exclusion ; il fut donc encore repoussé.

Trois ans après, en mai 1773, M. Languet, archevêque de Sens, mourut. Nouvelle place vacante à l'Académie : nouvelles démarches de Piron, encouragé par ses amis et protecteurs de se mettre sur les rangs pour la troisième fois. — Jusqu'ici ses ennemis ne s'étaient pas rappelé l'Ode à Priape ; ils s'en emparèrent aussitôt comme d'une arme redoutable contre son auteur, pour l'éloigner pour jamais de l'Académie. — Cette œuvre de la jeunesse de Piron fut de nouveau mise au jour et publiée par tout ; on porta cette pièce de vers à l'évêque de Mirepoix, qui, sur-le-champ, et l'Ode à la main, se présenta chez le roi, et osa lui en faire entendre la lecture entière. — Cette démarche eut tout le succès qu'on en attendait. Néanmoins la marquise de Pompadour, auprès de laquelle Montesquiou, ami de

Piron, se rendit pour plaider la cause de *son confrère,* comme il l'appelait, ayant sollicité Louis XV, le monarque demanda ce que pouvait valoir une place à l'Académie, et lui accorda sur sa cassette une pension annuelle de 1,000 francs.

A cette faveur royale se joignit un honneur que l'Académie n'avait encore rendu à personne; elle lui députa quatre de ses membres, Macran, Mirabeau, l'abbé du Resnel et Duclos, pour témoigner à Piron l'intérêt qu'elle prenait à la grâce que le roi venait de lui accorder.

Les obstacles qui avaient éloigné Piron de l'Académie de Paris, n'empêchèrent pas celle de Dijon de l'adopter dans son sein. Il y fut reçu le 11 juin 1762.

Sensible à cet honneur, il conçut, mais trop tard, et dans un temps qu'il était presque aveugle, le dessein de faire l'éloge des hommes illustres de sa province, parmi lesquels il comptait avec orgueil, les Bouhier, les La Monnoie, les Crébillon, les Buffon. — Il ne fit qu'ébaucher cet ouvrage. Fier de l'état d'homme de lettres, il s'en était toujours fait une haute idée. — Un jour, se trouvant à la porte d'un grand seigneur, comme celui-ci reconduisait une personne de qualité. — Passez, Monsieur, dit le maître de la maison à la personne qui s'arrêtait par politesse; passez, ce n'est qu'un poète. — Puisque les qualités sont

connues, repartit Piron, je prends mon rang. Et il passa le premier.

Entièrement privé de la vue dans les dernières années de sa vie, son seul plaisir était qu'on le vînt voir, et de causer des heures entières avec ses amis, qu'il égayait toujours par son esprit caustique et enjoué.

Entouré des soins les plus assidus que lui prodiguait sa nièce, il était heureux, et se consolait de la privation de la lumière. Une chute fâcheuse qu'il fit à la fin de l'année 1772, vint troubler ce tranquille bonheur, et hâter la fin de sa carrière. Sa nièce, qui était mariée depuis trois ans, avait caché, par délicatesse ou par crainte, son mariage à son oncle. Mais elle fut bien étonnée de s'entendre appeler par son nom de femme, lors de la lecture du testament de Piron, qui lui avait toujours caché qu'il connût son mariage. Des motifs particuliers pouvaient avoir engagé cette fille à garder son secret; Piron l'avait ainsi jugé, et en lui laissant par testament tout ce qu'il possédait, il voulait, sans s'arrêter sur cette conduite mystérieuse, la récompenser de l'entier sacrifice qu'elle avait fait de sa liberté pour lui.

Piron mourut le 21 janvier 1773, âgé de 83 ans 1/2.

A. T... n.

DÉFENSE DE PIRON.

Plusieurs genres de célébrités littéraires se sont de tout temps attachés au nom de Piron ; la *Métromanie*, pièce digne des bonnes comédies de Molière, assure à son auteur une place distinguée parmi les poètes dramatiques de son siècle, de même que l'épigramme, qui fut dans ses mains une arme si souvent terrible, lui donne rang à côté de J. B. Rousseau.

Est-il un homme auquel on ait attribué plus de bons mots et plus de réparties fines qu'à Piron ; tous nos anas en sont remplis, et si plusieurs sont apocryphes, on les prête du moins au dialogiste le plus aimable et le plus brillant de son époque. Enfin, peut-on oublier que Piron est aussi l'auteur de la fameuse Ode à Priape. Malheureusement pour sa gloire, on s'en est si bien rappelé, qu'aujourd'hui même, après 60 ans passés, Piron n'est toujours, pour une certaine classe de lecteurs, que l'imitateur de Pétrone, et le poète le plus obscène que la France ait produit.

Malgré l'opinion de Voltaire, critique trop

souvent partial, qui le qualifiait *d'homme sans mœurs*, malgré tous les détracteurs du poète bourguignon qui n'ont voulu voir en lui que l'auteur de l'Ode, et partant, qu'un poète licencieux, est-il donc si difficile de prouver comment on l'a si mal jugé.

Auteur à vingt ans de cette ode fameuse, publiée malgré lui, que le délire du cynisme et les frénésies de la débauche semblent avoir inspirée, n'était-ce pas assez pour asseoir une réputation, qui depuis alla se grandissant, de tout ce qui se composait de plus immonde dans le genre érotique. Et d'un autre côté, n'était-ce pas, après la mort de Piron, époque de la dissolution des mœurs en France, une spéculation bonne à faire, que de donner sous le nom de l'auteur de l'Odet out ce qui s'était composé et se composait de remarquable dans le genre, sans même s'embarrasser du mérite de la pièce attribuée.

Des éditions de tous les formats, salies des productions d'autrui, et si connues sous le titre d'*OEuvres badines de Piron*, établirent à tel point sa réputation de poète que beaucoup de gens doutent encore aujourd'hui qu'il soit possible de faire de ses œuvres complètes un choix de morceaux purgés de toute impureté. On ne s'est donc jamais demandé si dans Piron, auteur de la Métromanie, et même de l'Ode, et dans Piron aux œuvres badines, il n'y aurait pas deux hom-

mes du même nom, que la méchanceté, les spéculations ou l'erreur auraient réunis et confondus en un seul.

Quelques biographes ont pris, il est vrai, la défense du vrai Piron ; il y en a même qui, ayant trop dit pour sa cause, ont ainsi gâté leur défense ; M. Rigoley de Juvigny, son compatriote, pourrait en cela servir d'exemple. Editeur d'une mauvaise édition des OEuvres prétendues complètes de son ami, on s'étonne d'abord que les 9 volumes qu'il a publiés renferment à peine 5 à 6 morceaux érotiques. Mais on sait que plein d'une dévotion qui allait jusqu'au bigotisme, la première preuve apparente qu'il trouverait en faveur de son ami, devait être par lui aveuglément donnée ; aussi, ne trouvant pas mieux, mais en invoquant sa propre conscience et celle de son ami, a-t-il fondé la rareté des productions badines sur cette apostille, écrite, dit-il, par Piron lui-même en marge de chacun des morceaux imprimés sous son nom : *Ceci est de moi*, ceci n'est pas de moi.

Devenu dévôt avant l'âge, Piron a bien pu, comme le bon La Fontaine, se repentir et désavouer ; mais doit-on le dire plus heureux que le fabuliste pour avoir trouvé un complaisant aveugle, et prêt à passer l'éponge sur toutes les fautes de son ami. Pour nous, mettant la vérité entre les deux excès, et trouvant ainsi toujours bien des

reproches à faire à Piron, nous préférons en adoucir l'amertume en faveur de la décence qui règne dans ses autres écrits, et du choix qui les distingue, et pardonner aux égaremens de sa grande jeunesse, comme aux premières folies de son inaltérable gaîté.

PRÉFACE.

Un chasseur passionné qui se trouve en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Molière, quand après avoir fait le plan du Misanthrope, il entra dans ce champ vaste, où tous les ridicules du monde se venaient présenter en foule et comme d'eux mêmes, aux traits qu'il savait si bien lancer. La belle journée de philosophe ! Pouvait elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre.

Telle était la réflexion continuelle que je faisais en composant la *métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à peu près comme ce grand Poëte et ce sage persécuteur du ridicule s'était trouvé là dans le sien ; mais avec la différence bien fâcheuse pour moi, que dans le misanthrope, le Poëte était souverainement doué des talens nécessaires au philosophe; au lieu qu'ici les talens nécessaires au Poëte manquaient totalement au versificateur. De là s'élevait en moi, comme s'élevera sans doute aussi dans l'âme du lecteur un vif regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez pi-

quant pour n'avoir pu même être tout à ait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand-homme, où j'ai dit si peu? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller, quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrein plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse et de verdure?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre, la plume, à chaque vers, eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planète, et de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant? Je ne prétends point, par les grands mots de *Planète* et d'*ascendant*, me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais Poëtes; je ne viens pas de me rendre justice tout-à-l'heure, pour me contredire sitôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires qui reçoivent le jour, non sous l'astre benin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel, et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être Poëte, et souvent, qui pis est, celle encore de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeller cette manie qui fait ici, tout à la fois, l'excuse bonne ou mauvaise de l'Auteur, et le titre de la pièce, et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal qu'elle m'a causé, je ne pouvais manquer

d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le bien que j'en pense.

En conservant à mon Poëte quelques petits ridicules essentiels à la profession, je ne l'en ai pas moins fait bon, généreux, brave et désintéressé. Je connaissais trop la malignité du public, qui rarement fait des applications avantageuses, pour avoir à craindre qu'il en fit aucune. Aussi n'en fit-il point. Mon Poëte passa pour le seul de son espèce. Mais quelques Auteurs alors plus ou moins célèbres, persuadés que peindre un vrai Poëte, si ce n'était vouloir, c'était au moins devoir les désigner. jugèrent à propos, pour qu'on ne prît pas le change, de se compromettre un peu, en s'honorant beaucoup; et se plaignirent tous, a l'envi, qu'ils étaient visiblement personnifiés dans M. de l'Empyrée. *Me peut-on méconnaître à ce trait malin?* disait l'un; *et moi, à celui-là?* criait l'autre. C'était, pour ainsi dire, a qui, s'arracherait la prétendue insulte des mains ou plutôt, comme j'ai dit, à qui, voulant bien partager avec ce personnage quelques travers très-excusables, donnerait superbement à entendre qu'il était l'aimable original en entier; comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté *Anch'io fon Poeta*, et révendiquer ou s'appliquer, à titre égal, la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendaient avoir à son ta-

bleau. Mais fussé-je plus Poëte cent fois qu'eux et moi, nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse, à leur place, osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance ! le caractère moral de M. *de l'Empyrée* l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle âme l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel esprit ; se plaindre ici de la *personnification*, c'est moins se plaindre que se glorifier ; c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé, que celui d'un *Fier-en fat*. Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des Complaignans, sur leur modestie, ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement voyant avec chagrin que dans tous les temps, et chez toutes les nations, les Poëtes en général étaient livrés à la risée du public par les Poëtes mêmes, et de plus les voyant taxés par ce public de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avais pris à tâche de présenter sur la Scène un Poëte qui, sans sortir de son caractère singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable ; un Poëte tel qu'il y en eut sans doute, et qu'il y en peut avoir encore ; un Poëte enfin, lequel, après qu'on a dit ;

On peut être honnête homme, et faire mal des vers.

pût faire aussi dire et penser,

Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle Comédie, qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'aurait pas manqué de nous régaler ici d'un Poëte grave et rengorgé, d'un Pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent en effet guères plus à l'âme des spectateurs, qu'elles ont l'air de venir de celle de l'Auteur, Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. *M. de l'Empyrée*, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'être leste, gai, doux, sociable et galant. Qualités engageantes qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui, jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénouement. Du moins l'Aristarque de ce tems-là le veut-il ainsi persuader. *On est fâché*, dit-il[1], *de lui voir prendre congé des spectateurs, pauvre et déshérité.* Peut-être, ce qu'il donne ici pour le sentiment général, n'est-il que le sien particulier; et certe, en ce cas, il y aurait à me féliciter d'avoir su l'attendrir : mais ne serait-ce pas, aussi bien que son sentiment particulier, une critique déguisée, qui m'avertit que, selon lui, je renvoye les spectateurs mécontens? A quoi je réponds, qu'il faut savoir mieux entrer

[1] Observ. sur les Écr. des mod. lett. 175.

dans le caractère des gens, quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'âme d'un vrai Poëte dont, sans en avoir les talens, je conçois très-bien la rare façon de penser; il n'eut pas eu, ou plutôt il n'eut pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'Abbé des Fontaines, avant de publier ses observations et son extrait, n'avait-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume : *M. de l'Empyrée* l'aurait, avant moi, redressé là dessus en vingt endroits; entr'autres, quand il dit positivement, *que sa vertu se borne au mépris des richesses* etc. et ailleurs:

Ce mélange de gloire et de *gain* m'importune.
On doit tout à l'honneur et rien à la *fortune*.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A *tout l'or du Pérou* préfère un beau laurier.

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le temps de faire transcrire les huit ou neuf pages de Vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde; du moins pouvait-il d'un coup-d'œil apercevoir ces deux derniers de la Pièce:

Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de *fortune* et d'amours.

Faute de cela, il se laisse entrainer à sa façon

de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement, Voilà les Ecrivains périodiques. Sérieusement et par état occupés de ce qu'ils appellent *le Solide*, ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai Poète qui, vis-à-vis de la misère; pense, en parlant de sa muse, comme, vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensait Agrippine: *Moriar, modò regnet.* Quel soin en effet prirent de leur fortune le *divin* Homère, *l'immortel* Plaute, le *grand* Corneille, le *délicieux* Lafontaine, etc. ? Furent-ils pour cela des objets de pitié? Pas plus que la mémoire des Midas de leurs temps et des nôtres est digne d'envie.

Je ne dois pas finir, sans dire un mot du personnage singulier de *Francaleu*, et d'une partie de son rôle; ni sans bien marquer la distinction qnil faut faire de ce Personnage, en entier de mon imagination, et de la partie de son rôle qui, renfermant un événement du temps, semblerait par-là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet évènement.

Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'était diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les Mercures, des Pièces fugitives en Vers, sous le nom supposé d'une *Mlle de Malcrais de la Vigne.* La

mascarade avait parfaitement réussi. Ces pièces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdaient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ses Mercures. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel-esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivait jamais son histoire amoureuse, nous soufflerait assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à *Mlle de Malcrais*. Elle, de riposter : l'intrigue se noue; les galans prennent feu de plus en plus; tout allait le mieux du monde au gré du public amusé; et la comédie n'était pas pour finir sitôt, si notre Poète Breton, ayant dit ce qu'il en voulait, et désirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eut précipité le dénoument, en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux-esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, l'orsqu'en leurs cabinets, où peut être ils étaient à polir encore un madrigal pour *Mlle de Malcrais* on la leur vint annoncer. Grand cri de joie ! La plume

tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux batans; on vole au devant de la Muse les bras en l'air, que ..... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de Mr. des F. M. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade; la barbe du Poëte y piqua si fort, qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que Mr. des F. M. eut seulement fait un bon Vers en sa vie. Les talens et les éloges tombèrent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici *Francaleu* dans la même situation que ce Poëte aussitôt méconnu que démasqué :

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.

Apostrophe qui, tous les jours, serait bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci. De bonne foi, était-ce une aventure à dérober au plaisir public, sur un Théâtre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvais-je imaginer jamais une Scène plus comique et plus du ton de mon sujet ? Je la produisis donc; mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvait faire tourner les yeux sur le Poëte

estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance, j'aimai mieux pécher, à mon escient, contre les bonnes règles de la Comédie, qui n'admet que des caractères tels que la société, chaque jour, en présente sur la Scène du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'éxistat jamais, un bon homme qui se plait à faire de méchans Vers, les sçachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis qui s'en divertissent. Aussi le critique Observateur ici ne manque-t-il pas son coup. *C'est*, dit il fort bien, *un Mécène bourgeois, un riche et vieux Rimailleur, qui, connaissant distinctement son impertinence, et la confessant hautement, forme un caractère purement idéal et sans exemple.* J'ai donc très-bien pris mes mesures pour ne compromettre personne. Ainsi *Francaleu*, non plus que *Mlle de Malcrais*, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application. Ainsi la partie du rôle relative à l'évènement du jour, ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimère.

Qu'un fait public et tout arrangé comme celui-la, mis sur le Théâtre, fasse grand honneur à l'imagination du Poète ; je ne le dis pas : mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes, jusqu'à dédaigner de nous

accommoder quelquefois, en passant, d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination; ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources? Et que fait tant à notre gloire, après tout, le mérite de l'invention? Tels Auteurs à qui ce don ne fut que mèdiocrement départi, en ont vu, du haut des nues; d'autres qui le possédaient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux; n'eussé-je à citer que *Malherbe* et *Saint-Amand;* que *Racine* et *Th. Corneille.* Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette Pièce, une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aye entrepris d'élever un édifice de cinq Actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette Préface, en la finissant. L'édifice fut-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'Architecte en éleverait un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le Maçon. Enfin je le répète, sous la plume d'un Auteur tel que celui du Misanthrope, la *Métromanie*, sans en être plus longue ni moins régulière, contiendrait, à coup sûr, une fois plus, et mille fois mieux.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

10 janvier 1738.

ACTEURS.

FRANCALEU, père de Lucile.
BALIVEAU, capitoul, oncle de Damis.
DAMIS, poète.
DORANTE, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Francaleu.
LISETE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite;
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles...?

MONDOR.

Damis. Le connais-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, *revenant*.

On m'a pourtant bien dit: chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert.

LISETTE.

Tout cela

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine? ses habits? son état? sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non.
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face à chaque instant s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais;
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin ni militaire;
Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne:
Misanthrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait... Ce dernier-ci le désigne le mieux;
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bâiller aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poètes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien:
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul: on vient; et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah Lisette! ah, ma belle!
Que je t'embrasse! Eh bien dis-moi donc la nouvelle!
Félicite-moi donc! Quel plaisir! l'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!
De la chose avant moi tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... conçois-tu...? Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvait? songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...?

DORANTE.

Bon! m'a-il jamais vu ni de loin ni de près?
Je vois le parc ouvert: j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! Je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre:
Il n'a que moi d'enfans; je suis opiniâtre.
Je le veux; qu'il le veuille: (autrement j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis: je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a ..

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grâce, et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un [père.
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je L'espère.

LISETTE.

Moi je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse là ta peur!
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,

Incapable en cela d'aucun attachement.
Une idole du nord, une froide femelle
Qui voudrait qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime! Elle avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les
hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle.
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour
elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté.
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.

L'indifférence incline à la sévérité.
Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir;
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en
Vogue
Y brille sous le titre ou d'ydille ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades ésquisses,
Et de ces visions savourer les délices;
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur
De l'amonr de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent chez nous lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,

un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit: je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas.

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encore plus que sa fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire.

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux-bon en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous néeessaire.
Il s'agit de cela maintenant; après quoi...

DORANTE.

Voici notre poète. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non, jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici:
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS.

De vous faire une églogue; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vite...

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord...

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non! du tranquille!

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerais mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS, *lit.*

Daphnis et l'Écho; dialogue.

Daphnis.

DORANTE, *à part.*

Au diable soit l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, *avec emphase.*

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois, paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur? quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité*

Ode? épitre? cantate?

DORANTE.

Ahie!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien!

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire.
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté qu'en ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimerait, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'enflammer,
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre pour moi le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne puisse en être un pour [vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(à part.) *(haut.)*
Ah! c'est Lucile. Oh ça !
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-là.

DAMIS.

Je le voudrais.

DORANTE.

(à part.)
A qui tient-il? Son froid me tue

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(à part.) *(haut.)*
C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Les termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtraient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(*bas.*)

De son goût pour les vers! Mon infortune est sûre:
Mais n'importe; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'*a parte*?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez: me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;

Mais à l'humanité, si parfait qu'on le fut,
Toujours, par quelque faible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE

Oh! je suis patient. Je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme!

DAMIS

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.
C'est bien prendre son temps!

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyais célébrer le retour de ma fille.
A grands frais je convoque amis, parens, famille,
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS, *froidement.*

Certes, les trois sujets étaient bons; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encore plus, si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à Francaleu.*

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encore de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été. [teindre,
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse at-
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien peindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui ?
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine,
De façon qu'il en est encore à s'aviser, [pouser.
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'é-

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon ! tant mieux ! vous voilà selon notre désir.
Venez ; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.
(*il sort avec Dorante.*)

DAMIS, *seul.*

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf une fois j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU, *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.
(il s'en retourne)

SCÈNE V.

DAMIS.

Et je n'armerais pas contre ce guet à pens?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah! grâce au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, *resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur : ma foi, prenez-y garde !
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise ! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître ;
Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé !

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères ;
et parmi ces messieurs c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc ?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR.

De 'Empirée ? Oui-dà ! n'ayant sur l'horizon,

Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom.
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrein.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi
Puisse régler sa marche, et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connaisssais peu.
C'est lui qui me présente; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenait table encor. On se serre pour nous.
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens: j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs, et des foudres,
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre on se perd, après moi, dans les cieux:
Et c'est là, qu'à grands cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante, et bois: le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Et quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend;
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient, *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques;
Ah! monsieur! redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *lui donnant un papier.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon! de l'honneur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses [dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.

Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous céler, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir. [giste,
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, auber-
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui rendant le même papier.*

Tu me rapporteras le mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *sortant.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant.*

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quel le monnaie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! serait-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes pa-[roles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse. .

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de respect;
Mais le passé rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.
J'ai concouru par tout: par tout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fond de la plus noble espèce.
Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas;
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable. .

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage. Eh quoi! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin rassemblons; (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi)
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie; et l'autre après demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente!
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphans,
Des pièces de théâtre et de rares enfans!
Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier;
Le tragique au second; le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman:
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme;
Et, sur cet oreiller, vous dormez d'un bon somme,
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.

Une pièce affichée ; une autre dans la tête ;
Une où je joue ; une autre, à lire toute prête :
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps de perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, con-[vive
Fréquentant, fètoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU

Quels travers!

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le lecteur
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou!

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant-pis, morbleu, tant-pis! bonne lec- [ture
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne l'es- [sor
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse;
Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poète! eh bon dieu! depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre, l'*Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU. [tête

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en
Qui ne ferait chez vous, de moi, qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit-feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence;
De qui j'avais conçu la plus haute espérance;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, n'est-ce pas une honte?
Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive: je le trouve encore au premier pas,

Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir; pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci!

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle! à moi?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

BALIVEAU.

Soit. Mais...

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh fi ! que dirait-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un capitoul.

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité.

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs.

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! Je serais venu....?

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc....

FRANCALEU.

Oui, oui ; j'en suis garant.
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANÇALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude.
Et là, gesticulant et brâillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi je fais l'oncle ; et toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulais un beau rôle ; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.

Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien :
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle ;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer !
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.

Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît, je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poète ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois, dans ce choix libre, un contretemps à craindre,
Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel ?

LISETTE.

C'est que son choix pourrait tomber très-bien
Sur tel qui sur un autre aurait fixé le sien;
Et pour lors il serait moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III

FRANCALEU, DORANTE, *écoutant sans être vu que de Lisette ;* LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir

L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

(Dorante redouble ici d'attention.)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé ! Tout des mieux. J'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace !
Quoi ! tu peux sans rougir me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserais-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh ! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon-là !

LISETTE.

Sans doute
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir....

LISETTE.

Oh ! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime, il a su plaire; oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui :
Mais, sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire.
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poète ?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... allez! Je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain; surtout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisait dans Lucile?

LISETTE.

Oh! que non! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duegne sévère.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encore d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience.

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre au- [dience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas,
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE, *hésitant.*

Quel supplice!

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter!

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tenté d'aborder.*)

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis ; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connaître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avais, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le conconrs importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dé-
[dire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout;
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connais même.
Mon père le désigne; il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

)h! non.

LUCILE.

Mais devait-on sachant mon caractère,
l'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

n effet.

LUCILE.

Exiger par de-là ma froideur,
t de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur.

LISETTE.

'ela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
'our qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
,a curiosité me fera succomber :
:t sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

)n vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Iademoiselle, point de curiosité
'est bien innocemment que j'ai pris la licence
)e vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

)u'est-ce à dire.

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit
Ma préférence était un fort mauvais précepte?

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? Ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'un autre...
D'un autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre?
Vous riez! Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse unsi galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon! Ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît?

MONDOR.

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah ! tout beau, j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *s'en allant.*

La belle avance !

MONDOR, *courant après.*

Écoute.

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le temps.

SCÈNE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui ! divine inconnue ! oui, céleste bretonne !
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.

(*Il donne à Mondor du livre par le nez*)

MONDOR.

ouf.

DAMIS.

Qui te savait là? dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutais? Eh bien! raille, blâme, conteste.
Dis encore que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois, je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A T'ouïr
Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil;
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierais.

Celle-ci seule a tout ce que je désirais.
De ma muse elle seule épuisant les caresses
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître.
Comme à l'observatoire un savant sait les cieux :
Et vous même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami ! Va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence.
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage ;
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,
Et, de grâce, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille ;
Taille de nymphe...

MONDOR, *regardant aux loges.*

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existait pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimais avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente :
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne était bergère et nymphe tour à tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-[Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie;
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre.

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermaient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle était aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pourrait prendre son vol bien par-delà l'Altesse.

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève, il luit pour tous les hom-[mes
Et le plaisir commun que répand sa clarté
représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Hélas! En ce moment encore,
Je revois son image; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union était belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose.
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne :
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non; foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! Ne voilà-t-il pas encore un quiproquo.
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige, qni doit, aidé de mes lumières,
Effacer, quelque jour, l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

À Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers.
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part- A quoi bon!

MONDOR.

Et vous l'épouseriez!

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'était un monstre?

DAMIS,

Oh! tais-toi. Tu m'excèdes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des Dieux. Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coquetter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *lit.*

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles.....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ; qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif, et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicanerait, franchement, aurait tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR,

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultait sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous ! Ayons les yeux, sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse !
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons ;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !
Que cette solitude est paisible et touchante !
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.
(il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR, *seul*,

Quelle tête ! il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE; LUCILE, DAMIS, *à l'écart et sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ;
A tout ce que crains, madame ; à tout ce que j'ose ;
A vos charmes enfin plus qu'à tout autre chose,
Reconnaissez que j'aime ; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.

Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu, rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur.

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
Je l'avoue, et pour lui me voila déclarée.

DORANTE, *appercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée!
Lisons-les-lui ces vers; il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt:
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame on fait grand tort à messieurs les poètes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

[faire.
: plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous
est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
:ut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
u'étant avec madame on ne pense encore mieux?
adame, je vous prête une oreille attentive.
en ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
uelque distraction dont je ne réponds pas,
ous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

otre façon d'écrire, élégante et fleurie,
ous accoutume au ton de la galanterie.
llons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
ù, loin des importuns, nous puissions lire en paix.
(*Damis lui présente la main, qu'elle accepte,*
ι moment que Dorante lui présentait aussi la
enne.)

DORANTE, *seul.*

st-ce un coup du hasard ou de leur perfidie?
oyons. Il faut de près que je les étudie,
t que je sorte enfin de de la perplexité,
ı plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(*il les ouvre.*)
Epithalame. Ah! ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle...
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi! qu'elle eût dit: Monsieur je suis folle de vous:
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui, c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu:
Comme je témoignai la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu: (dirai-je avec douceur?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.

Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait!
Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu'on aime?
Me joueraient-ils tous deux? Me jouerais-tu toi-
[même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle! encor un coup je n'en suis point l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie;
Où donc est encore là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur; et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité!
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même!

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie!

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poète était encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.

Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étaient vos complots? D'où vient paraître
Réponds. [émue?

LISETTE.

Tout bellement! vous prenez trop de soin
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE.

M'épier? doucement! ce serait une chaîne. [gêne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui; saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU,

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatroniser que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous, [dre,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'enten-
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y

FRANCALEU. [prendre.

Et n'a-t-il pas l'ami qni me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté;
De caustique et de fat joué les mauvais rôles.
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirais quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie à sifflé dans son cœur.
Oh bien! bien! double joie en ce cas pour le nôtre.
Je mortiefierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun!

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt.

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins dis-
[traite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c'est vous; comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose'
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original,
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe a votre affaire.
Cependant soyez gai. débutez seulement;
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en france, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;

Et nos marquis, chaussant à l'envie l'escarpin!
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance?
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent,
Je représente un père austére et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déja fait.

FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(*à Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux

Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : et j'espère...

SCÈNE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu ;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(*à Baliveau, voyant son profond étonnement.*)

Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
Personne ne jouera mieux que vous du visage.

(*à Damis.*)

Vous avez joué, vous, la snrprise assez bien,
Mais le rire vous prend; et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète un tiers est Importun.

FRANCALEU.

Adieu donc, aussi bien je fais languir quelqu'un.

(*à Damis.*)

Monsieur l'homme accompli. qui du moins croyez l'être,
prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.

(*à Baliveau.*)

Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des notres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisentons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle!

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : *Monsieur de l'Empirée*?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la votre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît Point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU; *à part.*

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous un père...

BALIVEAU.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même en volant à la gloire;
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu

(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité ; de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise ;
Qui te distingue, et non qui te singularise ;
ù le génie heureux brille avec dignité ;
lqu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire et le gain établir sa maison ;
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur. rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune ;
J'y monte : et mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor, voudront bien déroger.

Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger, [gloire,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire;
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit,
La fraude impunément, dans le siècle où nous
sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre;
C'en est fait: pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

BALIVEAU.

Et bien, porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non: mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent:
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.

Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes !
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému la voir presque à vos pieds !
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu nous confond :
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses :
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! et dis-moi, misérable !
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits [d'avance.
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux.
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer !
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés !
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Va après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Eh bien ! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers:
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime :
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des outrages ?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît.

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille ;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon

A monter aisément ma lyre sur ce t on.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce
Je suis un malheureux ; mon oncle me renonce ;
Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour ;
J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux Français on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,

Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer, sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(*à part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles

SCÈNE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'évènement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrais pour beaucoup l'avoir imaginée.
Mon succès serait sûr. Du moins profitons-en;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes!
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout-à-l'heure à la main je les avais encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes, et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains!
Que j'ai regret surtout à mon épithalame!
Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venait de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi! cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir.

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos, et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! un ami la propose!
Ne puis-je avant d'opter en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur? que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'ayez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais [rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tran-
Et je vois... [quille;

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur. [neur.
Entend l'art de rimer mieux que le poiut d'hon-

DAMIS. [rendre;

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourrait nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons!

SCÈNE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras, et ne le lâchant plus.*

Eh! venez donc, monsieur! depuis une heure,
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui ?

Il voudrait qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'en convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie ! Oui, c'est un envieux,
Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, *bas à Damis*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez; et qu'il admire; il ne saurait mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper. Mais...

DAMIS, *à Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends.

FRANCALEU, *à Damis.*

Et vous, vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi;
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.
(*il s'en va.*)

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

Laissez, laissez de grâce!
Il en veut à ma fille, et je serais charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime et vous et vos ouvrages.

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'o-
[reilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade; et Francaleu continue, sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(il déroule son cahier et lit :)

LA MORT DE BUCÉPHALE...

(se retournant.)

Où diable est-il? Comment?
On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'é-
chappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR; LISETTE, *habillée pour jouer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A quoi bon dans le parc tourner ainsi sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyais pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épiait.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certes est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE. [de Lucile.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui? l'amant
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille,
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante

LISETTE.

Il nous a vus de loin.
Ainsi que tu croyais m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pétille ;
Il se glisse, et nous suit le long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparais toujours :
Dieu sait si le cerveau de plns en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux ; pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferais encore pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défians l'espéce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'est pas le faible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens sans les connaître;
Et présume assez bien de soi-meme et d'autrui.
Pour se croire adoré sans que l'on songe à lui.
Du reste sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier,
Et pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure :
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs ne dit-on pas tels gens, tel patron ;
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rève de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentirait de les avoir suivis.
Envers et contre tous je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le sup-
Car étant né poète au suprême degré, [plante.
Lucile va d'abord le trouver à son gré.

Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre avec qui je suis de connivence
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat.
D'une tendre frayeur le cœur encore lui bat.
Lucile s'est émue, et c'est pour lui, te dis-je
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis ils se sont même entretenus long-temps,
Et s'étaient séparés l'un de l'autre contens,
Lorsque dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je répouds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui.
Qui mettrait père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche. [proche.
L'amour m'arrachera un temps que l'houneur me re

Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil, et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante,
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela
Tout net! entendez-vous? ma fille?

LISETTE, *se tournant et faisant la révérence.*

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez? Jourai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe, et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout à l'heure on s'assemble.
Cependant va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispotitions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant jen ai trente.
Qui doivent à jamais disgrâcier Dorante.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait [querelle?

DAMIS.

Sur un mal entendu, pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourrait m'être permis;
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins [d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis ni remontrance,

Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis à bon droit haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poète onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi, cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez,
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent? Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir

Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat,
Avouerait que la cour fait de lui quelque état?
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poète à la cour est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire, on y songe à l'utile :
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserais vous promettre pour lui.
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sottise.

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc !

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi!

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre-de-cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laissez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content?

FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié.
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez; mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi! la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquait que trois;

Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre his-

FRANCALEU. [toire.

Quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs, ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile, et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale ?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j'en suis !

LISETTE.

L'heure presse ; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie !

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs ce qui se vient de conclure entre nous

De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau;
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, *à part.*

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(*haut.*)
Vous risquez en tardant de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste; et votre attente est vaine:
Car la pièce est mauvaise, et sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que demande un connaisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connaisseur dont le goût est si fin..

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit la lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'auteur! Hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours....?

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des Destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit:
Et l'évènement seul toujours le contredit.
(*à Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous décéler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentais; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.
(elle veut sortir.)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS, *à part.*

De grâce...! Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.

Si vous réussissez, je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.
(*Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.*)

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux :
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *se tenant à trois pas derrière elle.*

« Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame; adieu. Ne vous flattez jamais

Que je vous aie aimée autant que je vous hais!
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.
(Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la Nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé presque au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes,
«Dorante, ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
» A l'asile où j'étais, je consacre le cours.»
Quels étaient vos desseins? Répondez-moi, cruelle.
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais hélas! malgré moi la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étais la cause,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'ose,

C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole; on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée ;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche?
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche;
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé ;
Vous ne me verrez plus que mort ou vengé.

LISETTE.

Dorante.

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle! [t-elle
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui tremble-
N'importe: je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(*se rapprochant.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience :
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard; un seul mot n'a qu'à vous échapper.
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile! ai-je pu sitôt perdre le votre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *tendrement*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Eh non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse, [blesse
Souvent est moins un crime au fond qu'une fai-
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.
(il s'approche enfin d'elle tout transporté.)
Je vous pardonne donc; et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état ou je suis.

LISETTE, *sans mettre bas encor l'évantail.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.*

C'est assez. Mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du théâtre.*

Veillé-je, ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant enfin l'évantail, et se levant.*

Lui-même et qui me fait fort joliment sa oour.

(*à Dorante.*)

On vous prend sur le fait; monsieur, à votre tour;
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE *à Lucile.*

Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux
Monsieur me débitait; croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerais un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout à l'heure encor, passaient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissaient vos discours;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours!

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre.

Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre méfiance a mérité l'affront,
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous de grâce ! encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas allarmer,
Que je ne serais pas digne de vous aimer.
Devais-je voir en paix...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie.
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait,
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avaient fait tout une autre peinture.
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix ;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étais promise !
Lisette, je t'ai crue ; et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, en voyant pleurer Lucile.*
N'avez-vous point de honte...

DORANTE.

Eh ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Appaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelque fois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se moutre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remord qui me presse
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illigitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venaient par mes soins, mais ne sont pas de
[moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi...?

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirais le poète en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré; s'y prenaît faiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû
Et ma sincérité m'aurait-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante : aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus;
J'étais indifférente ? et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serais encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous [adore.
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence d'en goûter la douceur.

LISETTE, *à Dorante.*

Trève de beaux discours! il est temps que j'y pense.
De par Monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom.

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant ;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui ; je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ;
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avait, tantôt, d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort je l'avoue ; à présent il peut lire :
Je l'écoute : ou plutôt, sans cela, je l'admire.
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses :
Et se faisant un jeu de la chute des pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui pour un j'en sais [trois.

LISETTE.

Courez les ameuter ! pour aller aux Français,
Sur ce qui se jouera, faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah ! j'en serais d'avis · faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui ; car, à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi,
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres ?
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher ; c'est fait ; rien ne l'arrête ;
Il lui donne sa fille, et croirait aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir ; et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles !

SCÈNE X.

LISETTE.

Ah ! ah ! monsieur avec votre air humain
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manége ; et votre esprit superbe

Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe?
Uu bon coup de siflet va vous être lâché,
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS.

Je ne me connais plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
Delà, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.

Quelque flatteur que soit l'honneur que je pour-
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis! [suis.
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.
Où me cacher! Où fuir, Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserais je m'offrir?
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir!
(*après quelques momens de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse. [cours
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son
Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée!

DAMIS, *à part.*

(*haut.*)

Et mon sort décidé! je respire. Tombée?

FRANCALEU.

Tout à plat!

DAMIS.

Tout à plat!

BALIVEAU.

Oh ! tout à plat.

DAMIS, *froidement.*

Tant-pis.

(*à part.*)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée !

DAMIS.

Et le méritait-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord.
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce en effet
Au tintamare affreux qu'au parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim ! des nuées !
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix
J'ai trouvé...

BALIVEAU.

Ma foi ! moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger puisque l'on s'en escrime.
Morbleu ! je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...

(à Damis qui l'écoutait avidement, et qui ne l'écoute plus.)

Oui ; telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est s'il eût réussi qu'il pourrait vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire ;
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers :
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers :
Et pour y triompher il y faut des revers.

FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poète !
(à Baliveau.
Vous êtes stupéfait. Moi non. je le répète. [cœurs
Vivent les grands esprits pour former les grands
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(à Damis.)
N'est-ce pas, mon confrère ?

SCÈNE III

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor qui veut le tirer à part.*
Eh bien?

MONDOR, *bas et sanglotant.*
Je vous annonce...

DAMIS.
Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.
En voilà la réponse.

DAMIS.
Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, BALIVEAU.

BALIVEAU.
Oui : changeons de propos, et laissons tout cela.

FRANCALEU.
Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.
C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.
C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU.
Belle prérogative!

FRANCALEU.

« Une lice ! un nocher !
« Comme nous n'allons droit, qu'à force de bron-
Plaît-il ? Vous l'entendiez ? [« cher ! »

BALIVEAU.

Moi ? non ; j'avais en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste ! les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU, *s'emportant.*

Parlez ! aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous ! soyez sûr de l'avoir.
Oui ; vous serez content, ce soir même ; ce soir !
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est cer-
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine ; [taine.
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il ?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée?

FRANCALEU.

Et qui donc?

BALIVEAU.

Quoi? C'est lui
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui!

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Et! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

FRANCALEU.

Mais encore! entre amis, l'on s'explique.

Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...

BALIVEAU.

Nous, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU.

Le voilà? maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble,
Un phœnix, un trésor...

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble!
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous même au mal elle soit enhardie;
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui?
Il versifiera donc! le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.

La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer. [mes?
Oui! comment souffre-t-on leurs licences extrê-
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-
De la société véritables frélons, [mêmes?
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eut figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un miséra-
A la perte duquel, en homme infatué, [ble,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire!

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie!
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guèr
Les honneurs en ce siècle accueillir la misère :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend quand on a vos r
chesses.
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fir
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?

Soit ! à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse ! il est libre. Adieu.

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête,
Et vais vous faire voir avec précision
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite :
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus?

FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...
Holà, quelqu'un...! vous-même en jugerez ainsi.
(*A un valet.*)
Que l'on cherche Lucile ; et quelle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi bien elle hésite ; et rien ne se décide.
(*A baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous mollissez? votre front se déride?
Vous paraissez ému?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !
Un procédé si noble est-il imaginable?
Je me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,

Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'aban-
Damis de ce côté se porte avec chaleur; [donne.
Et je ne lui pouvais pardonner son malheur:
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, monsieur! Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur

DAMIS, *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oubli
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus s
vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir po
(*voyant Damis interdit.*) [gendı
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendı
Car de quelques talens dont vous fussiez pourv
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

Quoï?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile.
Mais de tant de bonté l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ha!

BALIVEAU, *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui tout à l'heure était un phénix, un trésor!
Eh bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Ta! maudit soit l'instant où mon malheureux frère
T'embarrassa d'un monstre en devenant ton père.

SCÈNE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences: mais
Celle-ci passe un peu les bornes que je mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;

Mais vous-même à ma place en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que de moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! la connaîtrais-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entre elle et moi forma des nœuds si [doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce serait...? Quoi! c'est... la Muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair...?

DAMIS.

Et, oui!

FRANCALEU.

Mériadec... de Kersic... de Quimper...?

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même! Il faut être équitable :
Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi!

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt.

Mais nous l'apaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute

Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh, c'est vous qui, pour peu qne vous nous écoutiez

Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire !

FRANCALEU.

Et vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non.

FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La personne pourrait, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira ! suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais, laissez dire un mot ; et vous verrez que non !

DAMIS

Rien! Rien!

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin....

DAMIS.

J'irais à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser!
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi! moi! C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

Non, mais en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le change,
Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose: et le seul nom fait tout.
Oh ça, laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager

De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit! malheur à l'anonyme.

SCÈNE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez-çà, vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens ..

LISETTE.

Ses talens! c'est où je vous arrête....

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Tenez bon ; je vais chercher Dorante.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :
Loin de là, votre chûte est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile....

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse:
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré;
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(*bas.*)
Au fait! j'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire

Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'un autre
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore : et de moi près de vous secondé...
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts ;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serais condamnée,
S'il fallait à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père ! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étais rendue !
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternel !
Ne suis je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ! ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune ; et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel ! qui voulait aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine...

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de Francaleu.*

Écoutez-moi, monsieur; ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide!
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez; et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finirait par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vô-
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres; [tres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir!
(*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi;
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.

J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis ;
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, serait très-inutile ;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu ;
« Celui de monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obstenir de même !
« Parlez, pressez, priez ! Je désire à l'excès
« Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès ;
« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protége,
« Entre votre hôte et moi, renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collége.

MÉTROPHILE.

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour [vous ;
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(*à Lucile.*)

Ah ! monsieur ! ô mon père ! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède.

DORANTE.

Cher Damis, vous devez en effet m'en vouloir,
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non : mais en termes honnê-
Amoureux et Français; voilà ce que vous êtes. [tes,

DORANTE, *aux autres.*

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi...? Mais je m'en prends moins à vous qu'à la
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur. [traîtresse
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux, après demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non, j'appelle, en auteur soumis, mais peu crain-
Du parterre en tumulte, au parterre attentif. [tif,
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DE LA MÉTROMANIE.

ACTEURS.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suede.
ADÉLAIDE, princesse de Suède.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norwège.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
LÉONOR, mère de Gustave.
CASIMIR, seigneur suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
GARDES.

La scène est à Stockolm, dans l'ancien palais des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révère-t-on la loi?
Et, tandis que Stockolm exige ma présence,
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine...

RODOLPHE.

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployait qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état,
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat;
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée,
Et, s'érigeant en juge entre Stocklom et vous,
Prétend borner vos droits: ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort. Sa chute et décide et prononce.
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce;
Nouvelle dont le bruit. effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix: il n'a plus eu d'asile;
Chacun se disputait l'honneur de l'immoler;
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets ayant détruit la cause;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux;
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux, dès long-temps, méditait l'infortune:
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Romp des nœuds que bientôt le divorce eût rompu.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur. l'avaient donc condam-[née

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée,
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, seigneur, en est encore
A connaître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle!

CHRISTIERNE.

Oui; la fille de Sténon,
Héritière du trône, attachée à Gustave.
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé;
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, seigneur vous est si chère,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent, ainsi nous-mêmes, contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare.
Ecoute: et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut cette ville emportée
Couvrait de ses débris la mer ensanglantée;
La vengeance y faisait éclater sa fureur;
Et le droit de la guerre y répandait l'horreur.
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons. La hache en fait tomber les portes;
J'entre, on fuit devant nous, le sang coule, et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris.
Mourante, entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille apas qui m'auraient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille.

Les armes de son père ont fait périr mon fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournais les yeux de dessus la victime,
Et ce courroux ainsi libre dans son essor
L'envoya dans la tour où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle était condamnée ;
Mais on adore ici le sang dont elle est née ;
Il était important de tout pacifier ;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'Etat et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut ; le penchant suivit l'obéissance ;
Mais quoiqu'il eut pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mit fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payait ses peines,
D'un mot j'aurais tranché ces difficultés vaines.
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusais de trop de complaisance ;
Et croyant qu'à mon ordre il manquait ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah ! Ropolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse, et des grâces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a sans vouloir agir, agi si puissamment ;
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant, et si peu d'espérance.

De quoi pouvais-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étaient à redouter.
Qu'eûs-je opéré d'ailleurs sur cette âme inflexible
Que, de loin : dominait un rival invincible ;
Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma ;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma,
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrais toujours les fers de ma captive ;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine ;
Qu'il parte ; et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encore vertueux et fidèle ;
Mais il est adoré dans le parti rebelle :
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et du sujet rompt le sacré lien,
Et fait d'un paricide un zélé citoyen !
N'exposez point le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs, en rendant tout possible
Et surtout, au moment qu'environné d'amis,
Son amour offensé se croirait tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse :
Cependant, sous le joug ramenant les Danois ;
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :

Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre ;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je règlerai mes pas.
Veille, écoute : et vois tout, ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde ;
Fais-là, de sa prison, passer en ce palais ;
Mais, auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire ;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Va ; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

SCÈNE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce et me prépare,
Un si fidéle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux gouter le fruit;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante
Siégent les noirs soupçons, et l'avengle épouvante;
Un sommeil inquiet en suspend les travaux;
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi ! pour objets de crainte ou de guerre éternelles;
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles !
J'ai dompté les premiers, et les autres, cent fois,
D'un châtiment sévère ont ressenti le poids

Déjà, si je n'accours, l'Hydre est prête à renaître.
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître !
Redoutez un courroux trop souvent rallumé!
Traîtres, je serai craint, si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Frédéric savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend : et le devoir m'amène...

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi qu'infidèle à son roi
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue ! et je n'ambitionne...

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soup-
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt, [çonne.
Pour toute confidence, eut reçu son arrêt.
Je vous connais si bien que mon ordre suprême,
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même.
Si je n'avais pas craint, pour vous; l'état facheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses feux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible :
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible,
Il le sera toujours; et quelque éloignement
Serait, pour moi, plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une faiblesse

Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse ;
Et je veux...

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide !
Ne persécutons plus la triste Adélaïde !
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondaient vos rigueurs ;
Mais puisque sa constance, et vous et moi, nous brave ;
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affaibli ;
Je ne veux, et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre! quoi! Gustave...

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrète main vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle ;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandait ce trépas.
Informez-l'en vous-même. et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.
Du reste, vantez-lui vos soins officieux,
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux :
Elle y peut revenir. Mais, plus de résistance.

Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon âme, dès long-temps, seigneur, vous est con- [nue:
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave, et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC;

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi, sur ton prince; et moi, sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant!
L'inhumain! et je suis son sujet! lui mon maître!
Ah! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé,
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé!

CASIMIR.

L'infortune publique, et ce noble langage,
Montrent bien que le trône était votre partage.
Hélas! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang!
Faut-il que la vertu, modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime!

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.

Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
Je cédai sans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met
Par un assassinat qui tient lieu de victoire !
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime,
Que de moi la princesse apprenne son malheur !
Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur !
Évitons-là. Fuyons. Prévenons ma faiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit :
Lui laisserais-je encor cet espoir inutile ?
Et quand je le voudrais, serais-je assez tranquille?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi.
Retiens, cher Casimir, tes pleurs; ou laisse-moi.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

Séjour où commandait l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,

Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence? [lence.
Mon trouble à chaque instant peut trahir mon si-

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devait être le prix;
Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame. Vous-même avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non; sincère et soumis, j'ai, sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance.
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! Ah! seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est ce que l'amour qui fait couler vos pleurs.

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux, ceux de l'objet qu'on aime;
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes.

La prison d'où je sors vous a coûté des larmes;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur,
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a su plus noblement agir,
Et je pnis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnaissance.
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer.
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance :
» Il sera mon vengeur; soyez sa récompense. »
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits : j'en compte encore un; son malheur;
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique;
Exil où mon image est sa ressource unique!
Cela seul en mon cœur a droit de le graver :
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi pour nous moins inhumaine,
Si la victoire un jour en ces lieux le ramène,
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire :
Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
Il m'aime : il saura vaincre; il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?

Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! Quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connaissez le roi, madame; et vous savez....

ADÉLAÏDE.

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.
Adieu.

(Il sort.)

LÉONOR, *le suivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE.

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort!

SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame, et par vos soins je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas!
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,

Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie ?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regret je rouvris,
N'auraient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une âme plus virile :
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour!

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant;
Et je ne voudrais pas lui survivre un moment.
Mais, n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah ! le prince eut toujours de nobles sentimens!
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui; mais, madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même:
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le peuple a, de tout temps, donné cours à des fables.
Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son père,

L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnaître,
Peut-être il vit. Que dis-je? Il triomphe peut-être!
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il était revêtu :
Tandis que, sous ses pieds, Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadême,
Restait dans cet opprobre en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

ADÉLAÏDE.

Eh bien donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parens pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle, et qui l'a répandue.
Vous aurez, jusques-là, suspendu mes tourmens.
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASIMIR.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive;
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît,
Ici bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire;
Ce fer le lui réserve : il mourra! fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux;
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes.
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc....

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah! seigneur, où courez-vous? D'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paraissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur...

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide.
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspirait
Une espérance vaine où son cœur s'égarait.
Mes pleurs l'ont détrompée; et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur, à ses yeux, peut-elle être sincère?
Elle craint mon amour; elle croit que j'espère;
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain;
Je ne la blâme pas : d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect;
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A sa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me servait moins, je serais mon haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute, pour vous, en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est là le sujet de mon emportement!
Je courais la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi.

Christierne venait de s'y rendre avant moi,
Et quand je veux l'y suivre, on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'âme outrée!
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui, hors de l'équité, méconnaît tout pouvoir:
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR

Remontez-y, seigneur. abattez qui vous brave.
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits,
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre.
Auront l'appui du ciel, et les vœux de la terre.
Que dis-je! Le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé.
La clameur vous couronne; et la flotte informée
Déjà du même zéle est sans doute animée.
Eclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin.
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!
Et que le jour, après, s'il veut, me soit ravi!
Trop content, si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu, le meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part, voyant Gustave qui détourne la vue à sa rencontre et semble vouloir l'éviter.*

Devrais- d'un défi favoriser le traître?
(*haut et tirant l'épée.*)
Monstre, souillé du sang de mon auguste maître,
Evite, si tu peux, le péril que tu cours!
Je ne t'imite point, lâche! défends tes jours,

GUSTAVE, *se découvrant et allant à lui.*

Arrête. Ouvre les yeux, Casimir: envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet acceuil, pour Gustave, est un accueil bien doux.

CASIMIR, *se jettant à ses pieds.*

Que vois-je? Quel prodige! Ah! seigneur, est-ce vous?
Vous, de qui la Suède a pleuré la disgrace!

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Casimir et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même. dans vos bras, à peine je m'en croi.
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous, vivant! vous, ici! vous dans le palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connais Christierne, et sais où je m'expose:
Sois tranquille. Jespère encore plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,

Cher ami, si pour moi, j'y retrouve l'amour.
Plus avant que j'amais rentre en ma confidence?
Mais se peut-on parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si-tôt d'avec Adélaide.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide,
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eut-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eut honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec vous, elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connais donc plus ni crainte ni danger,
Ami; Stockolm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise, au moment de l'issue:
De vos secrets, seigneur, jétais moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vu) sur un bruit qui t'offense

J'évitais, je l'avoue, et craignais ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une âme inaccessible
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, seigneur, non; le traître: au crime abandonné.
Se croit de ses pareils toujours environné;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi moins qu'un supplice.
J'en soutenais l'affront : mais le motif est beau.
Vos amis, sans cela, seraient tous au tombeau.
Je flattais sans rougir, une injuste puissance
Qui souvent, à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez cru plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne; et désormais n'ayons l'âme occupée
Que du plaisir de voir toute erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant, et plein d'un bel espoir.
Dans le piège mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, et tant de sang versé!
Rappelons-nous ici ma première infortune;
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!
A la cour du tyran, Gustave ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dut révérer la splendeur,
Eprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus

Qu'il craignait que mon bras n'eût trop bien défendus.
Echappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un ciel encore plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages,
Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts,
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là durant trois ans que je fuis et que j'erre;
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du nord, du fond de ces frimas,
Je sus faire sortir des hommes des soldats,
Et même des amis généreux et fidèles,
A ne le pas céder aux âmes les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.
A peine, ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelques succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que, pour vaincre, il fallut disparaître;
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible :

Travesti, mais des miens partout l'âme invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockolm, à l'abri de l'heureux stratagème,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mère plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon âme attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les auteurs de mes jours :
Et juge de ma tendre et vive impatience,
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis, mon aspect les anime;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime;
Ils doivent, cette nuit, attaquer le palais.
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite,
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiterait sans cesse;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein (qu'en vain tu n'approuverais pas,)
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitais, je l'avoue, à m'y déterminer,
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde;

Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous mon-
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant? [trant,

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et, rendu par le temps méconnaissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la prin-
cesse,
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse;
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric;
Ami, j'y réfléchis; dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir;
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide;
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoique amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse;
Du tyran qui le sert il déteste l'appui;
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui.
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa
[flamme,

GUSTAVE.

Voilà, pour un rival, bien de la grandeur d'âme.

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.

Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE. [tendre.

J'aimerais mieux une âme et moins noble et moins
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre.
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux!
Je serais bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui voulait que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice. [lier.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous
On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déjà peut-être... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourrait nuire.
Sors ; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connaître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir, et de n'en craindre plus.

SCÈNE IV.

GUSTAVE.

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde!
Je tremble! Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui vient changer la face et les destins du nord?
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,
Jusques dans son palais vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne.
De quoi jaloux encor? J'en rougis : mais, hélas!
Tendre et toujours absent. quels soupçons n'a-t-on
pas?
Quelqu'un paraît. Gardons que ce trouble n'éclate!

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Quel air tranquille et fier! Je vois ce qui la flatte;
Elle croit qu'on la trompe, et loin de renoncer...
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, seigneur. Triomphez; et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paraîtrais pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'était en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir:
Et c'est a vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une âme au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce chef téméraire
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connaissais trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? Dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez pour vous tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? Dans quel temps?

GUSTAVE.

A Stockolm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux!

GUSTAVE.

Ici même; et dans l'instant peut-être
Qu'au péril de vos jours il allait reparaître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(*à Rodolphe.*) (*à Gustave.*)
J'aime sa noble audace. Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'était point armé.
Un intérêt si bas l'aurait mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie:
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur;

Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole,
Prononce. Que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit par un dernier effort;
Et j'ai cru lui devoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait.
Je connais sa main; donne. Oui, c'est elle en effet.
(*il lit.*)

« Adieu, princesse infortunée.
« La victoire n'est pas du plus juste parti.
« Je vous servais, je meurs; telle est ma destinée!
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs;
« Régnez; je vous remets la foi qui m'était due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
(*à Gustave, lui rendant le billet.*)
Sors. Avant que le jour de ces lieux disparaisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grâce à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi ?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte;
Mais comme un simple ami dont la main s'est of-

CHRISTIERNE. [ferte.

Je t'entends : c'eût été le premier de mes soins.

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien ! lui faudra-t-il encore d'autres témoins !
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre ;
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps...

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe; demain.
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuîront des sujets infidèles ?

CHRISTIERNE.

Vains discours ! je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce ; osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède

Que du feu de la guerre allumée en Suède.
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là, bientôt par la peur, tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de
charmes,
S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE. [dent,

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secon-
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien; daignez plaire : essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous...

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui; telle est mon ardeur.
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse...
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?

Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux, ne désarment-ils pas?
L'hymen a des devoirs ; le trône a des appas :
L'un ou l'autre peut-être adoucira son âme.
Tantôt tu permettais plus d'espoir à ma flamme.
D'un amant couronné tu relevais les droits ;
Et l'amour, à t'entendre, obéissait aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sen- [sible,
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue,
Qui, le jour qu'en ces lieux je portais le trépas,
Soutenait la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie,
Seigneur : Adélaïde est par elle affermie
Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus, je la crois tout autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence ;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Avant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe : ton avis n'est pas à rejeter.
Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire.
Observe-les de près ; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va : mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple ; que tout pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom ;
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque ablolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE.

Plus d'avis
Ni de retardemens. Je le veux ; obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! ! chère Sophie, après tant de misère,
Libre enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père?

Je partage avec toi... mais je vois à tes pleurs
Que tu viens d'éprouver le plus grand des mal-
[heurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture !
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné ?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deuil et le ravage,
Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockolm a disparu ; sa splendeur est éteinte;
Un désert est resté. Vaste et lugubre enceinte
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-temps par la main des bourreaux !
Mon père fut du nombre, et je viens de l'appren-
[dre ;
Mais en vain je demande où repose sa cendre ;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie ;
Pour oublier sa mort, souviens toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savais si bien
Combattre ma douleur quand je pleurais le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'en-
[dure?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature...
Car enfin, sois sincère , en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu ? Son fils respire-t-il encor?

SOPHIE,

Non , madame ; sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! eh! quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup, deux fois, m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattaient ses armes invincibles.
Le ciel, depuis six mois, favorisait ses coups;
De triomphe en triomphe il s'avançait vers nous.
Nos malheurs l'attendaient au bout de la carrière:
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,
Et qu'à ce défenseur long-temps victorieux
On arrache la palme et la vie à nos yeux.
Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande âme abattue...

ADÉLAÏDE.

Nous nous importunons dans notre accablement
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE.

Et ma douleur profonde à ce récit funeste
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini!
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère?
O mort! ô seul asile...!

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah! ma fille.

ADÉLAÏDE.

Ah! ma mère.

LÉONOR.

Moi, sans fils, comme vous maintenant sans époux.
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices!

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai cru plus propices!

ADÉLAÏDE.

Pressentimens trompeurs!

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LÉONOR.

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuse qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur; ne l'oubliez jamais:
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur? oubliez-vous vous-même
Combien, depuis quel temps, à quel titre je l'aime?

Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finit à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne
Ma flamme; en attendant des nœuds plus solennels,
Croissait de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurais la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux?
Ils faisaient notre joie. Ah! madame; est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser
croire
Qu'un autre le pourrait bannir de ma mémoire?
Qui serait-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paraît, ne fut plus odieux!

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infor-
Il sache commander à sa flamme importune; [tune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh! que vous voyant libre, et moins tyrannisée,
Étrangement tantôt je m'étais abusée!
A de justes remords j'imputais sa douceur. [deur.
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa gran-
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à crain-
dre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contrain-
Il ne s'était plié qu'à des raisons d'état [dre.

Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE.

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre.
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Non, madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits;
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit déjà n'est plus la sienne.
Ce palais reconnaît en vous sa souveraine :
Commandez-y, madame, et remplissez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE. [dre,

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répan-
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépen-
Si tout, dans ce palais, se doit assujétir, [dre,
Si j'y commande enfin, qu'on me laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour;
Mon repos, mon bonheur est là, c'est le séjour,
L'asile, et le palais qu'on demande à ton maître;
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner.

Loin de lui, je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la faiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre père n'eut eu qu'un sceptre à vous laisser :
Dans un rang trop commun c'était vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame; et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence,
qui, sous un beau semblant, masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse :
Bravera-t-il un peuple encore mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi?

Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Gustave égorgé verra porter la tête.
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille;
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Stéton!
Respecte d'un héros l'auguste caractère,
Surtout en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous? sa mère.

ADÉLAÏDE.

Il manquait cette horreur à mon sort!
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame. Le roi ne cherchant qu'à vous [plaire,
Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.

Gardes!

ADÉLAÏDE.

Qu'oses-tu faire? Est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas vous manquer d'obéis- [sance.

LÉONOR.

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offrirait une grâce inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces faibles bras sauront vous disputer aux leurs.
Eh! quoi, vous me laissez désolée et confuse?
A mes embrassemens ma mère se refuse!

LÉONOR.

Que me reprochez-vous? Hé bien, je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma con- [stance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans priviléges.
Le sort nous abandonne à des mains sacriléges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oserait attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave?
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave.

Redemandez le sang d'un père, d'un époux.
Pleurez-les; pleurez-moi; vengez-les: vengez-vous!
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidèle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez : c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils ni moi.
(à Rodolphe.)
Adieu! Fais ton devoir. *(elle sort.)*

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Madame, une autre voix plus forte que la sienne
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main :
Ses derniers sentimens s'y font assez connaître.
Un des siens vous l'apporte; et je le vois paraître.
Je vous laisse.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE.

GUSTAVE, *à part, et au fond du théâtre.*

J'ai vu tout ce que j'avais craint.
Mon bonheur n'est pas tel qu'on me l'avait dépeint.

Au temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans presque tourner les yeux de son côté.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi, vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE, *élevant peu la voix, et s'avançant lentement.*

Son malheur jusque là n'est digne que d'envie,
Madame, à vos sujets rien ne paraît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avait plus à prétendre;
Il croyait...

ADÉLAÏDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billet à me rendre?

GUSTAVE.

Oui, madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Il eut dû s'épargner des efforts superflus.
l'ayant ouvert.)
C'est lui-même. Écoutons un amant qui n'est plus.
(après avoir lu bas quelque temps.)
. . . . *(haut.)*
« D'une félicité vainement attendue,
« si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.

« Régnez ; je vous remets la foi qui m'était due ;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide!
Injuste Frédéric! est-ce là ta vertu?
Ton rival expirait; de quoi te prévaux-tu?
Son aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre;
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé!
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerais-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi je le dois à sa cendre,
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.

(*se tournant vers Gustave.*)

(*il est à ses pieds.*)

Dites-moi... Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encore pour vous?

ADÉLAÏDE.

Ah...! Je le reconnais... J'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure!

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens?
Cruel, je n'attendais qu'une mort : et tu viens

M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue!

GUSTAVE, *se relevant avec fierté.*

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame; si j'accorde aux vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres vainqueurs que
moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs
les cruautés... [têtes

ADÉLAÏDE.

Songez et voyez où vous êtes!
Si quelqu'un...

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!
Avoir de mes regrets prolongé la durée,
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE. [bonheurs.

Ces pleurs m'étaient garans du plus grand des
Il remettait la paix dans une âme saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie.
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,
Mais dont mon cœur alors ne pouvait être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé...

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé,
A cette jalousie injuste et criminelle,
Opposait un témoin bien cher et bien fidèle!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu ?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez ; je vous venge ; et la foudre
Tombe sur Christierne, avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous aurait arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire.
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance, et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au Palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les auteurs de vos jours et des miens.
Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non, je vous connais trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affaibliront pas.
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux ôtage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin
Près de qui s'instruirait votre flamme jalouse
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse :
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ! Eh quoi? Ma mère vit !

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors seule elle me suivit,
Et, près de moi, resta tout ce temps inconnue.
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé ;
De ce qu'elle est, par elle on vient d'être informé ;
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être..

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR.

J'apperçois Frédéric, seigneur; il va paraître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah! Casimir, qu'ai-je appris? Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave....!

GUSTAVE.

Demeurez; et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre!

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre, osant trop entrepren-
Laissez de Frédéric implorer le crédit... [dre!

SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE.

Il m'échappe. Imprudente! où suis-je? et qu'ai-je
Mais que devais-je faire? O fatale journée! [dit?
Par quels événemens seras-tu terminée?

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame; cet amour se justifiera bien.
De notre hymen en vain la pompe se prépare:
Malheur à qui l'ordonne! oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière, aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même.
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi, je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré, ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.

D'un si juste projet soyez l'heureux mobile.
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame ; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaissent et ma gloire et le bonheur de tous.

ADÉLAÏDE.

Non ; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde
Dont je serais, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue!
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril ; et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avais traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave en effet serait-elle la mère?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez.
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois je vous parler de ma reconnaissance?
La gloire seule émeut la magnanimité ;
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC.

Laissons-là mon départ. Courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire ;
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir, à ce prix, de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravait ma puissance :
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser;
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle, par ta bouche, instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort ;
Et j'attendais qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire,
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et, dis-moi; d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer; sans pénétrer encore
S'il cède, ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ, à la nuit, d'abord était marqué;
Mais presque sur-le-champ l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras :
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.
Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.

Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste;
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageait Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue;
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paraisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et de là devant moi fais paraître sa mère.
Voici le prince. Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plutôt de fâcheux entretiens.

SCÈNE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé (puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!)
Enfin Gustave est mort; et tout vous est soumis

Un coup infructueux joindrait la mère au fils.
La princesse m'implore, et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur ; et qu'une fois vous ayant désarmé
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère.
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend ;
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit ; si l'on vous satisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi ! cette âme hautaine ..

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, serait moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis :
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain : c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! je lui porterais cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non ; j'ai parlé. Ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurais cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple, on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi, quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint ; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendrait bientôt son arrogance.
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule, et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourrait-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur : je vous crois ; je l'ai mal entendue.
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due ;
Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité ?
Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah ! ne pouvoir m'aimer, ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux :
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.

La princesse m'est chère ; oui, seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois, je le répète encore ;
Si j'en étais aimé, le soin de mon repos
Me rendrait redoutable au plus fier des rivaux ;
Je soutiendrais mes droits au prix de mille vies ;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajouter au poids des fers d'une captive
Si digne du haut rang dont le destin la prive ;
Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs.
Je respectais ses feux : je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois enfin je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes et nos rois et nos premiers sujets.
Je dis plus. Cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devint-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée :
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus ;
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurais déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous !

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même :
Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvait plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi, (moi, pour qui son cœur est tout de glace?
C'est celui qu'elle aimait qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnais qu'elle en droit de prononcer.
Quoi, seigneur! c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadème?
Pour voir gémir le faible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos;
Et j'aurais préparé ma honte et leurs supplices!
Que dis-je? Malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, et j'en suis estimé;
Je survis au rival qui seul en est aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends; et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux.
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole.

Vous oserez me perdre ; ou je tiendrai parole :
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits ;
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits !

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre :
Mais j'ai, de mon côté, comme vous à me plaindre ;
Et laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide ! cette nuit, où vouliez-vous aller ?
Gardes !

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable !
Protége Adélaïde en foudroyant l'ingrat ;
Et que ce soit ici son dernier attentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas, allez : qu'on m'en réponde ;
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi ! devais-je encore souffrir qu'un téméraire..

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici ;
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendrait plus sur un projet perfide
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier inconnu...

RODOLPHE.

N'était qu'un imposteur
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits...

RODOLPHE.

Étaient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramait ces complots...

RODOLPHE.

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! d'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardait Léonor.
Dans ses empressemens pour cette prisonnière,
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde incorruptible a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.

Quand vous le reverrez, vous jugerez de même ;
Mais pour nous en convaincre, usons de stratagême.
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen. Tu m'amenais sa mère ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paraître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami :
La nature jamais ne s'échappe à demi :
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit : ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. va, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable;
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis;

En les désavouant cessons d'être ennemis:
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourrait vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne serait qu'une aveugle faiblesse.
Car exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens. songez-y, Lèonor.
Sauvez-là. Sauvez vous Il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise.
A mes intentions rendez-la plus soumise.
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne; et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran, que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi je respirais après un long orage.
Les apprêts de ma mort fixaient tout mon espoir.
Pourquoi se changent ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons; moi Gustave et son père;
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous:
Et du traité ta mort serait le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage!
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre, et les coups du destin?

Le ciel favorisa mes armes légitimes :
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis et n'ai rien usurpé. [trempé.
Pour ton fils dans, son sang ma main n'a point
Suis-je son meurtrier? veut-on que je réponde
D'un coup...?

LÉONOR.

Mérites-tu, lâche, qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils?
Et son assassin vient t'en demander le prix!
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître!
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations dont tu te rends l'horreur
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourmens ignorés.
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés,
Nous prouvent...

CHRISTIERNE.

J'y consens. Qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense;
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe, paraissez.

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.
LÉONOR, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches? [ches
Suis-je accusable encor du meurtre de tes pro-

Qu'il périsse; et qu'enfin ce coup nous rende amis.
Qu'on l'immole. Frappez.

LÉONOR, *retenant le bras du garde.*

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils,

GUSTAVE.

Oui Je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte :
Mais mon propre péril me défend d'en user;
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux! fils d'un malheureux père!
Dans quel état le ciel te rend-il à ta mère?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour ôtage en ces lieux;
Et voulant vous sauver, je péris à vos yeux,
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir, ou me cacher vos pleurs;
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oserait-il s'offrir pour exemple à sa mère?
Que perdez-vous, madame? un fils déjà pleuré.
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds, avec la vie, une mére un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,

Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin;
Pour tout laisser... hélas ? àqui ?

LÉONOR.

Qu'on me soutienne !

GUSTAVE.

Ma mère..! Mais ses yeux ne souvrent plus qu'à [peine
Elle se meurt! soldat, frappe ! Délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi !
Frappe !

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'elle ; emmenez-la , Sophie ;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant, ou me tout découvrir.
Ou s'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds. A quoi tendaient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspirait ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avais-tu ?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eut pu se taire ;
Sourd à la voie du sang, si j'avais pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirais pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre ;
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.

Tâche à te rappeller ici tous mes discours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours.
Sous qui la vérité maintenant reconnue
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang qui te les fascinait,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînait.
Sois sûr qu'un vrai courage animait l'entreprise.
On assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit : celui qui t'eût fait succomber,
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurais donc offert la victoire ou la mort;
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étaient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
Tu règnes, et je meurs. Triomphe, mais crois-moi,
Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi.
Tant de calamité que Stockolm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près,
Sois maître de mes jours, et tandis que tu l'es,
Eprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot : c'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point; tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent.

Que, sur un échaffaud? le tien les en instruise :
Vas-y trouver la mort. Gardes! qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment; je me sache obéi.

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, ADÉLAIDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAIDE, *courant à Gustave.*

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï!
(*se jetant au-devant des Gardes.*)
Soldats, n'avancez point! n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre;
Et que; sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle princesse.
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutait, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAIDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie!
Fléchissez? Léonor, moi, tout vous y convie.
(*tombant aux pieds de Christierne.*)
Serez-vous sans pitié, Seigneur? et ne peut-on...?

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre âme,
Plaignez mon infortune; et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairait tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

ADÉLAÏDE, *bas.*

Eloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit; mais en le gardant bien,
Que, jusqu'à nouvel ordre, on n'exécute rien.
(*à Adélaïde.*)
Parlez: je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper? madame, et soyez moi fidèle!

SCÈNE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien; et songez qu'aujourd'hui
L'effort serait funeste à bien d'autres qu'a lui:
Que si le fils périt, la mère est condamnée;
Que Stockolm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible?

Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?
Les droits que la naissance attache à ma personne?
Eh ! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés :
Jouissez-en! jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je un seul instant regrettés? Non, seigneur.
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison;
Occupaient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre âme est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours !
Ou moins sévère, hélas! terminez en le cours.
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime ;
A trahir un amant fidèle et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,
Qu'elle a même déjà nommé du nom d'époux!
Veut-on qu'Adélaïde infidelle! parjure...?

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtrait cette in- [jure!
Gustave, en expirant, va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire; et je dois un exemple.
Holà, gardes !

ADÉLAÏDE.

Seigneur! qu'on me conduise au temple!
Contentez Frédéric, et le faites chercher!

Qu'il vienne! sur ses pas je suis prète à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable.
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté,
Nous saurons achever sans lui cet hyménée.
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez...?

CHISTIERNE.

Le nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgrâces;
Surmonter votre haine, en effacer les traces.
Sauver en partageant le rang dont je jouis.
Gustave, Léonor, et tout votre pays...
Rodolphe de retour! que viendrais-tu m'apprendre?

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre;
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons! Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, fuir!

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes
A des flots d'ennemis Stockolm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchait vainement,
Se fait voir à leur tête, et paraît au moment
Que la place déjà de mutins était pleine.
Et que tous nos soldats ne résistaient qu'à peine.
Le nombre nous accable ; et pour tout dire enfin
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête ; il vole ; et bientôt...

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie!
(*emmenant Adélaïde.*)
Je cours le recevoir. Toi, tremble, et de ta joie
Viens payer à ses yeux ce transport indiscret!

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *s'arrêtant.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie!
(*à Rodolphe.*)
Fuis avec elle; ami, ton roi te la confie :
Je te suis : mais, avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira des mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive!
Mais, sous quel astre enfin? Suis-je reine ou cap-
Parle, dois je bénir ou détester tes soins? [tive?
Tes yeux de tant d'horreurs étaient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étais dans ce palais errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mou-
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs. [rante,
Étaient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venait d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événemens et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras; Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la surface,

Mes ravisseurs fuyaient; et franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux, [seaux.
M'enlevaient vers la rade où flottaient leurs vais-
J'en croyais Frédéric ; et je m'étais flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avais cet es-
Tout ce que j'aperçois paraît dans le devoir, [poir;
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandais la mort, quand ce prince en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontraient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage,
Partout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace, long-temps, l'avantage est égal;
Elle nuit à la force, elle aide à la faiblesse;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage et de mourantes voix,
un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace, en mille endroits, menace de se fendre.
Se fend, s'ouvre, se brise, et s'épanche en glaçons
Qui nagent sur un gouffre où nous disparaissons.
Rien encore, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avait échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,
D'aucun objet, depuis, n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée :
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affaibli
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives

Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure, en proie à ses transports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors...

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée;
Madame, espérez tout. Cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Et que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur;
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur?
Léonor, au tyran demeure abandonnée,
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle dont le malheur n'est venue que du mien!
Qui me tient lieu de tout! sans qui tout ne m'est [rien!
Son sang payerait bien la commune allégresse
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame. On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, *qui veut rentrer en voyant Adélaïde*, ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Casimir! Casimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour aurait-il mis le comble à nos misères!

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor...

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait.

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître;
Qui, du milieu des flots, brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenait près de vous.
Mais, par des furieux qui refusaient la vie,
Presque de pas en pas, sa course ralentie, [stant.
Veut qu'il combatte encor, et vainque à chaque in-
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus impor-
« Je saurai disperser cette foule impuissante. [tant,
« Dans la tour cependant ma mère est gémissante;
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
Je le quitte, et j'accours. Mais, hélas! du rivage,
sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre... ô spectacle où de la cruauté
Triomphe sous nos yeux l'horrible impunité!
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre, déjà haussant pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect, vers lui nos mains sont étendues.

Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu;
Et, par un trait lancé ce billet est rendu.

ADÉLAÏDE, *le recevant*

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.

(*elle lit bas.*)

SCÈNE III.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à ceux qui le suivent.*

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse.
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(*apercevant et abordant Adélaide.*)

O faveur, que du ciel je n'osais presque attendre!
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre,
Madame, vous vivez! et par d'heureux moyens
Les secours de Sophie ont secondé les miens.
Vous vivez! Quelle crainte en mon cœur est cessée!
Dans quel état affreux je vous avais laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi, qu'enfin vos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie.
Il eût, avec le trône, abandonné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressaient tour à tour;
J'avais à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.

Sans vous deux, mes lauriers devenaient superflus.
Je vous vois; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!...
Mais que m'annonce-t-on? je ne vois que des pleurs!
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...
Casimir... Tout se tait. Ah! ma mère est sans vie!

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous!

ADÉLAÏDE, *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

GUSTAVE *lit.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère,
« Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix.
« Songe à ce que tu peux; songe à ce que tu dois;
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère.»
Le barbare, en fuyant, l'avait en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir.
Le poignard, à nos yeux, reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle!

GUSTAVE.

Juste ciel! à qui donc sera dû votre appui?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique.
Je pourrais tout encor sur mon âme héroïque,
Et j'irais me jeter, sans rien craindre, à ses pieds,

Si ce rival était le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ! ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh ! qui donc?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenais ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame;
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme.
(à Casimir.)
Va le trouver, ami; sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent;
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerais d'un emploi si funeste?
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis pour n'en plus recevoir.

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle.
(Il veut sortir.)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah ! prince, où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle

ADÉLAÏDE.

Insensé ! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère ni moi ?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre :
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre ;
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras ;
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas ?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande ?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne au moins songer
Aux maux où, par ta mort, tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières,
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu du sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur, et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire, et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré ;
Mais je ne serai point un fils dénaturé !

Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels serait empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissait tomber un coup.... que j'aurais dû prévoir,
Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mère à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs, ouvrez-lui votre sein;
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource. Enfin,
Pour Stockolm et pour vous cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards!
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie!
Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie.
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant.
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne.
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.
(à Sophie.)
Adieu. Retenez-là.

ADÉLAÏDE, *se jetant au-devant de lui.*

Vainement on l'espère!

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mère?

ADÉLAÏDE.

Non: mais t'accompagnant, je veux.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR.

Régnez, mon fils.
Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut allait coûter de larmes!

GUSTAVE.

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne laissant une faible espérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,
Partait; et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressait les matelots.
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac où j'attendais la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde, et me tendant la main,
Honteux de mes liens, les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
» Madame, je vous rends à votre illustre fils.
» Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix.
» Allez, et de la paix soyez le premier gage.
» Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
» C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner;
» Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric, à ces mots qu'un soupir accompagne,

Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne ;
Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'allégresse partout, seigneur, vient de renaître.
Christierne, enchaîné, devant vous va paraître;
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé :
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime :
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, *chargé de fers ;* GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR, GARDES.

GUSTAVE.

Quel spectacle ! ô fortune ! Ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice.
Tigre ! l'horreur, l'opprobre et le rebut du nord !
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort.
Vois à quel tribunal il t'oblige à paraître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en maître
Lève les yeux, barbare, et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes.
Ces marbres profanés, et ces murs, et ces voûtes,
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,

Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant, déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible...

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi, de qui la pitié croîtrait mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devait être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu.
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente.
Errant et vagabond, jouis-en si tu peux.
Exécrable partout, sois partout malheureux;
Partout, comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne; et que, dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage.
Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockolm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

TOME II.

MEULAN. — IMPRIMERIE DE A. HIARD.

OEUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE.

TOME SECOND.



Paris.

A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, N. 131.

1835.

ÉPITRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***

---

ux traits de la censure en butte plus qu'une autre,
t d'un nom respectable ayant à m'appuyer,
'lympe, avec raison j'avais choisi le vôtre;
ais votre modestie a paru s'effrayer.
e défère humblement à sa délicatesse :
ous ce nom révéré je publie une pièce
ont, sous un tel abri, le triomphe était sûr.
u moins, de vous à moi, recevez-en l'hommage;
   Public, il m'eût plus davantage;
   Secret, il n'en est pas moins pur.
e langage du cœur se fera seul entendre.
e serait à l'esprit à brocher sur le tout;
   Le mien en viendra mal à bout;
   Mais est-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
 le ciel ne l'a pas formé selon mon goût?
e n'est pas d'aujourd'hui que mon orgueil en
   Et qu'il en gronde vainement. [gronde,
   Il me vient même en ce moment
   Une réflexion profonde,
   Que je veux rendre en peu de mots.
   Entamons pourtant le propos
   Par la création du monde;
t prenons la matière au sortir du chaos.

La nature, en faisant éclore le système
Du globe terrestre où je vis,
Devait bien, n'en déplaise à son vouloir suprême,
Elle à qui nous devons tant de donneurs d'avis,
S'en réserver quelqu'un pour elle-même.
Car je sais tels conseils, moi qui très-peu les aime,
Qu'à sa place j'aurais suivis.
Ce serait, par exemple, un beau trait d'harmonie,
Lorsque d'un bel-esprit sans vie
La dépouille mortelle est mise au monument,
Qu'un embryon formé dans ce fatal moment,
Servît de nouveau gîte à son heureux génie;
Et que de successeurs une suite infinie,
Des grands hommes ainsi conservât les talens;
Afin que, pour l'honneur de nos destins propices
Ce qui fit ici-bas une fois nos délices,
Les fît jusqu'à la fin des temps.
Ah! quand la Parque inhumaine
Eut fait payer le tribut
Au plus bel esprit qui fut,
(Je crois nommer La Fontaine)
Que J'eusse été fortuné,
Si, dans le même instant par hasard étant né,
J'eusse hérité de sa veine!
Qu'inspiré des neuf Sœurs, dont je serais chéri,
Je ferais sur ses pas des courses agréables!
Car j'aime le pays des fables;
C'est mon voyage favori.
Le ciel en est si pur! le terrain si fleuri!
Le continent si vaste et si riche en spectacles!
Il s'en présente aux yeux de toutes les façons.
A chaque pas naissent quelques miracles.

Quadrupèdes, oiseaux, insectes et poissons ,
Sujets que, de plein droit sous nos pieds nous plaçons,
Tous à l'homme orgueilleux prononcent des ora-
Et donnent à leur roi d'excellentes leçons. [cles.
Que de Tempé la charmante vallée
Est surtout un canton du pays fabuleux
Bien digne du pinceau de cet esprit fameux.
Dont pour jamais la flamme en haut s'est exhalée!
Que, doué de son feu divin,
Je ferais un tableau délicieux et rare
De ce lieu qui n'est plus, mais où l'esprit humain
Si volontiers encor se promène et s'égare !
Mes naïfs et tendres crayons
Peindraient un lieu champêtre, un asile, un bocage,
Quelquefois cultivé, d'ordinaire sauvage,
Toujours plus beau que n'est tout ce que nous
voyons :
Le soleil n'y pourrait faire entrer ses rayons;
Mais les Jeux et les Ris s'y feraient tous passage.
Les ruisseaux à flots d'argent,
Et bordés de marjolaine ,
Tantôt ne roulant qu'à peine,
Tantôt, d'un pas diligent,
Serpenteraient dans la plaine.
Philomèle, à perte d'haleine ,
Chanterait les beautés du vallon ravissant ;
Tandis que dans les airs où s'étend son domaine,
Le jeune enfant d'Eole, agile et caressant,
Déployant mollement ses aîles ,
Se plairait à répandre une aimable fraîcheur,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.

De ces agréables récits,
Ma muse élégante et légère
Passerait aux mœurs du pays,
Terre pour nous bien étrangère,
Où, sur un trône de fougère,
L'Amour modestement assis;
Donnait ses lois sans artifice;
Et gouvernait, les yeux ouverts,
Sans les avoir jamais couverts
Que du bandeau de la Justice.
Le plaisir coûtait peu, ne s'altérait jamais,
Et séjournait sur cette heureuse terre,
Entre l'indolence et la Paix;
Au lieu que parmi nous il erre,
Précédé de la Peine, et suivi des Regrets.
La Candeur ingénue, honneur du premier âge,
Ainsi qu'aux mœurs présidait au langage;
Le double sens et les tours ambigus,
Comme le masque et le double visage,
Étaient alors des monstres inconnus.
Chaque terme à l'esprit ne portait qu'une image;
Un oiseau voulait dire un oiseau; rien de plus:
Et cage voulait dire cage.
La basse Allusion, de son impureté,
N'avait rien encore infecté;
Et dans les jeux publics voués à l'Innocence,
Jamais la sage Honnêteté,
Au gré de l'infâme Licence,
Sur un mot mal interprété,
N'eût vu, ni voulu voir, dans la simplicité,
L'enveloppe de l'indécence.
De l'élève de Mentor

Figurez-vous la jeunesse ;
Imaginez la vieillesse
Du pacifique Nestor ;
De Phantaze et Phobétor
Réalisez la richesse,
Et les biens de toute espèce,
Qu'en prenant un libre essort,
L'idée avide et féconde
Puiserait dans son trésor
Où tout ce qui plaît abonde ;
En un mot le siècle d'or,
Tout pur et tout simple encor,
Dans un petit coin du monde :
Voilà ce que j'aurais peint,
Si j'eusse été La Fontaine ;
Mais ne l'étant pas, j'ai craint
Le sort du fils de Climène ;
Ou ce qui jadis advint
A la grenouille insensée
Qui, grosse en tout comme un œuf,
Creva, pour s'être efforcée
De se rendre égale au bœuf.
Je n'ai donc entrepris que selon mes ressources.
Des plaisirs différens dont était occupé
L'amoureux peuple de Tempé,
Je n'ai retracé que les courses.
Du moins si de tous les talens
Du fabuliste inimitable,
J'avais celui de faire une esquisse durable
Des héroïnes de mon temps,
En leur dédiant une fable !
Si comme lui j'avais le don

D'immortaliser un beau nom
Dans une épître liminaire :
Je me consolerais ; et sur le même ton
Que prit sa Muse épistolaire,
Quand elle célébra la divine Conti,
Bouillon, Sévigné, Silleri,
Et l'illustre La Sablière,
J'aurais pu célébrer V***,
Matière à ne jamais tarir sur la louange.
OLIMPE, c'est en vain qu'ici vous l'évitez.
De mille aimables qualités
J'aurais fait un si beau mélange,
Que personne n'eût pris le change,
Et que ce portrait sans défaut,
Déjà dans plus d'un cœur peint par la renommée
Vous eût fait reconnaître aussitôt,
Sans que je vous eusse nommée.

LES
COURSES DE TEMPÉ,
PASTORALE.

ACTEURS.

THÉMIRE, bergère aimée de Sylvandre.
DORIS, sœur de Thémire, aimée de Célémante.
SYLVANDRE, } amis.
CÉLÉMANTE, }
HYLAS, vieux berger ridicule.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

La scène est dans le vallon de Tempé.

LES

COURSES DE TEMPÉ,

PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS.

Oh! le délicieux asile!
Qu'au gré d'un cœur passionné
Zéphire y souffle un air amoureux et tranquille!
Et qu'un amant heureux y serait... fortuné.

SYLVANDRE, *à part.*

Le pesant personnage.

THÉMIRE, *à Hylas.*

A ce langage orné
Des grâces de l'Églogue et des fleurs de l'ydille,
On reconnaît le tendre et le galant Hylas.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Vous ne le congédierez pas?

THÉMIRE, *bas à Sylvandre.*

Trouvez-vous cela si facile?

HYLAS, *à part.*

Maudit soit le fâcheux qui s'attache à nos pas!

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Pour éconduire un imbécille
Il y faut bien tant de façon!

THÉMIRE, *bas à Sylvandre.*

Sans doute; et sur ce point chacun a sa méthode.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Qu'il s'en aille pourtant; sinon...

HYLAS.

Vous vous parlez tout bas : serais-je un incom-
[mode.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Eh! dites franchement qu'oui.

THÉMIRE, *à Hylas.*

Non.

HYLAS.

A mon âge, en effet, je plais comme un jeune
[homme.
Que je me montre, ou qu'on me nomme,
D'abord on est tout réjoui.
N'est-il pas vrai, bergère?

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Ici dites non.

THÉMIRE, *à Hylas.*

Oui.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Vous voulez donc qu'il nous assomme,
Et ne voir d'aujourd'hui finir cet entretien?

HYLAS, *à part.*

La présence d'un tiers met l'amour en déroute.
Mon esprit ne me fournit rien...
(à Thémire, après avoir un peu rêvé.)
Doris est votre sœur?

THÉMIRE.

Eh bien!

HYLAS.

Et Célémante est son amant?

THÉMIRE.

Sans doute.

Célémante aime fort Doris; elle est ma sœur.

Après.

SYLVANDRE.

Que voulez-vous en dire?

HYLAS, *embarrassé.*

Que... que je suis leur serviteur.

SYLVANDRE.

J'aurai soin de les en instruire.

HYLAS, *à part.*

En m'éloignant un peu, voyons s'il se retire.

(*à Thémire.*)

Belle, jusqu'au revoir.

THÉMIRE.

Bon jour.

HYLAS, *s'en allant.*

De tout mon cœur.

SYLVANDRE.

Certe...

HYLAS, *revenant.*

A propos.

SYLVANDRE.

Encor!

THÉMIRE. *à Sylvandre.*

Quelle humeur pétulente!

HYLAS, *a Sylvandre.*

Que faites-vous ici?

SYLVANDRE.

Comment! ce que j'y fais?

HYLAS.

Oui. Vous devriez être auprès de Célémante.

SYLVANDRE.

Et pourquoi donc?

HYLAS.

Pour faire avec lui votre paix.
Je ne sais contre vous quelle raison l'irrite,
Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour.
Il voulait vous jouer un tour.

SYLVANDRE.

Eh bien! qu'il me le joue.

HYLAS.

(bas à Thémire)
Ah! d'accord. Je vous quitte.
Mais je suis bientôt de retour.

SCÈNE II.

SILVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

Quoi! lorsque du moment la fatalité presse,
Et qu'on ne peut trouver de remède assez prompt,
Je vous vois sans égard à ce qui m'intéresse,
La sérénité sur le front,
Recevoir avec politesse
Le premier qui nous interrompt?
De vous-même à ce point vous êtes la maîtresse,
Dans le trouble où vous me trouvez! [avez?
Ah! quand on aime, a-t-on l'humeur que vous
Non, vous ne savez point ce que c'est que ten-
[dresse,

THÉMIRE.

Vous savez quereller sans cesse,

Vous; c'est tout ce que vous savez.

SYLVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THÉMIRE.

Et tout vous met en courroux.

SYLVANDRE.

C'est que je suis sensible.

THÉMIRE.

Et moi très-endurante;
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SYLVANDRE.

Je ne songe en tout qu'à vous plaire;
Ma faute, quand j'y manque, est bien involontaire.
Mais vous ne disconviendrez pas
Que, si vous m'aimiez bien, l'on vous eût vu tout [faire
Pour nous débarrasser d'Hylas.
Votre père a parlé de se donner un gendre.
Étranger en ces lieux, je n'ai que peu d'espoir.
Nous consultions par où nous pourrions nous y prendre;
Hylas vient à travers un entretien si tendre,
Sans que le contre-temps semble vous émouvoir!
Ma tristesse n'a pu suspendre
La vive attention que vous lui faisiez voir!
Que venait-il toutefois nous apprendre?
Belles nouvelles à savoir,
Pour s'occuper à les entendre!
Le nombre de ses bœufs, celui de ses moutons;
La nature des lieux qu'ici nous habitons;
Qu'il fait une belle journée;
Qu'une telle heure à l'horloge a frappé;
Que de l'olympe, aux dieux demeure abandonnée,

Voilà le sommet escarpé;
Que c'est là le fleuve Pénée;
Ici le vallon de Tempé;
Que pour Doris, enfin, Célémante soupire,
Et qu'elle est votre sœur. En vérité, j'admire
Qu'il n'ait pas dit aussi que Sylvandre est mon [nom;
Que vous vous appelez Thémire.
Et votre père Polémon.

THÉMIRE.

De vous instruire il s'est fait une affaire,
Vous sachant depuis peu venu dans ce canton;
Et pour moi j'ygnore le ton
Que l'on prend avec ceux dont on veut se défaire.

SYLVANDRE

Nous battons froid à leurs civilités,
Nous affectons avec eux le silence;
Et leur faisons sentir, à notre contenance,
Qu'ils sont de trop à nos côtés.

THÉMIRE.

Et si vous prononciez ici votre sentence?
Si je mettais la remontrance
Au rang des importunités?

SYLVANDRE.

Ah! vous serez plus équitable!
Et puisque vous m'avez marqué quelque retour,
Vous ne nommerez pas de ce nom détestable
Les effets du plus tendre amour!
A mon entrée en ce fatal séjour,
La liberté par vous me fut ravie:
Pour jamais de la vôtre on dispose en ce jour;
Et je m'étais flatté d'un sort digne d'envie.
Songez, quand il s'agit d'imaginer comment

Je puis de votre père obtenir l'agrément,
Qu'un seul instant perdu peut me coûter la vie :
Et votre exemple me convie
A perdre cet instant sans en être agité !
Ah ! Thémire, Thémire ! est-ce donc être amante ?
De votre sœur Doris, ainsi que la beauté,
Pour achever d'être toute charmante,
Que n'avez-vous la sensibilité ?

THÉMIRE.

Et vous, la tranquillité
De votre ami Célémante ?

SYLVANDRE.

Il n'est point inquiet, parce qu'il est heureux ;
Parce que Doris est telle,
Qu'en la prenant pour modèle,
D'un amant délicat vous combleriez les vœux.
Attentive à lui seul, à tout autre cruelle,
A lui seul unie et fidelle,
Elle croit que le jour ne luit que pour eux deux.
Pour elle tout est grave, et rien n'est bagatelle.
Tout devient matière entre eux.
D'un redoublement de feux,
Ou d'une tendre querelle.

THÉMIRE.

Par une conduite si belle,
Et ce caractère épineux,
Doris de l'empire amoureux,
Malheureusement pour elle,
Bannit les ris et les jeux,
Et de la plainte éternelle
En fait le séjour affreux.

SYLVANDRE.

Le séjour voluptueux
De la félicité même.

THÉMIRE.

Dites, dites un enfer.
Quoi! la plainte ennuyeuse et le reproche amer
Dans l'empire amoureux sont donc le bien suprême?

SYLVANDRE

On sait de votre sœur l'inquiétude extrême;
Elle fait du reproche un usage fréquent.
Mais d'une bouche qu'on aime,
Le reproche est-il choquant?
De l'amitié véritable,
C'est le signe convaincant;
C'est le langage éloquent
Du sentiment respectable.
Plus il est par conséquent
Continuel et piquant,
Plus l'amant est redevable.

THÉMIRE.

Et moi, je ne sais rien de plus insupportable!
L'amour et l'amitié veulent un ton plus doux.
Célémante n'a pu retenir son courroux,
Lui, dont la patience était inaltérable.
A-t-il si grand tort, entre nous?
Et vous croyez-vous excusable
De vous être montré jaloux
D'un ami qui pour vous près de moi s'intéresse?
Qui ne me parle que de vous;
Qui même me veut mal, et me blâme sans cesse
De ne pas ménager assez votre faiblese.
Franchement, après cela,

Je ne m'étonnerais guère...

SYLVANDRE.

Eh! de grâce, laissons-là
Célémante et sa colère.

THÉMIRE.

D'une humeur douce, enfin, vous faites peu de cas :
Vous la voulez rebelle et haute ;
Une grondeuse aurait selon vous plus d'appas :
Et ce n'est pas votre faute
Si je ne la deviens pas.
Eh bien ! je la suis donc; et j'ai sujet de l'être.
Oui, justifiez-vous ; oui, vous, qui vous plaignez.
Quoi! berger, on vous aime, on vous le fait paraître,
On est tranquille, et vous craignez?

SYLVANDRE.

Comment d'un juste effroi puis-je encor me dé- [fendre?

THÉMIRE.

Depuis qu'Hylas est retiré,
Si vous aviez daigné m'entendre,
Vous seriez déjà rassuré.
Jusqu'à présent, mon cher Sylvandre,
Étranger parmi nous, vous avez ignoré
Que... Mais Hylas revient.

SYLVANDRE, *bas et vivement.*

Si mon repos vous touche,
De grâce, point d'accueil qui flatte son ardeur !
Du silence et de la froideur.
Songez, au premier mot qui vous sort de la bouche,
Que vous me percerez le cœur.

SCÈNE III

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS, *à Thémire.*

J'avais quitté la place, espérant que Sylvandre,
La voulant quitter aussi,
Vous laisserait seulette ici :
Mais je risquerais tout à vouloir plus attendre.
Votre père aujourd'hui songe à vous marier.
Ne devinez-vous rien, à mon air humble et tendre?
Bergère, je vous aime, et je viens vous l'apprendre.
Cela vous fâche-t-il? Non. Je vais parier,
Au plaisir que toujours vous a fait ma présence,
Que si j'ai pour moi Polémon,
Il n'aura pas besoin d'un rigoureux sermon
Pour vous insinuer un peu de complaisance.
Vous ne me répondez rien? Bon!
Comme un aveu je prends votre silence;
Et vais chez lui, marchander, de ce pas,
Une brebis si douce, et si pleine d'appas.
L'or en de tels marchés emporte la balance :
Et le bonhomme en fait cas.
Comptez sur mon opulence.

SYLVANDRE, *l'arrêtant.*

Mais votre procédé tient de la violence.
Ne voyez-vous pas bien, Hylas,
Que Thémire a l'esprit occupé d'autre chose;
Qu'elle n'est point à ce qu'on lui propose,
Et qu'elle ne vous entends pas?
Pour cette affaire, ou pour quelque autre,
Prenez mieux votre temps; c'est moi qui vous le dis.

HYLAS.

Mon petit pastoureau, pour donner des avis,
Vous même prenez mieux le vôtre.
Thémire est-elle sourde, aveugle, hors de sens?
Ou moi-même suis-je en délire?
Thémire me connaît : je connais bien Thémire :
Elle m'écoute ; et je l'entends.
Tenez même, elle vient de rire.
On a du revenu peut-être en sens commun ;
Sur un bon titre je me fonde :
Dans toutes les langues du monde,
Se taire et consentir n'est qu'un.
Que l'heureux succès confonde
Quiconque me le niera.
Aujourd'hui l'envie en gronde ;
Demain elle en crèvera.

SCÈNE IV.

SYLVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

Mais aussi le silence, au lieu d'être farouche,
A l'air, en certains cas, d'une tendre faveur.

THÉMIRE.

Un mot sorti de ma bouche
Vous aurait percé le cœur.

SYLVANDRE.

Quittez cet affreux badinage.
Un jeu pareil, en vérité,
Sied mal en cette extrêmité.
Ménagez mon faible courage ;
Et n'affectez pas davantage
Un excès de malignité,

Qui tiendrait enfin de l'outrage.

THÉMIRE.

Ferez-vous encor des lois ?
Ou, libre d'un soin frivole,
Et plus sage une autre fois,
Laisserez-vous à mon choix
Le silence et la parole?

SYLVANDRE.

Ah! je n'ai pas deviné
L'offre qu'on allait vous faire.

THÉMIRE.

Encor moins imaginé
Les raisons qui m'ont fait taire.

SYLVANDRE.

De ce silence obstiné
Serait-il une autre cause
Que le plaisir malin de m'avoir chagriné?

THÉMIRE.

Je l'y comptais pour quelque chose.
Mais, je veux bien en convenir :
A l'amusant j'ai joint le nécessaire.
Le dessein d'engager Hylas à m'obtenir
Est mon vrai but en cette affaire.

SYLVANDRE.

Vous lui souhaiteriez l'aveu de votre père ?

THÉMIRE.

Oui : je désire fort qu'il puisse y parvenir.

SYLVANDRE.

Vous dont l'amitié sincère
Ne devait jamais finir ?

THÉMIRE.

Moi-même.

SYLVANDRE.

Infidèle bergère !
Vous perdez donc le souvenir
D'une promesse à mon amour si chère ?

THÉMIRE.

Loin de là, je la réitère,
Et ne songe qu'à la tenir.

SYLVANDRE.

Et sera-ce en faisant qu'un autre vous obtienne.

THÉMIRE.

C'est l'unique moyen d'unir
Votre destinée à la mienne.

SYLVANDRE.

O dieu ! quel étrange moyen !

THÉMIRE.

Hylas passe la soixantaine ;
Et l'inégalité de son âge et du mien
Rompra bientôt l'alliance.
Ne désespérez de rien.
De la patience ;
Et tout ira bien.

SYLVANDRE.

L'abominable prévoyance !
Établir mon bonheur sur la mort d'un époux !

THÉMIRE.

Gardez cette honnête croyance.
Par leurs propres erreurs on punit les jaloux.
Vous en ferez l'expérience ;
Car vous n êtes pas digne, excitant mon courroux
Par une injurieuse et sotte défiance,
Qu'on s'explique mieux avec vous.

(elle veut sortir.)

SYLVANDRE, *la retenant.*

Ah! de grâce! calmez cette injuste colère...

SCÈNE V.

SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Félicitez-moi tous deux.
Célémante est chez mon père;
On l'aime, on le considère;
Bientôt nous serons heureux.
Alors, en sœur qui vous aime,
Je servirai vos amours;
Et je veux, dans peu de jours,
Vous féliciter de même.

SYLVANDRE.

Près d'elle employez donc vos obligeans discours;
Doris! au nom de Célémante!
Au nom des nœuds qui vont vous unir pour tou-
Un amant glacé d'épouvante [jours!
Implore ici votre secours.
En disant qu'elle m'aime, elle en épouse un autre.

DORIS.

Thémire?

SYLVANDRE.

Oui. Pour aller s'offrir en ce moment,
Hylas, l'indigne Hylas a son consentement,
Comme Célémante a le vôtre.

THÉMIRE.

Par son indignité le choix vous déplaît-il?
Qui voulez-vous que je préfère?
Le Jeune Acis? le beau Myrtil?

Je n'ai qu'à dire un mot, ils volent chez mon père.

SYLVANDRE.

De quel sang-froid elle me désespère

THÉMIRE.

Oh! laissez-moi donc mon Hylas.

DORIS, *à Thémire.*

Votre consentement serait il donc sincère?

THÉMIRE.

Hylas s'est déclaré Des raisons m'ont fait taire;
Et je ne le flattais qu'en ne répondant pas.

SYLVANDRE.

L'ingrate à ce silence a trouvé des appas :
Elle vient même de se plaire
A m'en faire l'aveu moqueur.

DORIS.

Serait-il possible?

THÉMIRE.

Oui, ma sœur.
Hylas plaira d'abord. A Sylvandre, au contraire,
(Puisqu'il faut vous ouvrir mon cœur)
Beaucoup de temps est nécessaire
Pour faire approuver son ardeur.
Mon père cependant me presse avec rigueur;
Et je crains le choix qu'il peut faire.
Vous, qui savez nos lois, n'imaginez-vous pas,
Pour mieux me tirer d'affaire,
Ce qui me fait, dans Hylas,
Choisir un sexagénaire?

DORIS.

Ah! j'entends. Eh! pourquoi, d'abord,
N'avoir pas expliqué le mystère à Sylvandre?
Le passe-temps est un peu fort;

Cela n'est pas d'une âme tendre :
Et franchement vous avez tort.

THÉMIRE.

Douter de notre foi n'est donc pas outrageant?
Je hais sa folle inquiétude,
Et l'en punis en l'y plongeant.

DORIS.

Mais sa crainte, après tout, n'a rien que d'obligeant.
Et ne méritait pas un châtiment si rude.

THÉMIRE.

Et vous ne traitez pas cela d'ingratitude?
Les sermens que leur fait notre honneur indulgent
Ne sont donc que de faibles gages,
Qui ne nous rendront pas exemptes de soupçon?
Je pense d'une autre façon.
Après de pareils témoignages,
Quelque tort apparent qu'avec eux nous ayons,
Qui nous ose croire volages,
Mérite que nous le soyons.
Et puis il s'ennuyait d'un bonheur trop paisible.
Si l'on ne gronde, il croit que l'on est peu sensible,
Mais il me fait compassion;
Et je redeviens bienfaisante.
Donnez-lui quelque instruction.
A votre humeur complaisante
J'en laisse la fonction.
Je n'y puis être présente.
La recherche d'Hylas est une nouveauté
Qu'aux bergères je dois apprendre.
Adieu pour un moment. Une autre fois Sylvandre,
Un peu de confiance et de sécurité.

SCÈNE VI.

SYLVANDRE, DORIS.

SYLVANDRE.

Moi, jusque là pousser la déférence!
Elle consent qu'Hylas parvienne à l'obtenir,
Et veut que je l'entende avec indifférence!
Que je vive en pleine assurance!

DORIS.

Belle leçon à retenir,
Pour ne jamais, à l'avenir,
Prendre feu sur une apparence.
Tout vous doit remplir d'espérance;
Et vous allez en convenir.
Prêtez-moi seulement une oreille attentive.
Chacun sait que ce fut sur ce bord fortuné
Qu'épris de l'ardeur la plus vive
Apollon poursuivit Daphné...

SYLVANDRE.

Apollon n'est-il pas ici bien amené?

DORIS.

On sait aussi que, sur la même rive,
Dans son attente il demeura frustré;
Et qu'atteignant en vain la belle fugitive :
Cet amant n'embrassa que l'écorce plaintive
De l'arbre qui depuis lui resta consacré.

SYLVANDRE.

Puisqu'on sait tout cela? pourquoi donc nous le dire?

DORIS.

Je vous ai prié d'écouter.

SYLVANDRE.

Vous m'aviez promis de m'instruire...

DORIS.

Et ce récit va m'acquitter.

SYLVANDRE.

Mais que peut-il en résulter
Qui me rassure sur Thémire ?

DORIS.

Plus que vous n'osez souhaiter.
Votre impatience extrême:
Interrompant mon discours,
Et me retardant toujours,
Se persécute elle-même.

SYLVANDRE.

Venez donc au fait!

DORIS.

J'y cours.
En mémoire de la fuite,
Où, pour unique recours,
Daphné fut ici réduite,
Parmi nous est une loi
Qui permet à nos bergères.
Quand d'impitoyables pères
Tyrannisent notre foi,
D'éluder, en fuyant, leurs volontés sévères,
Reste à l'objet de nos mépris
De conquérir, s'il peut, autrement, la rebelle.
D'une course, en un mot, nous devenons le prix ;
Et, pour la course solennelle
Au gré de la bergère un bel espace est pris.
Si le berger triomphe, il a tout droit sur elle;
Nous perdons notre liberté.

Mais si nous avons la victoire,
Notre loi, sur un choix un peu mieux consulté,
Des parens, pour un an, suspend l'autorité.
Dès son enfance donc, ainsi que l'on peut croire,
Une fille s'exerce à la légèreté,
Aussi dirai-je, à notre gloire,
Qu'instruites à l'agilité,
Nous primons dans cet exercice;
Et que plus d'un bon coureur
Entre tous les jours en lice,
Sans que pas un ne réussisse,
Ni s'en tire à son honneur.

SYLVANDRE.

Ah! je vois les bontés de votre aimable sœur!

DORIS.

Hylas n'est pas d'un âge à demeurer vainqueur.
Le temps gagné pourrait vous rendre un bon office;
Et, par quelque soin flatteur
Polémon rendu propice,
Avant que l'an s'accomplice,
Approuverait votre ardeur.

SYLVANDRE.

Quoi? Pour m'être fidèle, employer l'artifice!
Ah! c'est le comble du bonheur!

DORIS.

Ruse pour vous d'autant plus obligeante,
Que préférer Hylas, c'est avoir quelque peur;
Et que Thémire en doit bien être exempte.
Car, à moins qu'un berger
Ne soit assez léger,
(Ce qui ne se peut sans prestige)
Pour franchir, pendant les hivers,

Les champs que la neige a couverts.
Sans laisser le moindre vestige;
Ou, lorsque le printemps les peint de ses couleurs,
Pour pouvoir courir sur les fleurs,
Sans en faire plier la tige;
Soyez sûr qu'à la course on ne la vaincra point.

SYLVANDRE.

Que tout ce que j'entends me rassure et m'enchante!

DORIS.

En un mot de Tempé Thémire est l'Athalante.
D'Athalante pourtant différente en ce point,
Que l'or n'est pas ce qui la tente.
Ainsi n'ayez pas peur qu'un appas présenté
Suspende son agilité.
Son tardif Hypomène, en cette concurrence,
Des jardins d'Hespérie épuisant le trésor,
Lui jetterait cent pommes d'or,
Sans y gagner un pas d'avance.

SCÈNE VII.

THÉMIRE, SYLVANDRE, DORIS.

THÉMIRE, *à Doris.*

Eh bien! étais-je un monstre! Et s'écrie-t-il encor.
« L'abominable prévoyance! »

SYLVANDRE.

Ah! Thémire, à votre bonté
Mesurez ma reconnaissance;
Mais ayez un peu d'équité;
Convenez de mon innocence,
Et de votre sévérité.
L'amour vous a, sur moi, donné pleine puissance:

Mais l'amour permet-il que faute de parler... ?

THÉMIRE.

L'amour encor va quereller !
J'épuiserai notre unique ressource.
Je m'enfuirai ; ne me fatiguez pas.
De tous côtés déjà fuyant Hylas,
Tantôt, quand il faudra vous servir à la course,
Je ne pourrai plus faire un pas.

DORIS.

Oh! je prends son parti. C'est une barbarie ;
Et vous poussez aussi trop loin la raillerie.
Par votre cœur, jugez du sien.
Qui vous alarmerait de même ?
Je ne le voudrais pas, parce que je vous aime ;
Mais vous le mériteriez bien

SCENE VIII.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

HYLAS, *bas à Thémire.*

Je viens vous combler d'allégresse.
Je disais bien que ma richesse...

THÉMIRE.

Paix ! je ne m'informe de rien.

SCÈNE IX.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

THÉMIRE, *à Célémante qui entre.*

Venez, joyeux Célémante,
Venez, des sombres humeurs,

Et d'à-travers les grondeurs,
Sauver ma gaîté mourante.

CÉLÉMANTE.

Adorable Thémire, a parler franchement,
Ma belle humeur n'est pas inutile à la vôtre.
Je devais être votre amant.
Oui, dites votre sentiment :
N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre?

THÉMIRE.

On dirait en effet que l'amour ayant peur
De ne pas signaler un pouvoir assez vaste,
Affecte d'attacher un cœur
Presque toujours à son contraste.
C'est ainsi que l'on voit unis
Le vif et le fougueux Eraste,
A l'indolente et froide Iris;
La belle Galathée, au difforme Nicandre;
L'enjoué Célémante, à la triste Doris;
Et moi qui suis si gaie, au sérieux Sylvandre.

DORIS.

Notre humeur est le sceau des plus tendres amours,
Laissons la badinerie
Et tout vos mauvais discours.
Si j'étais de vous deux bien tendrement chérie,
Tous deux eussiez paru bien plus intéressés
A ce qu'un père vient de dire :
Et vous vous seriez plus pressés, [struire.
Vous, ma sœur, de l'apprendre, et lui de m'en in-

CÉLÉMANTE.

Mon air satisfait dit assez
Qu'apparemment j'ai ce que je désire.

HYLAS, *à Célémante*

Tant mieux! touche-là, mon garçon.
Grâce à l'hymen, nous voilà frères :
Du moins nous ne tarderons guères.
Tu m'as vu demander Thémire à Polémon.
L'apparence, pour moi, peut-elle être meilleure?
Le bon papa n'a pas dit non,
Et pour se consulter ne demande qu'une heure.

CÉLÉMANTE.

Mais à peine étiez-vous sorti,
Qu'à mon tour je l'ai demandée.

HYLAS.

Qui? Thémire?

CÉLÉMANTE.

Oui.

HYLAS.

Bon! quelle idée!

CÉLÉMANTE.

Son père accepte le parti,
Et me l'a d'abord accordée.

THÉMIRE.

Moi!

SYLVANDRE.

Thémire!

DORIS.

Ma sœur!

HYLAS.

A vous?

CÉLÉMANTE.

A moi, mon pauvre Hylas. C'est une affaire faite.
Consolez-vous. Adieu. Songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embrassez votre époux.

HYLAS.

Non pas, non pas, l'ami, tout doux !
(*à Thémire.*)
Ne vous chagrinez point, mon aimable bergere.
On a ce qu'on veut pour de l'or.
Ce coup mal à propos, Doris, vous désespère.
On ne l'a pas livrée encore ;
Et je vais y mettre l'enchère.

SCÈNE X.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Ma sœur a commencé. C'est aujourd'hui le jour
Des mauvaises plaisanteries.

SYLVANDRE.

Je suis ravi qu'elle ait son tour ;
Et voilà de ses railleries.

THÉMIRE.

Je n'ai pas la faiblesse, au moins, de m'effrayer ;
Ni de quereller Célémante.
J'ai l'esprit de voir qu'il plaisante,
Et qu'aux dépens d'Hylas il voulait s'égayer.

CÉLÉMANTE.

Voici quelque chose d'étrange !
Désabusez-vous tous. Je ne plaisante pas.
J'ai voulu supplanter, et je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle au change ?

THÉMIRE, *à Sylvandre.*

Voilà le tour qu'Hylas vous avait annoncé.
Célémante veut rendre alarme pour injure.

CÉLÉMANTE.

Je ne sais ce qu'Hylas aura dit : mais je sai
Que ce que je vous dis est la vérité pure.

THÉMIRE.

Célémante, c'est par bonté
Que l'on hésite de vous croire.

DORIS.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité si noire.

SYLVANDRE.

Une marque évidente, ami, que sur ce point
Je ne vous crois pas plus qu'un autre,
C'est que je ne vous offre point
Un combat qui termine ou ma vie, ou la vôtre.

CÉLÉMANTE.

Eh! point d'inutile courroux.
Vous me faites rire, Sylvandre.
Quel intérêt, de grâce, encore y prenez vous?

SYLVANDRE.

Quel intérêt j'y prends! l'intérêt le plus tendre
Et le plus sensible de tous;
Tout celui qu'un rival furieux et jaloux,
Contre un ami perfide, est capable d'y prendre.

CÉLÉMANTE.

Bon, si vous pouviez vous attendre
A vous voir j'amais son époux;
Mais vous n'y devez pas prétendre;
Le débat n'est plus entre nous.
Même plus que jamais votre amitié m'est due;
Car je veux vous venger, et de plus vous servir.

SYLVANDRE.

Qui vous dit que pour moi Thémire était perdue?

CÉLÉMANTE.

Hylas allait vous la ravir.

SYLVANDRE.

Vous connaissez les lois qui l'auraient défendue;
Elle eût paré ce coup fatal
En courant contre mon rival;
Et son agilité me l'eût bientôt rendue.

CÉLÉMANTE.

S'en prévaut-on contre un amant qui plaît?
C'est de son propre aveu qu'Hylas l'a demandée.
Il l'obtient d'elle même; et riche comme il est,
J'ai conçu le noble intérêt
Qui, dans ce choix, l'aura guidé,
Voyant donc Polémon tout prêt
De former ce nœud ridicule,
Sur le marché d'Hylas j'ai couru sans scrupule,
Et j'ai fait prononcer l'arrêt.
Ce procédé ne désoblige
Que Thémire et celui qui vous l'allait ravir,
Et je n'ai prétendu, vous dis-je,
Que vous venger et vous servir.

SYLVANDRE, *à Thémire.*

Voilà ce qu'a produit le malheureux silence
Qu'avec Hylas, à tort, vous avez affecté.

THÉMIRE.

Vous eûtes part à l'imprudence.
Mais votre ami, de son côté,
Affecte, sur mon compte, une crédulité
Qui choque toute vraisemblance.
Adressez le reproche à qui l'a mérité.

DORIS.

Thémire, vous seriez l'épouse d'uu perfide,

Qui nous met, à tous trois, le poignard dans le cœur?

SYLVANDRE.

Non, Doris; croyez-en la fureur qui me guide.
Ne réclamez pas votre sœur.
Il faut que le fer en décide,
Et donne à tous trois un vengeur.
(à Célémante.)
Viens, suis-moi traître.

CÉLÉMANTE.

Qui te presse ?
Pourquoi d'abord ne se prévaloir pas
Du secours qui pouvait débarrasser d'Hylas !
La course peut encor m'enlever ta maîtresse.
Jusque-là suspendon le soin prématuré
Que ta mauvaise humeur se forge.
Si mon bonheur alors devient plus assuré,
Nous aurons tout le temps de nous couper la gorge.

THÉMIRE.

Oui, Sylvandre, je vous défends
De me fermer une carrière aisée,
Où je vais, à pas triomphans,
Le rendre de Tempé l'opprobre et la risé.
(à Célémante.)
Lâche! viens recevoir ce premier châtiment
Du volontaire aveuglement
Qui m'ose imputer les faiblesses
D'un cœur où l'amour des richesses
Etouffe tout beau sentiment.
Viens, viens voir échouer tes ruses criminelles.
La honte et les remords courront à tes côtés.
Je veux qu'à leur voix tu chancelles;
Viens; l'horreur que me font tes infidélités,
pour fuir un scélérat, va me donner des ailes.

SCÈNE XI.

SYLVANDRE, CÉLÉMANTE, DORIS.

SYLVANDRE.

Et moi, perfide! et moi je vais la secourir
De mes vœux et de ma présence.
Tu pourrais, par hasard tromper son espérance.
Mais quelque heureux que tu sois à courir,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.

SCÈNE XII.

CÉLÉMANTE. DORIS.

CÉLÉMANTE.

Les tendres protestations!
Et vous belle Doris, vous êtes la dernière
A charger d'imprécations
Mes honnêtes intentions?
Vous qui deviez vous plaindre la première!

DORIS.

Vous êtes trop paisible. Oui; j'ouvre enfin les yeux.
N'être pas plus ému, c'est n'être point coupable.
Oui, tandis qu'on vous prend pour un monstre ef-
Vous êtes un ami fidèle, officieux, [froyable,
Dont, malgré ses discours, on devait juger mieux.
Mais la crainte rend tout croyable
Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable:
Elle vous a rendu capable
De croire, non pas que ma sœur
De l'or ait eu la soif honteuse,

Mais qu'à la course, entre elle et son persécuteur,
La victoire serait douteuse :
Et vous laissant vaincre à propos,
Vous prétendez, sans en rien dire,
Et de Sylvandre et de Thémire
Vous-même assurer le repos.
(*ici Célémante qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité, baise la main de Doris avec un transport de tendresse et de joie qui achève de la rassurer. Elle continue.*)
Un coup d'œil obligeant devait donc m'en instruire.
L'espérance en mon cœur facilement s'éteint.
Vous savez qu'un rien le déchire
Berger, et vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint !
Souvent la vérité, se faisant trop attendre,
Arrache en vain le trait dont l'erreur l'a blessé,

CÉLÉMANTE.

Vous voilà comme Sylvandre.
Les alarmes ont cessé ;
Epargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez sur le présent l'esprit un peu fixé.
Goutez en paix ses douceurs Passagères,
Sans l'empoisonner des chimères
De l'avenir et du passé.
Quand vous me croyiez un volage,
C'était à moi de m'offenser :
Oubliez les terreurs, ainsi que moi l'outrage.
(*Doris sourit.*)
La paix est-elle faite? Oui, ce sera, je gage,
Tout à l'heure à recommencer.

SCÈNE XIII.

HYLAS, CÉLÉMANTE, DORIS.

HYLAS.

Alerte, Célémante! on ouvre la barrière.
Pour donner le signal on n'attend plus que vous;
Et Thémire, déjà vêtue à la légère,
Impatiente en son courroux,
Adresse à Daphné sa prière.

CÉLÉMANTE, *à Doris.*

Quoi qu'il arrive, au moins modérez vos esprits.
Montrez-vous raisonnable amante;
Et croyez, sans songer à qui sera le prix,
Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.

SCÈNE XIV.

HYLAS, DORIS.

(*Tout le commencement de cette scène, jusqu'au vingt-septième vers, se passe sans que Doris, occupée uniquement de ses profondes réflexions et de ses inquiétudes, s'aperçoive des réponses ni de la présence d'Hylas, qui de son côté applique à ses intérêts particuliers tous les à parte de Doris: et croit qu'elle parle de Polémon, tandis qu'elle ne parle que de Sylvandre.*)

DORIS, *bas et à part.*

« Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
« Sans ôter pour cela Célémante à Doris. »

(*haut.*)
Ceci, tout de nouveau, commence à m'interdire.

HYLAS.

Votre père jamais n'a voulu s'en dédire.

DORIS, *à part.*

Et je ne sais plus qu'en penser.

HYLAS.

Ni moi, sinon qu'au jeu l'on veut m'intéresser;
Mais je prends le parti d'en rire.

DORIS, *à part.*

Ma flamme, ingénieuse à prendre de l'espoir,
S'est laissée, à coup sûr, follement décevoir
Sur une apparence frivole.

HYLAS.

L'espérance n'était point folle :
Il était permis d'en avoir.
Un homme est honnète homme, et n'a que sa parole.

DORIS, *à part.*

Dans le peu qu'il a dit, ce n'est qu'ambiguité...

HYLAS.

Il joue un assez vilain rôle.

DORIS, *à part.*

Que mystère et subtilité.

HYLAS.

Oui, vous voyez comme on me leurre.
Pour en choisir un autre il me demande une heure
Belle finesse, en vérité !

DORIS, *à part.*

Mais toutefois quelle apparence
Qu'il songe à me tromper, en s'offrant à courir?
Quelle serait son espérance?
Et quand il en aurait, quelle est ma défiance?

Suffit-il d'aspirer ici pour conquérir ?
D'une victoire impossible
Dois-je avoir la moindre peur ?
Ai-je oublié que ma sœur
A la course est invincible ?

HYLAS.

Invincible ! oh que non ! ne vous en flattez point.
Le berger n'est pas sot au point
D'accepter le défi, sans en savoir plus qu'elle.

DORIS, *l'écoutant enfin.*

Que dites-vous?

HYLAS.

Que l'infidèle
N'est pas une tête à l'évent;
Qu'à la course, où l'on croit que votre sœur excelle
Dès long-temps, en secret, il s'est rendu savant;
Et que dans l'erreur il vous laisse
Par malice, ou par politesse.
Mais moi qui l'ai surpris à s'éprouver souvent,
Je vous l'avoûrai sans finesse,
La flèche vole avec moins de vîtesse :
Et j'oserais pour lui gager contre le vent.

DORIS.

Ah ! que vous redoublez ma crainte !
Ciel ! quel est le projet qu'il aura médité;
Sa démarche est-elle une feinte?
Est-elle une infidélité ?

HYLAS.

Si peu de chose vous tourmente !
C'est faire injure à vos appas.
Mettons la chose au pis : là, seriez-vous conten[t]
Si je vous présente Hylas

En place de Célémante?
Oh! que nous saurons bien vous le faire oublier!
Comme un jeune et sot écolier,
Je ne m'en tiendrai pas à la simple fleurette.
Tous les matins, au chant de l'alouette,
Mon amour vif et régulier
Vous promet une chansonnette,
Quelque air de vielle ou de musette,
Des fleurs plein le petit panier,
De beaux rubans à la houlette,
Dedans la cage une fauvette,
Nouvelle devise au collier
Du levron et de la levrette...
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux,
Je lui peindrai si bien l'amour et tous ses charmes,
Vous me verrez si tendre à vos genoux;
Et j'y serai si doux, si doux,
Qu'il faudra bien rendre les armes...

DORIS.

Ah! je vois revenir Thémire tout en larmes,
Mon infidèle est son époux.

SCÈNE XV.

HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

DORIS, *continue.*

Justes Dieux! Qui l'aurait pu croire
Que vous nous eussiez dû favoriser si peu,
Contre une trahison si noire?

THÉMIRE.

A leur honte, j'en fais l'aveu :
Tous mes efforts n'ont pu balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'est que les fripons pour être heureux au jeu.

SCÈNE XVI.

SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

SYLVANDRE, *à Thémire.*

J'étais vengé, sans votre père;
Sans Polémon, c'en était fait.
Du lâche qui triomphe au bout de la carrière
Mon javelot lancé punissait le forfait.
Mais en ces lieux il doit se rendre;
Il n'a, tant que je vis, que de vains droits sur vous.
Qu'il vienne! je l'attends. Rien ne peut le défendre;
J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre :
Le perfide à vos pieds va tomber sous mes coups.

THÉMIRE.

Ah! modérez cette fureur extrême.

SYLVANDRE.

Thémire exhorterait Sylvandre à la céder?

THÉMIRE.

Je vous ai dit que je vous aime.

HYLAS, *à part.*

Oui-dà? J'étais bien dupe!

SYLVANDRE.

Eh! c'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

THÉMIRE.

J'ai dit aussi que rien ne pourrait me résoudre
A couronner d'autres amours;
Que l'on verrait plutôt les rochers se dissoudre;
Pénée interrompre son cours;

Nos monts sacrés, réduits en poudre,
Dans ce délicieux vallon,
Livrer passage à l'Aquilon;
Et le laurier frappé du foudre
Sur le front même d'Apollon.
C'était vous dire assez qu'au point où nous en sommes,
Quand j'aurais contre moi mes parens et le sort,
Je saurais faire un noble effort,
Et contre les dieux et les hommes
Trouver le secours de la mort.

SYLVANDRE.

Ah! ce discours ne fait que redoubler ma rage.
C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
La mort doit n'être le partage
Que du malheureux qui vous perd,
Ou du cruel qui vous outrage.

DORIS.

Suspendez les effets de ce juste courroux.
Sylvandre! auparavant laissez agir nos larmes.
Ma sœur et moi, par de si tendres armes,
Peut-être le fléchirons-nous.

HYLAS.

Pour des bagatelles pareilles,
Faut-il en effet...
(*apercevant Célémante.*)
Paix! ne lui témoignez rien.
(*à part.*)
Voyons ce qu'il va dire. Ils feraient pourtant bien
De se donner un peu tous deux sur les oreilles.

SCÈNE XVII.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Eh bien! Thémire, les remords
N'ont pas du scélérat empêché la victoire?
(à Doris.)
Pour vous, je gagerais le prix de mes efforts
Que déjà du traité vous perdez la mémoire.
(à Sylvandre.)
Et toi, si Polémon n'eût retenu mon bras,
Tu donnais au vainqueur une belle couronne
En vérité, tous trois vous êtes bien ingrats;
Et vous ne mériteriez pas...
Mais je suis bon; je vous pardonne.

THÉMIRE.

Ame sans pudeur et sans foi!
Tu joins l'insulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point! plutôt que d'être à toi,
Je m'arracherais mille vies.
Je ne reçois ta main qu'après le coup mortel.
J'en atteste les dieux; je le jure à Sylvandre.
Pour ne pas en douter, cruel,
Achève ton forfait, viens; et sans plus attendre,
Ose me conduire à l'autel.
(elle veut sortir.)

CÉLÉMANTE, *la retenant.*

Écoutez...

SYLVANDRE.

Monstre...!

CÉLÉMANTE, *à Sylvandre.*

Et toi, tâche aussi de m'entendre;
Tu vois comme elle t'aime; et tes soupçons jaloux,
Que souvent on a vus jusque sur moi s'étendre,
Doivent être guéris par un si beau courroux.
C'est la moindre vengeance, ami, que j'a dû prendre
D'un travers qui rompait tout commerce entre nous.
Thémire a pour sa part payé de quelque larme
Le plaisir malin qu'elle a pris
De te donner souvent l'alarme,
Comme à regret j'ai dû la donner à Doris.
Enfin admire ici le zèle
D'un ami prudent et fidéle :
Sans être de Thémire aujourd'hui le vainqueur,
Je ne pouvais en ta faveur,
Comme je fais, disposer d'elle,
Ni d'un fâcheux délai t'épargner la rigueur.
(*à Thémire.*)
Je viens à Polémon d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre sœur.
(*à Sylvandre.*)
Au double mariage il souscrit de bon cœur;
Et son impatience égale au moins la nôtre.
Ainsi j'ai dû courir, et j'ai vaincu pour vous.
Qu'on se fasse justice à présent l'un à l'autre.
(*à Thémire, lui présentant Sylvandre,*)
Thémire, de ma main recevez cet époux.
Vous, Doris, pardonnez au vôtre :
(*à Sylvandre.*)
Et toi, si tu le veux, maintenant battons-nous.

SYLVANDRE.

Quelle était mon erreur! et qu'ai-je pensé faire?

HYLAS.

Mais je ne trouve pas mon compte en cette affaire.
Et moi donc, qui m'épousera?

CÉLÉMANTE.

Un autre contre-temps qu'Hylas excusera,
C'est la danse et les chants qu'exige ici l'usage.
(*on entend un bruit d'instrumens.*)

HYLAS.

Là, là, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas sage,
Et dès demain faire mauvais ménage;
L'un des deux alors le paîra.

DIVERTISSEMENT.

Une troupe de bergers et bergères, au son des hautbois et des musettes, arrivent en dansant sur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles suivantes.

CHOEUR DE BERGÈRES.

UNE BERGÈRE, *alternativement avec le* CHOEUR.

Bergères, bergères, la légèreté
Conserve notre liberté :
Ne subissons de lois
Ni de choix
Que les nôtres;
Que les bergers l'éprouvent tous.
Pour un qui, par hasard,
L'emportera sur nous.
Nous l'emporterons sur mille autres.

Bergères, etc.
Pour une beauté rigoureuse,
Que sert de courir comme on fait?
Quelque avantage que l'on ait,
Jamais la course n'est heureuse.
Bergères, etc.

UN BERGER.

Sévères
Bergères,
A la course légères,
Comme les Zéphyrs,
Laissez une fuite
Qui traîne à sa suite
Mille repentirs.
Une vaine gloire
Vous en fait accroire :
Comblez nos désirs.
De notre victoire
Naîtront vos plaisirs.

UNE BERGÈRE.

La colombe
Sur qui tombe
Le vautour
Ne prend pas la fuite
plus vite
Qu'une belle quand elle évite
La poursuite
D'un importun amour.
Mais que cette vitesse extrême
Se ralentit
Lorsque l'on fuit
Ce que l'on aime!

Pour fuir un doux lien
Nous n'épargnons rien.
Soin frivole!
Nous courons bien,
Mais l'Amour vole.

VAUDEVILLE.

Peu de chose arrête le cours
De la Fortune et des Amours ;
Dans l'une et l'autre carrière,
Après mille et mille embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire,
Par malheur on fait un faux pas.

Un berger qui courait gaîment
Du triomphe vit le moment;
Tout près d'atteindre sa bergère,
Il étendait déjà le bras,
Il n'avait plus qu'un pas à faire ;
Par malheur il fit un faux pas.

Une simple et jeune beauté
Ne fuyait que par vanité.
Son berger n'y comptait plus guère :
De la poursuivre il était las.
Elle n'avait qu'un pas à faire,
Exprès elle fit un faux pas.

Une prude approchait du temps
Qui fait taire les médisans;
Son honneur antique et sévère
Nous regardait du haut en bas;
Il n'avait plus qu'un pas à faire;
Par malheur il fit un faux pas.

Un trafiquant, dans son état,
Sur l'honneur était délicat;
Les autres faisaient leurs affaires,
Lui seul ne s'enrichissait pas;
A l'exemple de ses confrères,
Par bonheur il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux-esprits,
Plus d'un coureur manque le prix.
Du parterre en vain on l'espère,
Même après bien des brouhahas;
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur on fait un faux pas.

FIN DES COURSES DE TEMPÉ.

ÉPITRES.

A MADEMOISELLE CHÉRÉ.

Saint-Ouen, 1723.

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en était plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs

Que rappelle chaque aurore,
Plus rians que les Zéphyrs,
Quand ils vont caresser Flore!
Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux toutefois les peindre,
Pour occuper mon loisir :
Y puissé-je réussir,
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on désira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait serait l'assemblage :
Les peigne alors qui pourra
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont foux, et deux sont sages :
Providence en tout ceci :
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balote,
Et nous promène à grands pas,
Du compas à la marote,
De la marote au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,

Et tantôt les purs caprices.
Voilà, quant aux gens du lieu;
Voici, quant à ses délices.
  Sachez que premièrement,
Le prioral hermitage
Consiste en un bâtiment,
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend,
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite :
« Courte messe et long repas. »
Rien ne manque aux délicats :
Table en entremêts féconde,
Cave où le nectar abonde,
Et la glacière à deux pas;
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps;
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carrosses ni de cloche;
Paix, bombance liberté;
Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche!
Rarement est remonté,

Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après le *Benedicite*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger
Cueiller, dans le potager,
La fraise qui vient de naître :
De voir la petite faulx
Moissonner à notre vue,
Là de jeunes artichauts,
Ici la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui, tout-à-l'heure en salade,
Va piquer près du dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise, qui, sur des clayons
Nous apporte de la crême,
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets
Que ne touchèrent jamais
Capperon ni Carmeline[1].
C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles,
(Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir)
Dresse et redresse nos quilles :

[1] Fameux dentistes.

Jeu tout des plus innocens,
Où pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le souper sonne
Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette;
Bois d'une beauté complète,
Triste et charmant à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles,
Où, loin des profanes yeux,
Nos druides et leurs Dieux
Se rendaient inaccessibles
A nos crédules aïeux:
Mais dans ces cantons paisibles,
Et moins superstitueux,
Bois où l'amour a des armes,
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes:
Bois où, même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verserait des larmes:
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.
Jamais en effet l'Amour

Ne trouverait un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y serait amusé !
Car je le sais par usage,
C'est un enfant avisé ;
Dans un quinquonce, il est sage :
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparaissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard :
Lieux, où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau :
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie,
Et de l'ennuyeux niveau !
  Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit :
Sa variété révèle
Une ressource éternelle,
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art est loin d'elle !
Son chef-d'œuvre se décrit :
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache, et l'orage;
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah ! qu'au fond de ce becage,
Son aspect serait charmant !
Le beau lieu, l'heureux moment !
Que de fleurs sur son passage !
Que de soupirs éloquens !
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquens !
Mais où s'égare mon âme !
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré !
Que n'êtes-vous où nous sommes !

A MADAME DE BOULLONGNE.

Qui se plaignait de l'insomnie, et ne pouvait s'endormir qu'un livre à la main; en lui envoyant une lanterne de nuit et de chevet.

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien :
C'est un grand mal que l'insomnie ;
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture
Vous espérez vous en tirer :
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire, pendant qu'elle dure,

Ne sert qu'à la faire durer.
Avouez que votre esprit l'aime ;
Et sans vous en apercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir ! et pourquoi faire ?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant ?
Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux ; vous savez plaire.
Plus d'une qui, sur ce grand point,
N'aura jamais, n'eut et n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fière de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille,
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille,
Et pour cela, ne lit jamais,
Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.
Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, partout,
Sans lire vous ne sauriez vivre :
Et que sur le chevet surtout
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instans,
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre ;
Je ne m'oserais plus répandre,
En un trop long raisonnement ;

Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,
Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,
Hasarder un petit conseil,
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.
Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot,
De tel autre qui peut trop vous plaire;
C'est moins remède que venin;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle plutôt lisez
Les vers anathématisés :
Lisez quelque pièce nouvelle,
Qu'à fait réussir la Clairon;
Quelque semblable bagatelle,
Que vend Duchesne au quarteron;
Quelque essai d'une Muse obscure,
Débutante dans le Mercure;
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

L'ancienne Grèce est bien vaine;
Elle se vante étrangement

D'une je ne sais quelle Hélène,
Que lui ravit un garnement;
Et nous fait de cette fredaine
Un mémorable événement,
Qui de guerriers couvrit la plaine;
Souleva le moite élément;
Mit en rumeur le firmament,
Et toute la terre en haleine.
Elle nous dit effrontément
Que prince, soldat, capitaine,
Du fripon convoitaient l'aubaine,
Et la convoitaient justement.
Devant les yeux on nous ramène
Ses pareilles à tout moment:
Le Soleil, pour une Climène,
Descends ici-bas nuitamment;
Jupiter est fou d'une Alcmène;
Achille, d'une Polixène:
Laissons-là le dénombrement:
Suffit que la Grèce était pleine,
A l'en croire pieusement,
De ce que la nature humaine,
Dans le sexe qui nous enchaîne,
A possédé de plus charmant.
Beauté, gentillesse, agrément,
Étaient le fruit de son domaine,
Et l'étaient exclusivement:
De sorte que, géante ou naine,
Bergère, demoiselle, ou reine,
Pour être digne d'un amant,
Devait être corinthienne,
D'Argos, de Sparte, ou de Mycène,

De Grèce, en un mot citoyenne,
Ou n'y prétendre aucunement.
  Cette Grèce, en vérité, ment.
Sur les rivages de la Seine,
Je connais une Madeleine,
Qui l'emporterait aisément,
Sur Polyxène et sur Hélène,
Sur Alcmène, et le régiment
Des belles qui riment en eine:
Car toutes (et j'en fais serment)
N'étaient près d'elle, assurément,
Que des beautés à la douzaine.
Et pour clore à jamais le bec
A qui m'oserait contredire,
D'un mot je vais prouver mon dire.
  On sait qu'un statuaire grec,
Voulant, en bronze, ou marbre, ou cire,
Représenter une Vénus,
A qui le plus subtil Argus,
Eût-il le savoir de Caylus [1],
En rien ne pût trouver à dire,
Rassembla dans son atelier
Tout ce qu'alors avait la Grèce
En belles de plus régulier;
Et puis choisit, avec adresse,
Ce que chacune avait de mieux,
Pour en composer, à son aise,
Un tout qui fût délicieux;
Un tout digne d'orner les cieux,
Et de remplir de curieux

[1] Le comte de Caylus, habile antiquaire.

L'Attique et le Péloponèse.
  Saisi du groupe précieux,
De trente, une seule il en forge;
D'une brune prenant les yeux,
D'une blonde, les bras, la gorge,
De l'une, le front radieux,
De l'autre, la taille céleste;
De celle-ci, l'air gracieux,
De celle-là, le maintien leste;
Là, de l'élégant, du joyeux,
Ici, du noble et du modeste;
Sourcils, cheveux, ainsi du reste.
Monsieur le sculpteur, je vous vois!
Ah! vous vous délectez au choix!
Vraiment, je le crois bien! La peste!
Vous êtes plus heureux, dix fois,
Que celui dont la main galante
Présenta la pomme brillante:
Le berger n'en jugea que trois,
Et vous en avez jugé trente.
  Mais rapprochons-nous du sujet,
C'est assez battre la campagne.
Qu'en résulte-t-il de ce fait?
Que la Grèce a perdu tout net
La primauté qu'ici l'on gagne.
Si le Statuaire, en effet,
N'eût eu sous les yeux qu'une belle,
Tournée et faite comme celle
A qui s'adresse ce bouquet,
Seule elle eût suffi pour modèle.

A MADAME DE ***.

Au sujet de son buste, exécuté en marbre, représentant l'Aurore.

Dame, en qui brillent mille charmes,
Plus sûrs de leur pouvoir divin,
Que le monarque de Berlin
N'est sûr du pouvoir de ses armes;
Pour bouquet, recevez ces vers
Où je veux qu'en riant ma Muse
Vous conte un rêve qui m'amuse,
Et que je fais les yeux ouverts.
Mon bel esprit léger d'avance me transporte
A cinq ou six mille ans d'ici :
Ce temps-là sera-t-il meilleur que celui-ci ?
Ou sera-t-il pire ? Qu'importe ?
Tout y sera du moins changé d'étrange sorte :
C'est à quoi seulement je veux rêver aussi,
Et ce que je prétends vous peindre en raccourci.
Paris n'a plus pavé, murs, fenêtre, ni porte;
Paris fut, et n'est plus : hélas ! tout coule ainsi !
Nous sommes encor moins : notre mémoire est morte :
L'herbe tapisse au loin le sol où nous voici :
Ville, faubourg, tout n'est que buissons, bois et plaine,
Tout ce que nous voyons de Conflans à Surène,
Au temps impitoyable en vain cria merci :
Rien n'est demeuré que la Seine;

Et parmi les derniers vivans,
S'il souvient de Paris encore à leurs savans,
C'est du plus loin qu'il leur souvienne,
Et comme il souvient, à peu près,
De la Babylone ancienne
A nos *Fourmonts*. à nos *Frérets*.
Un homme, tel alors que ceux dont les palais
Formèrent de nos jours la place Vendôme;
Un successeur de Bourvalais,
Digne d'être son second tome;
Un de ces messieurs, dis-je, au temps que j'entrevoi,
Sur ce terrain désert, aride et pacifique,
Jette les fondemans d'un château magnifique,
Et trace des jardins tels que ceux de Brunoy.
A grands frais on travaille, on creuse, on fouille,
on mine :
Un pionnier rencontre, à travers les débris
D'un palais de l'antique et superbe Paris,
Le buste d'une femme ou mortelle, ou divine;
Mais un buste, en tous sens, d'une beauté sans prix
Entre les pédans du pays,
Cette merveille élève un schisme.
L'un date le morceau des temps du paganisme?
Et soutient hautement que c'est une Vénus :
L'autre, pour le christianisme,
Dont les saintes et saints, dit il, lui sont connus,
Le revendique, et perd haleine
A s'écrier qu'en vain on prétend le duper;
Que c'est, à ne s'y pas tromper,
La tête d'une Madeleine;
Qu'il y met la sienne à couper,
Un autre plus tenace encore,

Voyant l'étoile du matin.
Que sur son front la belle arbore,
Dans la langue du jour, qui n'est plus du latin,
Jure qu'on extravague, et que c'est une aurore.
Le plaisant de ceci, céleste***,
C'est qu'un chacun raisonne juste :
Madeleine, l'Aurore, et Vénus, cette fois,
Ne sont qu'une, dont ils font trois ;
Car il s'agit de votre buste.

A MADAME DE TENCIN.

En lui envoyant une boîte à quadrille. [1]

Votre espèce, habitans des cieux,
Est à peu près comme la nôtre
Et l'une, si j'en crois mes yeux,
N'est guère plus sage que l'autre.
Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La discorde a plus d'une affaire :
On ne voit que dieux contre dieux ;
Que l'un fasse tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre aussitôt c'est déplaire :
Jupiter à peine est pour nous,
Que Neptune est notre adversaire.

[1] Comme madame de Tencin était affectée de la poitrine. Astruc, son médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires ; en sorte que pour se désennuyer elle n'avait plus les après-dînées que quelques parties de quadrille.

En fait d'avis même altercas :
Nous ne savons, à chaque pas,
Qui nous aveugle, ou nous éclaire.
Mars nous harcèle, et crie à tous :
Courage, enfans ! égorgez-vous !
Vénus nous dit tout le contraire.
Aspirons-nous au feu divin
D'un poète au-dessus du vulgaire ?
Bacchus nous présente du vin ;
Apollon de l'eau toute claire.
Pour écrire l'histoire, envain
Clio forme un sage écrivain ;
Momus nous présente Voltaire.

Et chez nous, madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés, et votre ennui,
C'est la même façon de faire.
Minerve, a pleine liberté,
Y veut primer à l'ordinaire :
Esculape de son côté,
A titre de dieu tutélaire,
S'ingère de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire ;
Et de vous taire, s'il vous plaît,
Tout net, sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt,
Madame, subissez l'arrêt :
Et taisez-vous, je vous supplie !
Que, pour un temps, Minerve plie,
Toute impérieuse qu'elle est.
Croyons quelquefois la Folie ;
Peut-être Esculape a raison.

Que soumise au dieu d'Hyppocrate,
Quelque temps donc votre maison
Du sanctuaire d'Apollon
Devienne celui d'Harpocrate :
Triste échange, à la vérité ;
La lésion est manifeste ;
De l'aimable société
On sait qu'Harpocrate est la peste ;
Tout cercle, à bon droit, le déteste.
Ce dieu froid et malencontreux,
Répandant la neige et la glace,
Chez vous est très mal à sa place ;
Et n'est bien que chez les Chartreux.
Il est vrai : mais un mois ou deux,
Pour vous, ce n'est qu'une vétille.
Voilà de votre esprit heureux
Déjà la sagesse qui brille :
Déjà du lugubre Immortel
Qui ne veut pas que l'on babille
Vous verdissez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille ;
Tapis riant, autour duquel
On s'amuse même en famille.
Là, le silence maintenant,
Observé les après-dînées,
Vous guérit tout en badinant,
Et prolonge vos destinées
Tout au moins d'un bon quart en sus ;
C'est-à-dire, d'autant d'années
Q'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus s'écouler !

Madame un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler ;
Vaut bien la peine de se taire.
Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole et de la voix.
Or donc, recevez pour étrennes
Ces boîtes de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy ;
Et de par le dieu du silence,
Point de compliment, et défense
De dire un mot de grand merci.
A tous les coups puissiez-vous prendre !
Que votre boîte soit la mer
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre !
Votre bonheur au jeu pourtant
Fût-il mille fois plus constant,
Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra, le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

A M. LE MARQUIS DE L...,

Qui s'aimait mieux avec moi qu'avec M. de Voltaire, pendant qu'au contraire, la Marquise aimait mieux cent fois M. de Voltaire que moi.

Marquis, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre

Qu'on ne voit marcher suivis
Que de leur malheureuse ombre
Recevez un bon avis.
Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche ou familier.
Déférez au bel usage;
Et pour cela que le sage
Et glorieux Templier (1).
Corps aussi léger qu'une âme,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur,
Soit le poète de Madame,
Et moi celui de Monsieur.
Apollon vous les envoie
Comme beaux faiseurs de feux
Et d'artfice et de joie.
Ils seraient bien malheureux
De ne pas valoir tous deux
Deux perroquets, ou deux singes.
L'un à travers les brouillards
Jette parfois des cominges;
L'autra remplit l'air de pétards.
La fusée haute et superbe
Du mortier de l'un saillit:
De l'autre côté jaillit
La girandole et la gerbe.

[1] Voltaire, auteur du Temple de l'Amitié, du Temple de l'Amour, du Temple du Goût, et du Temple de la Gloire.

L'un joli newtonien,
Historien, algébriste,
Ne douta jamais de rien :
L'autre, un peu pyrrhonien,
Est bon pantagruéliste.
Cavalier ambitieux :
L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégase hors d'haleine :
L'autre va rasant la plaine,
Mais assez haut pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde ;
En même temps assez bas,
Peur que la cire ne fonde.
Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau.
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant, et mignard.
Le premier, pour sa chaussure,
A les échasses de l'art:
L'autre, naïf, et sans fard,
Les patins de la nature.
La Marquise, et vous, Marquis,
N'êtes vous pas bien lotis?
Faites, elle et vous, fanfare!
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau, le rare;
Vous, le vif et le joyeux.
Eh bien! quoi de plus sortable?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable
D'épopée ou d'opéra;
Et vous, de quoi rire à table.

Et quand la source faudra,
La ressource y subviendra :
Tous deux avons nos patentes
Pour piller à cet effet ;
Lui, le trésor des Quarante;
Et moi, celui du buffet.
Pour jetons (car en ce monde
Chacun vit de son métier;
De son tracas, Radegonde;
Barnabas, de son psautier),
Pour jetons, chaque séance
Pourra valoir au premier
Le plus beau souris de France;
Souris plein de bienséance,
Et de finesse et d'esprit;
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux et balsamique;
En ce que, parlant aux yeux,
Seul, il dit plus et dit mieux
Qu'un éloge académique.
Du goût enfant délicat,
Dont la gentillesse éclose
Semble ajouter à l'éclat
Des perles et de la rose.
Qui, par un juste retour,
Des attraits doublant la dose,
L'embellissent à leur tour.
Le trop heureux coryphée
Aura de plus, à coup sûr,
D'encens très rare et très pur
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur.

Car, hélas ! le grand, le brave,
Et l'infortuné Gustave,
Pleure en vain pour en avoir :
Zaïre, et son Orosmane
Ont vuidé tout l'encensoir,
En dépit du Métromane.
Pour autre honoraire encor
(Peste ! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise !)
Il aura de la Marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise
Du gracieux Goudouli :
Encor plus gai, plus joli,
Quand de cette aimable dame
La flexible voix met l'âme
Au petit couplet gascon,
Et d'une façon légère,
Mêle aux grâces de Cythère
Le beau feu de l'Hélicon.
  C'est payer son poète en reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant,
Dans un seau de porcelaine,
Vin natal à son côté.
Soif de chantre, hiver, été;
Égal appétit, sans faute ;
Esprit et cœur en gaîté,
Excellent visage d'hôte,
Grande chère, et liberté.
  Puis, après maintes rasades
De vin blanc, jaune et clairet,

Le Moka, l'eau des Barbades,
Et quelques airs de Mouret,
Vous lui donnez de l'accolade;
Et faisant une gambade,
Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à Miret [1].

A M. LE COMTE DE LIVRY.

Admirons comme les vieux temps
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événemens
Sont enchaînés les uns aux autres!
Dans le céleste reposoir
La Discorde jette une pomme;
Et trois déesses pour l'avoir
lèvent leur jupe aux yeux d'un homme!
Avançons, et vous allez voir
jusqu'où mène cette aventure.
Le juge fait bien son devoir:
Il allonge la procédure;
Analyse chaque figure,
Voit le blanc, le rouge, et le noir,
Mis par les mains de la Nature,
Partout où l'on en peut vouloir:
Ma foi, c'était là, je vous jure,

[1] Ou plutôt Mirey, marchand de vin, qui, par ordre du Marquis, fournissait à Piron tous les trois mois un certain nombre de bouteilles de vin, qu'il appelait le quartier de sa pension.

Un fort joli venez-y-voir.
  Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avait faite à son miroir,
En se parant de sa ceinture.
  Pallas et l'autre au désespoir,
En vengeance de cette injure,
Conduisent à Mycène, exprès,
Du bon Priam la géniture :
Pâris voit Hélène de près ;
Il enlève la créature :
Toute la Grèce courut après,
Et le feu grégeois en masure
Change Ilium, qui n'en peut mais.
  Vénus, en mère consternée,
Tire du feu son cher Énée,
Et le donne à garder aux eaux.
Mais sa rivale forcenée,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille troyenne
Sans pousser la vengeance à bout,
Aime mieux, résolue à tout,
Faire office de bohémienne.
  Elle promet au dieu des vents
De lui faire voir sous la cotte
Un tendron tout des plus fringans,
Si de ses ennemis voguans
Il veut bien abimer la flotte.
Le vieux ribaud qu'elle dorlote,
Ouvre à ses fils extravagans
La fatale et terrible grotte
Où mitonnent les ouragans.
  Hors de la caverne ils s'élancent ;

Ils sifflent, et les Troyens dansent
Dans le goût de la Camargo.
Les vents s'en donnent à gogo,
Et font un train de l'autre monde,
Neptune sort du sein de l'onde,
Et dit le fameux QUOS EGO !
Ici, monsieur, admirons comme
De fil en aiguille la pomme
Me coûte un louis, à vous cinq[1];
Car d'elle seule est dérivée
L'aventure des vents, gravée
Par un émule d'Édelink[2].

AU ROI DE PRUSSE[3].

Favori brillant du destin,
Héros du Nord et du Parnasse,
De l'aimable cour de Berlin
L'Auguste à la fois et l'Horace,
Roi dont le nom, de toutes parts,

[1] M. de Livry ayant paru désirer une estampe du *Quos ego* d'après Coypel, que Piron avait acheté dix écus, Piron la lui envoya; et M. de Livry venant l'en remercier, laissa cinq louis sur sa cheminée.

[2] Fameux graveur.

[3] Je m'avisai, par pure plaisanterie, de faire cette épître au roi de Prusse, à l'imitation de celle que lui venait d'écrire M. de Voltaire, qui commence ainsi :

Du héros de la Germanie
Et du plus bel-esprit des rois
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers ni prose jolie, etc.

Vole et revole sur les ailes
De la Victoire et des beaux Arts ;
Roi qu'un témoin des plus fidèles
Nous assure être fils de Mars.
Et de l'une des neuf Pucelles [1].
Titres pour être des amis
Et de Voltaire et de Louis ;
Titres de noblesse amphibie
Pour être dignement assis
Au trône et dans l'académie ;
Titres d'où naît la faculté,
Le beau talent, le don commode
De faire avec facilité
Une chanson comme un traité,
Une conquête comme une ode ;
Prince, enfin, terrible et charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main royale est occupée
A manier également
Le compas, la lyre, et l'épée.
O le plus bel esprit des rois !
Par quelle rigueur impolie
N'avoir écrit depuis trois mois
« Ni beaux vers, ni prose jolie »
A ce roi de nos beaux-esprits ?
Il peut le tenir à mépris.
Crois-moi, fais pour lui la folie
De laisser là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes sujets,

[1] Dans cette épître, M. de Voltaire appelle le roi de Prusse, fils de Mars et de Clio.

L'empereur[1] et son adversaire[2];
Qu'ils aillent par-delà les ponts!
Voltaire te parle, réponds :
C'est là, c'est là ta grande affaire.
Sache, quand il a la bonté
De relancer ta Majesté,
Qu'il te sied fort mal de te taire.
Est-ce donc tout que lui déplaire?
Lui déplaire est le vrai danger,
Pour qui veut vivre dans l'histoire;
Sa vanité vaut bien ta gloire,
Et les deux sont à ménager.
Garde-toi de désobliger
Le divin auteur de Mérope.
Si tu l'oses, je ne sais pas
Ce que diront et tes soldats,
Tes peuples, l'empire, et l'Europe.
Peut-être ne diront-ils mot :
Soit. Mais que diront Thiriot
Et les messieurs de chez Procope?
Eh! qui de ces messieurs, grand roi,
Offensé dans son capitaine,
Voudra jamais prendre la peine
De composer un vers pour toi?
Reviens donc à résipiscence,
Et romps au plutôt le silence;
Si d'abord du sien, puis du leur
Tu ne veux subir la rigueur,
Dont tu sens trop la conséquence.
Mais encore un plus grand malheur,

[1] Charles VII. — [2] Le duc de Toscane.

A craindre, en cas d'impénitence;
C'est qu'en rêve il est dangereux,
Ce Voltaire si doucereux!
En rêve son audace éclate:
En rêve il cajola ta sœur[1]!
Prends garde que, dans sa fureur,
En rêve un jour il ne te batte.

AU ROI.

Pour obtenir à M. de Fontenelle la permission de passer les Tuileries en chaise à porteurs.

Prince, honneur de la monarchie,
Roi, délices de vos sujets,
Et le désespoir de l'envie,
Grand, juste, heureux dans vos projets,
Sur l'éloge de qui s'accordent
L'étranger et le citoyen,
Et qu'avec confiance abordent
La noblesse et le plébéien,
Protecteur de tous gens de bien,
Nommément de l'académie,

[1] Allusion à ce joli madrigal de Voltaire adressé à la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté :
Je vous aimais, Princesse, et j'osais vous le dire.
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire.

Dont j'ai l'honneur d'être doyen,
Grâce à près de cent ans de vie :
Daignez, Sire, je vous supplie,
Me continuer le moyen
Que j'avais de voir une amie,
En prison, de l'autorité
Des juges de la Faculté,
Et pour fait de cacochimie.
Hélas! entre elle et moi, le sort,
Pour éternelles galeries,
Vient de poser, du sud au nord,
La rivière et les Tuileries!
Deux serviteurs auparavant,
L'un derrière, l'autre devant,
Et moi, tant bien que mal à l'aise,
Entre la goutte et mes vieux ans,
Écuyers assez déplaisans,
Empaqueté dans une chaise,
Chez cette dame, à petit bruit,
Depuis nombre et nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit,
Nous allions les après-dînées.
J'arrivais là, sans m'échauffer :
Peu de pas en faisaient l'affaire;
Là, près d'elle, nonagénaire,
J'achevais de philosopher,
Passant le temps de ma visite
Au centre d'un cercle d'élite
Attentif à ma faible voix ;
Y parlant beaux arts et nature,
Sciences et littérature.
Même y politiquant parfois;

Mais cela, Sire, je vous jure,
Par amour pour vous toute pure,
Seulement pour faire à mon choix
Venir, comme par aventure,
Le petit mot sur vos exploits,
Et pour bénir les destinées
D'avoir prolongé mes années
Jusqu'aux jours heureux que je vois;
Jours de paix, et de paix durable,
Paix glorieuse au nom francais[1],
Digne ouvrage du plus aimable
Et du plus aimé de nos rois.
J'en eusse eu bien encore à dire
Avant mes cent ans révolus,
Et! quel temps y pourrait suffire!
Des sentimens qui vous sont dûs,
Et que votre personne inspire,
Le cœur s'emplit de plus en plus:
L'orateur en paix comme en guerre,
Jamais ne fut donc mieux en fonds.
Je triompherais, j'en réponds.
Mais voilà ma tribune à terre,
Et mes gens par-delà les ponts.
  A travers vos jardins, en chaise,
Permettez que je coure après:
D'un détour affreux qu'il vous plaise
Me sauver la honte et les frais!
Oui, la honte; car j'envisage
Que ce serait acte peu sage,
Et tout des plus irréguliers,

[1] Paix d'Aix-la-Chapelle.

Qu'un homme lettré de mon âge
Prît le chemin des écoliers.
Si votre majesté bénigne,
D'un *Bon* trouve ce placet digne,
Foi de doyen, je lui promets,
Le premier jour d'Académie,
Avant trois heures et demie,
De le dire à tous mes cadets.
A cette nouvelle, j'gage
Que je vais, en bruyans parloirs,
Changer vos tranquilles dortoirs,
Tous nos fauteuils, en trémoussoirs;
Et faire devant votre image
Jouer trente-neuf encensoirs.
Puis envers vous faut-il ensuite
Qu'en belles phrases je m'acquitte;
J'aurai la clef des réservoirs.
Je serai là, dans l'hippodrome,
Où Pégase a ses plus beaux airs,
Dans l'endroit de votre royaume
Le plus fertile en gens diserts.
Sur une si riche matière
Rester court en terrain si beau;
Dans le milieu de la rivière,
Ce serait ne point trouver d'eau.
En ce pays de connaissance,
Depuis environ soixante ans,
Sous mes yeux, la reconnaissance,
Au sein de la pure éloquence,
Puise et repuise à tous momens,
Pour faits de bien moindre importance;
De merveilleux remercîmens,

Mon crédit en ces lieux se vante
D'en faire faire a votre gré ;
Et pour un que je vous devrai.
Je vous en garantis quarante.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

DEPUIS

M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE.

Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre mardi
Mille et mille actions de grâces,
Il me survint tant de disgrâces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune,
Et fit de moi son Ragotin.
J'étais sorti de ma chambrette,
Des muses tranquille retraite.
Et j'allais chez vous, monseigneur,
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,

Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde :
Mais il en advint autrement;
Car le ciel, voilant sa lumière,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguière.
Faut-il vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largillière?
Sous les ailes d'un vieux chapeau,
Tenant à l'abri ma crinière,
Je cheminais en serpentant,
Pour éviter à chaque instant
Une cascade, une rivière,
Des torrens qu'à mes environs
Vomissait le haut des maisons.
En tous sens, en toute manière,
Ma démarche en vain biaisait;
Comme je suis court de visière,
Mon mauvais ange me faisait
Heurter de gouttière en gouttière.
Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matière;
Je recule un pas en arrière,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barrière:
Mais à coup sûr j'avais à Dieu
Fait mal ce jour-là ma prière.
Je partage en deux la carrière,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chute singulière,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi,

Je sors de cette fondrière,
Jurant comme un Suisse endormi
Qu'un page a pincé par derrière.
Hélas! que j'étais loin encor
De l'hémistiche en lettre d'or
Du bel hôtel de la Vrillière !
Enfin je respire un moment;
Phœbus avait percé la nue;
Je redresse mon col de grue,
Et suis mon chemin doucement.
Me voilà donc, avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence
Eût dit que durant le chemin
Je répétais la révérence
Qu'à monsieur de Saint-Florentin
Préparait ma reconnaissance.
Mais que de peines sans profit!
Tout à coup un fiacre maudit,
Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étaient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi :
Un diable aspergé d'eau bénite
N'eût pas enragé plus que moi!
Aux yeux de la foule attentive,

Je me secoue ; enfin j'arrive.
Mais, proche de votre palais,
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avais eu du courage ;
Je ne fus qu'un poltron de près,
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur ?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, MONSEIGNEUR !
Vous humanisez la grandeur ;
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable ;
Et j'augure bien du début.
Qui redoutais-je donc ? Le diable ;
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las ! il n'est que trop vrai ..! le traître,
Chez les grands vient nous apparaître,
Tantôt en Suisse sans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié,
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié ?
Il n'en a que plus de malice.
Hélas ! je l'ai bien éprouvé !
  Déjà je me croyais sauvé ;
Déjà j'avais franchi le Suisse,
Passé la cour et le perron :

J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.
  Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid et benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse;
Et tandis que très-poliment,
En vrai Papelard, il m'exhorte
A patienter un moment;
De pas en pas, tout doucement,
Il me ramène vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.
  Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidèle
Veut préparer l'heureux moment;
De la bergère un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle;
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle:
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle;

Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Halte là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'Amour met le feu;
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de se retirer...
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.
Et puisse le cœur des bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères
Donner le même ordre pour vous!

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

Qui jouait le rôle d'Angélique dans ma comédie de l'École des Pères.

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.
Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau!

Sers donc maintenant ma tendresse !
Anime cet objet si beau !
Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.
Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagans
Enviraient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer ;
L'amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.
Et vous, Déesse de la scène,
Que tous les jours nous encensons ;
Vous que Thalie et Melpomène
Préfèrent à leurs nourrissons,
Reine du prestige agréable,
Et de la douce illusion,
Belle Le Couvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer ;
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

A MADAME DE VILLEREY,

En lui envoyant mes Stances sur les misères de l'Amour.

Belle moitié d'un sage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puisqu'il vous estime et vous aime
Au point de se vanter à tous
Que son esclavage est plus doux
Que ne l'est la liberté même :
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la satire
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'osai réciter.
La honte est bonne à quelque chose :
Vous avez blâmé mes refus;
Lisez, vous en verrez la cause,
Et vous ne les blâmerez plus.
Ma Muse injuste et criminelle
Y blasphémait contre l'Amour :
Hélas! je me souviens du jour
Qu'outragé par une infidèle,
Plein de rage et de désespoir,
D'une voix hardie et rebelle,
Contre l'Amour et son pouvoir
J'osai publier ce libelle!
Ce jour, dans l'ouvrage malin,
Mon dépit trouva quelques charmes;
A peine étais-je au lendemain,

Que je l'effaçai de mes larmes !
J'y soutenais que les dégoûts
Suivent une entière victoire;
Maxime que dans mon courroux
Je cherchais à me faire accroire:
En vain je m'en étais flatté,
Ce dépit passa comme un songe,
Le mal en fut plus irrité;
Et je fus puni du mensonge,
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'avisé-je de discourir?
Et par quelle étrange manie
Mon faible et malheureux génie
A-t-il été si loin courir?
Pardonnez moi cette faiblesse!
Tout farouche que l'on me voit :
J'ai plus aimé que l'on ne croit :
J'aime encore, je le confesse;
Qui sut aimer aime sans cesse.
L'âme rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendresse,
Et c'est le pays des écarts.
Revenons donc à ma promesse,
Et disons la raison qui fit
Que de ma scandaleuse pièce
Malgré vous tous, j'eus la sagesse
De n'oser faire le récit.
J'y soutiens, comme je l'ai dit,
Que, dès qu'une ardeur amoureuse
Parvient à devenir heureuse,
On la voit bientôt s'amortir.

Eh ! quel succès pouvais-je attendre,
Quand votre époux fidèle et tendre
Etait là pour me démentir ?

FIN DES ÉPÎTRES.

STANCES, ODES, ET MADRIGAUX.

LES MISÈRES DE L'AMOUR,

D'après l'ode de Rousseau sur les misères de l'homme.

Que l'homme est sot et ridicule!
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait long-temps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine :
N'importe, il veut persévérer;
Que de soins, d'ennuis, et de peine!

On l'aime; tant-pis ! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contre-temps, humeur incertaine,
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? non : reste l'honneur;
L'honneur, du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit :
Jaloux, on veille, on tourne, ou rode;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit;
Le pré valait-il la fauchure !

AU DOCTEUR PROCOPE [1],

Qui ne prit point en riant l'épigramme qui commence ainsi :
Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon.

Parfumé de l'encens du Pinde,
Au sommet du quel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas
De revendiquer l'aromate
Dont notre sottise ici-bas
Suffumise un fils d'Hypocrate?

[1] Fils d'un limonadier. Il avait le corps et l'esprit d'Ésope. Il n'était médecin que *ad honores*. Sa vraie profession était celle de bel-esprit; et il accompagnait en cette qualité les dames et les messieurs que ses confrères envoyaient aux eaux. Au moment que je publiais cette pièce, on en jouait une de lui au Théâtre Italien, qui avait et méritait un grand succès. Au reste, tout contrefait qu'il était, il était l'homme à bonnes fortunes du jour. Il ne prit guère mieux ces vers-ci que les précédens; et jusqu'à sa mort, nous nous brouillions, et nous nous raccommodions tous les ans, par semestre. Nous nous sommes quittés sur la bonne bouche.

Mais quelque injuste que puisse être
Le chagrin que tu fais paraître,
Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chasse mon tort de ta mémoire:
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime,
Un autre dirait que la rime
Le conduisit à ce faux pas;
Qu'elle en fait faire aux plus habiles;
Que Boileau même en pareil cas
Bronche entre Quinault et Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une Muse
Pour qui l'honneur a des appas?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelets ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte ni l'ignare.
Que fait l'ignare ou le savant,
A qui se rit de l'art funeste
Où le plus versé très-souvent
Est le plus semblable à la peste?

Des trois Filandières sinistres
Je voulais nommer les ministres,
Sans songer au point décisif;
Et seulement dans l'apologue
Citer d'entre eux le plus oisif;
En l'opposant au plus en vogue.

Or je te sais l'ami des belles,
Le favori des neuf Pucelles,
Le charme de tes auditeurs;
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te sais mille admirateurs,
Et ne te sais pas un malade.

L'honneur du Pinde et de Cythère,
J'ai cru que tu ne songeais guère
A l'emploi de docte assassin;
Que tu te piquais peu de l'être;
Enfin je t'ai cru médecin,
Comme plus d'un évêque est prêtre.

C'est là l'esprit de l'antithèse;
Mais pour peu qu'elle te déplaise,
Publie à tous mon repentir!
Je publirai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir,
En te comparant à Vernage.

Outre cette palinodie,
En cas de grave maladie,
Dont on pourrait mal augurer.
Le coupable avec diligence
T'appellera pour assurer
Sa guérison ou ta vengeance.

A L'AMOUR.

La nature en vain te seconde,
En vain tout charme dans ta cour :
Revole aux cieux, riant Amour !
Ton règne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos âmes,
Le plaisir aiguisa tes traits ;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux ou de la vie
Toi seul tu faisais la douceur !
Temps heureux où le don d'un cœur
En faisait deux dignes d'envie !

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,
Mettait aux pieds d'une beauté
Les vains désirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressait alors des autels ;
Et c'était parmi les mortels
A qui servirait de victime.

Les Destins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné ;
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu ;
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, père du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime!

De ton trône doux et tranquille,
Ce misérable usurpateur
Devient notre législateur.
Notre guide et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions:
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi ;
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

ODE ANACRÉONTIQUE,
A MADEMOISELLE DE ***,

Qui m'avait envoyé un bouquet de fleurs peintes.

Tu languis décolorée :
Progné repasse la mer ;
Et sur l'aile de Borée,
Je vois approcher l'hiver.

Flore, adieu, je prends la fuite ;
Que ton règne était charmant !
Que ce temps a passé vîte !
Qu'il reviendra lentement !

Ainsi parle à son amante,
Le tendre et léger Zéphyr :
Flore, abattue et mourante,
Le baise, et pousse un soupir.

Tiens, dit-elle au dieu volage,
Pour te souvenir de moi,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme et de ma foi.

Le présent fut agréable :
Ce gage était une fleur,
Du beau couple enfant aimable,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'enfant n'a vu qu'une aurore,
Et déjà penche affaibli :
Gage, amour, tout s'évapore ;
Le soir Flore est dans l'oubli.

Belle Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien :
Que le don de la déesse
Ne ressemblait-t-il au tien !

Ou plutôt (car l'immortelle,
Tôt ou tard, eût dû trembler)
Que ne te ressemblait-elle !
Zéphyr m'eût pu ressembler.

POUR UNE JEUNE ET JOLIE FILLE,

Grande et bien faite, qui boitait tant soit peu, et n'en était que plus aimable.

Quand l'aîné des enfans de la divinité
Qui de Pâris obtint le prix de la beauté,
Quand le dieu qui toujours m'est présent à l'idée,
Le dieu charmant, dont le flambeau
Me brûlera jusqu'au tombeau,
De l'huile d'une lampe eut la cuisse échaudée,
Boiteux, sans être moins beau,
Et courbé sur son arc il regagna Cythère.
Là d'abord, comme on peut penser,
Ce fut à qui viendrait vîte pour le panser,
Le tout sans bruit, de crainte de sa mère,
Que ce fils venait d'offenser.
Mais qu'est ce qu'un enfant? Est-il d'un caractère
A rien souffrir patiemment?
Il cria. (Tu me fais souffrir bien autrement,
Cruel! et je sais bien me taire!)
Vénus accourut à ses cris.
L'Amour en la voyant voulut prendre la fuite:
Mais quand il s'agit d'aller vîte,
Un boiteux est bien entrepris;
Et celui-ci fut bientôt pris.
Il fallu de Vénus essuyer la tirade.
D'abord, sans répliquer, Amour endurait tout:
Mais cette ennuyeuse algarade
Finit par un trait assez fade

6.

Qui mit sa patience à bout.
Qu'à marcher il a bonne grâce!
Dit la déesse, allez beau mignon de Cypris,
Joli dieu des Jeux et des Ris,
Courez vers mon époux; que Vulcain vous embrasse;
Il ne dira plus que mon fils
Lui ressemble trop peu pour être de sa race.
Tel que je suis, dit-il, je suis encor l'Amour,
Et l'empire des cœurs demeure mon partage;
Vous raillez; mais j'aurai mon tour,
Car, avec mon défaut, telle doit naître un jour
Qui de tous vos sujets vous ravira l'hommage.
Il ne menaça pas en vain.
La Nature, il est vrai, quoiqu'ouvrière habile,
Fut lente à servir son dessein :
Mais l'incomparable Amarile
Vit le jour et parut enfin.
Le Ciel, autant qu'il put, la produisit parfaite.
Cela vient un peu tard, disons-nous; doucement :
Une besogne si bien faite,
N'est pas besogne d'un moment.
La chose ne fut que trop prompte;
La belle ne parut que trop tôt pour l'honneur
De la déesse d'Amathonte,
Et pour le repos de mon cœur.
La Nature, à l'Amour, abandonna l'ouvrage :
De tout ce qu'on adore aux cieux de plus divin,
Vous voyez, lui dit-elle, un parfait assemblage;
Mettez-y la dernière main.
A l'aspect de ce beau visage,
Dont le pareil jadis le mit dans l'esclavage,
Le sensible dieu s'attendrit :

Son aimable Psyché lui revint dans l'esprit.
Il en répandit quelques larmes,
Qui de la jeune enfant arrosèrent le front :
Mais ne songeant bientôt qu'à venger son affront,
Il y répandit tous ses charmes;
Cet air simple, doux et vainqueur,
Dont la tendre finesse engage,
Ce regard à la fois séduisant et si sage,
Qui perce innocemment jusques au fond d'un cœur.
De la rose, à la bouche, il donna la couleur;
Et commandant aux Ris d'aller s'y mettre en cage,
Ils y volèrent tous, hormis le Ris moqueur.
Pour effacer Vénus, Amarile était faite :
Il ne lui manquait plus de l'Amour, que le pas,
Et de le lui donner le dieu ne manqua pas.
Sa vengeance autrement n'eût pas été complète.
Ce don fatal eût déprisé
Toute autre que celle que j'aime :
Mais ce que de sa main l'Amour place lui même,
Fût-ce un défaut, n'est plus qu'un appas déguisé ;
Témoin les Graces qui la virent,
Et qui toutes trois la suivirent,
Sans que jamais Vénus pût les en détourner.
En vain elle criait sans cesse :
Quoi! pour une mortelle ainsi m'abandonner!
C'est moi qui suis votre maîtresse!
Les destins à moi seule ont voulu vous donner.
Cris superflus, plainte inutile!
Déesse, c'en est fait, dirent toutes les trois,
Jugez d'un esprit plus tranquille,
Et ne blâmez pas notre choix.
Nous vous suivions seule autrefois :

Nous croyons suivre, en suivant Amarile,
Vous et votre fils à la fois.

A MADAME B ***,

En lui envoyant un beau lacet.

Je reviens du Sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
J'en ai rapporté ce lacet,
Qui fit l'ornement du corset
De la sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde :
Qu'il vous serve, et je l'avoûrai;
Sa première gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la seconde.

A MADEMOISELLE DE POIX,

Fille de quatre-vingt-quatre ans.

Amans des onze mille vierges,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc, pour tant d'autels,
Assez d'offrandes et de cierges?
Dix pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Deviennent pour jamais les objets révérés;
De Poix est la plus jeune, et sera ma Corinne.
Les neuf autres on les devine,
A des vers si galans qu'elles m'ont inspirés.

N'allez la voir de près comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'est rien : son principal attrait
C'est cet air fin, ces grâces naturelles,
Ce qui jadis, entre trois immortelles,
Fit dire à cil qui les considéra ;
Toutes les trois sont également belles ;
Mais c'est pourtant celle-ci qui l'aura.

FIN DES STANCES, ODES, ET MADRIGAUX.

POÈMES ET CONTES.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE,

POÈME ALLÉGORIQUE.

Mortalia facta peribunt.

Bien au-dessus de la voûte étoilée,
Où le premier crut lire Galilée ;
Bien par-delà les tourbillons nombreux,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un philosophe, honneur de l'Armorique ;
Loin de tout ciel plat, ovale, ou sphérique,

Est un espace infiniment plus grand
Que n'est celui que l'univers comprend :
Espace tel que le grand Alexandre,
Au long, au large, eût eu de quoi s'étendre,
Lui qui n'étant à l'aise en nul endroit,
Dans l'Élisée est encore à l'étroit.
Vrai Paradis, source unique et féconde,
Où sont à choix tous les biens de ce monde;
Où la puissance est unie au désir;
Où le dégoût ne suit point le plaisir;
Où l'avarice; au Pérou mécontente,
Là d'un seul trait éteint sa soif ardente :
L'ambitieux lui-même y fait son sort :
L'amant jamais n'y tente un vain effort;
Dès qu'il lui plaît, du berger l'heure y sonne,
Sitôt qu'il tinte, Amour y carillonne :
Bref, en ce lieu, père de Jupiter,
Ton siècle d'or en serait un de fer.
Une guenon veut-elle être une Hélène,
La buse un aigle, ou le lâche un Turenne?
Qu'il se transporte en cet espace heureux.
C'est plutôt fait qu'il n'a dit, je le veux
Voilà d'abord Bavius un Virgile,
Mégère un Astre, et Thersite un Achille :
Vous convoitez tout l'or de Koulican,
Ou les honneurs divins du Vatican,
Ou du sérail la friande assemblée :
Venez ici : vous devenez d'emblée,
Tout en entrant, et dès le premier pas,
Le Grand-Seigneur; le Saint-Père, et Thamas;
Vivez comblé de biens, d'aise et de gloire,
Que j'aille là ! me répond quelqu'un, voire

Qui le pourrait? O toi, qui que tu sois,
Qui m'interromps, n'y viens-tu pas cent fois?
Qui? moi! Toi-même, ainsi que nous, sans cesse
Tu viens du lieu caresser la déesse.
Quelle déesse? Extravagues-tu? Non.
C'est bien la tienne, et Chimère est son nom,
Comme l'espace, à ne te plus rien taire,
Chez nous s'appelle espace imaginaire.
L'inepte, ainsi que l'homme de savoir,
Souvent est là sans s'en apercevoir.
Quand l'agréable et docte Fontenelle
Des mondes fit la carte universelle;
Ce monde-ci, bien que très-habité,
Échappa seul à la pluralité :
Et le plaisant, c'est que dans le temps même
Où sa lunette épuise le système,
Et qu'il omet uniquement ce lieu,
L'observateur était tout au milieu.
Or, ce lieu vaste autant que la pensée,
Où sur l'autel la Chimère est placée,
Outre son temple, en renferme encore un,
L'écueil brillant des fous hors du commun.
Le dieu Momus l'élevant à sa gloire,
L'intitula le Temple de Mémoire.
Lui-même en fut l'architecte savant.
Il prit pour sol un sable très-mouvant :
Matériaux disposés à sa tête :
Le frêle en bas et le solide au faîte.
Ordre, goût, plan, tout dispute au terrain
L'honneur du sceau de sa burlesque main.
De porcelaine éminentes colonnes,
Bases de laque, et sveltes et mignones,

De filigrane élégans chapiteaux,
Frises d'émail, corniches de cristaux,
Coupole d'or, lanterne élabourée
De fin acier, d'où s'élève arborée
Une escarboucle éclairant l'horison,
Globe, au-dessus duquel est un blason,
Alléchant l'homme en qui vanité règne;
Car au bon vin s'il ne faut point d'enseigne,
Notoire il est qu'au mauvais qu'il en faut.
Donc pour enseigne, à ce temple fallot,
Pend de laurier une branche en couronne,
Qui gentiment de sinople environne
Un champ d'azur, où ce mot est jeté
En lettres d'or : A L'IMMORTALITÉ.
  Ce n'est le tout : faisant de la lanterne
Un minaret, en vrai dieu qui nous berne,
Au préalable ayant donné du cor,
De tout la haut ayant pris son essor;
Momus s'écrie : à moi, race divine;
Venez, esprits de céleste origine,
Venez graver ici vos noms fameux,
Pour que le temps ne morde plus sur eux.
  A cet appel un chacun s'évertue :
On vole au temple, on s'y porte. on s'y tue;
Chacun se croit l'homme rare et divin;
Et le plus sot, sans faute, est le plus vain.
Quand au milieu de la nuit la plus sombre,
Des lampions et des torches sans nombre,
Pour quelque fête allumés à grands frais,
Ornent de feu la face d'un palais;
Pour les rayons de l'amant de Climène,
Pour le soleil prenant ce phénomène,

Au feu luisant viennent les papillons
Se griller vifs, et cheoir à millions.
L'œil ébloui de la splendeur du dôme,
A l'hameçon tendu par le dieu Mome,
Tels, et plus fous viennent se rendre à tas,
Et pêle-mêle, humains de tous états,
Vous en verriez de toutes les étoffes :
Princes, guerriers, poètes, philosophes,
Peintres. pédans, maçons, musiciens,
Voire bien pis : guimbardes et vauriens ;
Oui ; Phriné même, et l'infâme Erostrate,
Ainsi qu'Homère, Alexandre et Socrate,
Viennent au temple à pas irréguliers,
Et de leurs noms barbouillent les piliers.
Jugez du reste. et si la foule est belle ·
Jérusalem. Lorette et Compostelle,
Rome et la Mecque ont moins de Pélerins.
Et de ferveur ne les ont pas si pleins.
Fainéantise a mis sur les guenilles
Plus d'une fois la cape et les coquilles.
Au lieu qu'ici tout se voue au labeur :
La caravane a le voyage à cœur.
A ses côtés marchent de compagnie
La faim, la soif, le danger, l'insomnie,
Le chaud, le froid, la misère et la mort.
Le tic précède, et reste le plus fort.
Il faut le suivre ou mourir à la peine :
Aussi fait-on. Cuistre ni capitaine
Ne s'en dément; on meurt à mi chemin,
Ou l'on s'affiche aux yeux du genre humain.
  Où courez-vous? insensés que vous êtes!
Quelle vapeur a dérangé vos têtes?

S'écrie en vain le bon sens délaissé:
A vos aïeux appartint le passé;
Que le présent soit votre espoir unique,
Abandonnez l'avenir chimérique
A vos neveux; il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le temps jaloux,
Et le braver; cependant son passage
A chaque instant le venge, ou vous outrage;
Des Ris, des Jeux, la troupe a déja fui;
L'Amour s'envole, et Bacchus aprés lui
Disparaîtra sans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.
Sous vos travaux, et sous la faulx du temps,
Tomberez-vous comme la fleur des champs,
Le soir éclose, et la nuit écrasée,
Avant qu'elle ait joui d'une rosée?
Que mon flambeau vous éclaire au besoin.
Ouvrez les yeux, vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert; ce ne sont que des nues.
  Propos en l'air, et paroles perdues!
L'homme de guerre impatient du frein,
La gloire en tête, et le glaive à la main,
Frappe, renverse, et fait la sourde oreille.
Survient la mort qui lui rend la pareille;
Sourde à son tour, elle frappe; il périt
Long-temps avant que son nom soit inscrit,
L'historien, pélerin moins bizarre
Mais non moins fou, de ce nom-là s'empare;
Et ce nom-là, dans le joyeux pourpris,
Pour accolade, avec le sien est mis.
  M'amuserais-je à détailler la foule
Qui s'introduit, s'enregistre, s'écoule,

Et disparaît, J'aurais plutôt compté
Les moucherons qui piquent en été,
Et dont le nord d'un soufle nous délivre.
Suffit que tout meurt très-sûr de vivre.
Tel s'est muni, pour laisser-là son nom,
Du fier burin; tel du simple crayon;
Tel on élève; et tel autre on écrase;
Tel de plain pied s'inscrit contre la base;
Tel échafaude, et pend son écriteau
A la colonne; un fou, du chapiteau
Monte à la frise; un autre à la coupole;
Jusqu'au pinacle enfin quelqu'autre vole
A la faveur du quadrupède ailé
Sur qui je n'ai que trop caracolé:
Descendons-en, et finissons. A peine
De tous ces noms la basilique est pleine,
Que près de là fend l'air, à point nommé,
L'antique oiseau, le vieil ogre emplumé,
Pour qui mille ans ne sont qu'une minute,
Par qui tout naît, croît, décline, culbute;
Et qui planant au sein de l'infini
A tout l'espace est pleinement uni.
Le temps enfin, du seul vent de son aile,
Des glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé, dont le gouffre béant
Sert de passage et de porte au néant.
  Lors dans l'Olympe il n'est dieu qui ne rie
De la sottise et de la momerie.
  Qui que tu sois qui m'auras entendu,
Ris, mange, bois, le piége est retendu.
Du dieu moqueur le cri nous importune:
Faisons les sourds: c'est le traitre Neptune,

Qui dans le calme invite à naviguer.
Et toi qui sais plaire autant qu'obliger,
Dont la belle âme en qualité excelle,
Dont le génie en tout genre étincelle,
Qui fais le bien et le beau tour-à-tour,
Sans exiger ni gloire ni retour,
Sans que ton nom, à l'aide du Mercure,
Dans Moreri de se nicher ait cure;
Sans autre vue, après avoir bien fait,
Que le plaisir de t'être satisfait;
De ces vers ci reçois la dédicace,
Ami Salley, leur morale efficace
De ton esprit a passé dans le mien :
Etre, c'est tout; avoir été n'est rien.

DANCHET AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

La Parque à son noir trébuchet,
A sa triste et lugubre nasse,
Ayant pris le bon vieux Danchet,
Franche colombe du parnasse;
Cet ami d'Homère, et du Tasse,
A peine eut passé le guichet
Et tranquille en sa conscience,
Sans autre écrit, ni plaidoyé,
Sur son visage eut déployé
Ses certificats d'innocence.
Qu'il eut de ses juges courtois
Justice briève et complète,
Et qu'il obtint de tous les trois

Gain de cause sur l'étiquette.
  Conduisez au joyeux canton
Le bon auteur des Tindarides,
Dit le chancelier de Pluton,
De son front dépliant les rides,
Et parlant à son hoqueton.
  Par les ondes Aganippides !
Cria Danchet, se moque-t-on
De me donner ici des guides!
Dans mon Virgile, dieu merci,
J'ai vu cent fois en racourci
Les régions que je découvre ;
Et je sais tous ces chemins ci
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.
  Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Enéide aussitôt,
Devant Proserpine, tout haut,
En défaut d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier
Le sixième livre en entier;
Puis plantant là son auditoire,
Se précipite, en vieux routier
A travers le pays des mânes,
Aussi confiant que serait
L'infaillible et docte Fréret,
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépêtré,
Recomposé d'un limon vierge,
Le bel esprit, plus droit qu'un cierge
Et plus agile que Dupré [1],

[1] Premier danseur de l'Opéra.

Perce le bois mal éclairé,
Où le dieu des Enfers héberge
Les fous à qui Mars et l'Amour,
Ici bas, ont ravi le jour.
Là nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe,
Il voit Dolope et Mirmidon,
Procris, Ériphile et Didon;
Il y reconnaît Déiphobe,
Ne faisant pas moins que florès,
Ayant son nez dans sa pochette :
Et truncas, ajoute le poète,
Inhonesto vulnere nares!
Le pieux héros de Virgile,
Sur les talons de la Sybille,
Contemporain, frais émoulu,
Ne se sentit pas plus ému,
Que, suivant le poème à la piste,
Sous les myrtes malencontreux,
L'était notre bon humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.
  Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Du Tartare qu'il laisse à gauche.
De cent mille chats en débauche
Le charivari ténébreux
N'en est qu'une riante ébauche.
  Déjà l'lève de Clio
D'avance avait eu le prologue
De la façon du méchant dogue
Qui hurle à la porte un trio.
  Mais dans le gouffre où de l'impie

La scélératesse s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau, jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie;
Dans l'antre où la rage accroupie,
A l'orchestre donne le ton,
Où de Némésis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie;
C'est bien un autre faux-bourdon.
A travers des cris de harpie,
Il entendait siffler Python,
Claquer le fouet d'une Furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sysiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint Escogriffe
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecton.
  Le tonnerre était l'intermède.
Quel épouvantable opéra
Pour le tendre ami de Campra,
Et le doux auteur de Tancrède!
Il ne sera jamais de rien
Dans une musique pareille.
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
  Tel un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelles,
Côtoyant les murs de Thémis,
De la grand' chambre entend les cris

Et les chaînes de la tournelle,
Déteste géole et barreau;
Bénit son innocente vie,
Et fuit juge, avocat partie,
Huissier, criminel et bourreau.
Un sentiment pareil emporte
Loin du lieu funeste et vengeur
L'irréprochable voyageur.
Déjà paraît l'auguste porte
Où notre érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise,
Suivant le rit accoutume,
Planta le rameau d'or, en guise
De cette espèce de balise
Que la Basoche appelle un mai.
En quatre pas et deux gambades,
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir déjà les palissades,
Quand un mâtin, tout des plus gros,
Un subdélégué de Cerbère,
Né dans le chenil de Mégère,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légère,
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipère,
Et contre quiconque prospère
Il garde une éternelle dent.
Sa pance énorme n'est farcie
Que de ciguë et d'aconit.
Autour de lui l'herbe est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit.
Son regard venimeux flétrit;

D'un seul souffle il ôte la vie ;
Et sur son collier est écrit :
« J'appartiens à la noire envie.
  L'ami des dieux, en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Énée avait la recette,
Jette au sentinelle aboyant
un beau jeton d'Académie.
  Au vol à peine est-il happé,
Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel esprit échappé.
  Enfin d'un pied libre il arpente
Les coteaux, les prés et les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains, de qui font choix
Minos, Éaque et Rhadamante.
  Que son âme alors est contente !
Elle le fut moins mille fois
Le jour qu'une juste patente,
A la pluralité des voix,
L'installa parmi les quarante ;
Quoique la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse
Ne marque plus de cette place
Qu'un pas à l'immortalité.
  Aussi gagnait-il bien au change ;
Car la différence est étrange
Entre habiter l'asile heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la Camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre ;
Entre s'égayer à jamais

A l'ombre des vertes forêts,
Dans les jeux, les ris et la danse ;
Ou s'appesantir les esprits
Dans les fastidieux lambris
D'un vieux palais en décadence ;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois par semaine,
Environné, Dieu sait comment ;
Puis finir, pour dernière aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Oh! comme il saute au cou d'Horace!
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher et bien aimé patron,
Qui fut sa lance et son égide :
Tel au cou de l'aimable Ovide,
Sauterait le joyeux Piron :
Tel on verrait plein d'alégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Cicéron.
Vous voici donc en-deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon romain,
Et nous vous possédons enfin,
En lieux où tout plaisir abonde.
Venez, venez ; sorti du sein
Des lettres et de la faconde,
Soyez le bien venu chez nous.
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
A revoir, dit le compagnon,

Un moment, excusez de grâce!
Je vois mon bienfaiteur qui passe.
Bonjour, monsieur l'abbé Bignon.
Monsieur l'abbé Bignon s'arrête :
Eh! mon pauvre Danchet, bon jour.
Monsieur l'abbé, le beau séjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
A vous y bien faire ma cour!
L'expression paraîtra folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci.
N'importe : je vous tiens parole.
Là haut, vous disant grand merci,
Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnaissance
M'accompagnerait jusqu'ici.
Elle sera donc éternelle;
Point de chicane là-dessus.
D'ailleurs quand on a l'âme belle,
La gratitude pèse-t-elle ?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe;
Brave Danchet! tu disais d'or.
Ton fidèle historiographe
En pleure de tendresse encor;
Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois monsieur de Livri,
Que tu sais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.
Lors, un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte.
Oh! oh! se prit-il à crier,

J'attrape donc Virgile en faute!
Ah ! que d'aimables vérités
Le méchant nous a déguisées !
Quel surcroît de félicités !
Des femmes aux champs Élisées !
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'abbé, dans ce pays,
Regretterons-nous l'Isle-belle ?
Aussi j'étais souvent surpris
Que, dans ces demeures divines,
Le poète peu galant n'eût mis
Que des héros sans héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié?
Pourquoi de l'héroïque espèce
Souffler la plus belle moitié ?
Un lieu de gloire et d'allégresse
Sans femme, peut-il en être un ?
L'olympe même, que serait-ce
Qu'un lieu désert ou très-commun,
Si l'Olympe était sans déesse ?
Point de femme, point de plaisir :
De tout temps ce fut mon système.
Tous cercles s'en doivent choisir.
Et vous dirai-je que c'est même
Faute de femmes, qu'aujourd'hui
L'on voit dans notre académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger l'indolence et l'ennui ?

De ce triste ennui les symptômes
Menaçaient le front clair et net
Du digne héritier des Jérômes,

Si le devancier de Gresset,
Ravi de se revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *tacet*
Pour aller saluer huit dames
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles nymphes printannières,
Et représentant les nœufs sœurs,
Brillent la Suze, Deshoulières,
Villedieu, Sévigné, Lambert,
D'Aunoy, Caylus et Lafayette.
La ronde ainsi n'est pas complète;
Elle sent bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de umière,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor;
Et cette place est la première.
Puisse-t-elle vaquer, hélas!
Long-temps par-delà mon trépas!
Car vous seule [1] y devez prétendre,
Vous seule y monterez un jour,
Vous dont le pinceau noble et tendre,
A peint les malheurs de l'Amour.
A ce haut rang tout vous appelle;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement,
A ces huit Muses de la France,
Le nouveau venu, poliment,
Eut fait très-bas la révérence,

[1] Madame de Tencin.

Et très-haut un long compliment ;
De là, dans le vallon charmant,
Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante :
C'était celle du grand Armand.
Notre fondateur ! quelle joie!
S'écria-t-il tout transporté :
Oh parbleu, je veux qu'il me voie!
Il court au heros tant vanté,
Et ne se possédant pas d'aise,
S'incline en toute humilité;
Lui baise les mains, les rebaise :
Monseigneur, une éternité
Me semble un temps trop limité
Pour vous pouvoir payer ma dette :
Vous voyez un pauvre poète
Qui vous doit l'immortalité.
A moi ? répliqua le graud homme.
Oui, monseigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-six ans, comme
Académicien François.
Eh quoi ! de mon académie,
Reprit le fier instituteur,
On parle encor en l'autre vie ?
Si l'on en parle, monseigneur ?
Ce doute, ainsi que nous vous blesse :
Oui certes, et malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse,
Comme elle sans cesse de vous.
Plus que du brillant domicile
Dont au roi vous avez fait don ;
Plus que de l'auguste maison

Qui de nos docteurs est l'asile,
Que de la rue et de la ville
Qui s'honore de votre nom !
Je m'en étonne avec raison,
Dit l'ombre à toque enluminée.
C'est mon étoile fortunée
Qui sur vous influe et vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans vert :
Ce fut sur la fin du dessert,
Que, me présentant sa requête,
Le folâtre de Boisrobert
Me fourra ce plan dans la tête.
Mais depuis long-temps là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille :
Vous l'avoûrai-je, un peu confus,
Ce fut du moment que je sus
La réception de Corneille.
Eh ! monseigneur, pardonnez-là !
Dit l'autre, que l'aveu démonte,
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenseur des doges,
Votre illustre et digne neveu !
En faveur d'un siècle d'éloges,
Où pas un de nous dans le feu
De son génie enthousiaste
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer vaste,
Laissez-vous attendrir un peu,
Bon ! dit le cardinal, à d'autres:
Plaisans éloges que les vôtres !

Le bel hommage qu'un encens
Qu'à titre égal, en même temps,
Séguier revendique et partage;
Ignorez-vous donc qu'aujourd'hui
Repart Danchet, prenant courage,
Son nom n'est presque plus d'usage,
Et qu'à peine on parle de lui.
De vous le récipiendaire.
Passe net à Louis-le-Grand,
Et de notre aveu laisse en blanc
Le héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Léthé
Le second protecteur jeté
Rendit le premier plus traitable:
De plus, ayant appris combien
Du moindre académicien
De mérite est recommandable;
Combien, de ce corps assidu
Le travail et les exercices
Au public ont déjà rendu
De considérables services;
Et ce que trouvent d'agrément
Dans ce bel établissement,
Princes, princesses, rois et reines,
Quand ce treizième parlement,
A quelque grand événement,
Dans le rang des cours souveraines,
Vient déclamer son compliment.
A tout l'éclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer;

Lui prédisant gloire et durée,
Et toute prédilection,
Pourvu qu'elle soit éclairée,
Et juste en son élection.
  Oh! là-dessus soyez tranquille!
Lui dit le zélé vétéran,
A nos clartés fiez-vous-en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons, quand on nous reçoit,
Un serment qui la décourage :
Nous jurons à l'aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage.
Louis, qui lui seul aurait droit
D'exiger toute obéissance,
Ce roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Ne pas opiner librement
Serait n'avoir foi ni courage.
Aussi nos Messieurs verraient tous,
Fermiers, ministres, belle et prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Qu'ils aimeraient mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvaient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un si beau réglement.

La justice est leur élément,
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même en pareille affaire,
Durant vingt ans, ferme et loyal,
Donné mon suffrage à Nadal,
Préférablement à Voltaire.
Mais, interrompt le cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit et le génie,
Examinez de près les mœurs :
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Reprend l'homme sage et sincère,
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractère.
Comptez sur quarante Catons;
Et vous ne vous tromperez guère :
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Je vous fais juge de la chose.
Poëte n'ayant pas plus de rats
Que de vieux écrivains en prose;
Force gens à petits rabats;
Des grands de la cour, des prélats :
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois;
Nous n'y serons pas pris deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-temps, dans le tableau,
Nous ne reverrons un Boileau,
Et moins encore un Lafontaine.

En style simple et sans apprêt,
La chose ainsi contée au maître;
Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devrait être :
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximénès,
Le grand Armand quitta la place ;
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre son Horace.

AU COMTE DE SAINT-FLORENTIN.

LA QUENOUILLE UNIQUE

ET MERVEILLEUSE.

Quand le pauvre Binbin [1] mourut
(Car puisqu'il faut bien qu'il meure,
Autant vaut dire, cela fut,
Que cela sera tout à l'heure) ;
Quand donc j'eus vu le sombre bord,
Tout en descendant de la barque,
Mon premier soin, ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque,
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure et chagrine,
Pour faire, en un cabriolet,
Nommé bierre en son origine,

[1] Nom d'amitié qu'on donnait à Piron, et qui, en bourguignon, signifie benin, bénigne.

D'une célérité divine,
Rouler mon vieil esprit follet
Sur les remparts de Proserpine.
  En curieux et franc Binbin,
J'avais bien aussi quelque hâte
De voir en face, un jour enfin,
Ces trois servantes du Destin,
Bien pires que celle à Pilate,
Dont j'avais, à tort, à travers,
En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.
  Mais parlons une fois sans rire.
Disons la pure vérité :
J'avais au Trio redouté
Quelque petite chose à dire, .
Au sujet d'un mortel chéri,
Dont la douce et riante image
Me suit par de-là le rivage
Du triste fleuve de l'oubli.
  Dieu sait, dès qu'elles m'aperçurent,
Dans quelle surprise elles furent,
De voir, pour la première fois,
Une ombre qui riait sous cape,
En lieux où pleurent le bourgeois,
Le noble, le prince et le pape,
Vive la Mort! vive Esculape!
S'écria la vieille des trois
Au ciseau de qui rien n'échappe ;
Voici *celui qui ne fut rien*
Pas même Académicien,
Pour avoir fait l'Ode à Priape.
Nous lui devons un compliment,

Pour une strophe de cette ode,
Où le gaillard, effrontément,
Nous en faisait un à sa mode.
Faisons danser le médisant.
Il s'y vantait en téméraire,
Aussi bien qu'en mauvais plaisant,
Et s'y promettait de nous faire
Ce qu'assurément il n'est guère
En état de faire à présent.
Or ça, l'ami, sortons d'affaire,
Me dit-elle en s'humanisant,
Et prenant le ton débonnaire :
Nous vous tenons : voyons un peu
Avec un septuagénaire,
Si la parole vaut le jeu !
Je perdis un peu contenance ;
Et, rougissant de souvenance :
Eh! mon dieu! leur dis-je, laissons
Les reproches, et les leçons :
J'en eus là-haut ma suffisance.
Et quoi donc, comme un Iroquois,
Traité partout de Turc à Maure,
Serai-je toujours, suis-je encore
Devant monsieur de Mirepoix?
Non, non, je suis devant vous trois ;
Et plus sage un peu qu'autrefois,
En mourant, on s'améliore.
Une petite potion
De votre excellent opium,
En vaut bien une d'éllébore.
Laissons donc là le temps jadis :
Pour Dieu, rayons de mon histoire

Un péché qu'à vingt ans je fis,
Et que trente ans, comme on peut croire,
Auraient effacé des esprits,
Et fait oublier, sans les cris
D'un prélat d'heureuse mémoire,
Qui crut qu'il était de sa gloire
D'en rafraîchir le souvenir,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siècles à venir.
Le saint homme, en grand capitaine,
M'excluant de la Quarantaine,
Me tuait de honte et de faim :
Je n'avais plus fauteuil, ni table;
C'était fait du pauvre Binbin,
Sans un seigneur plus équitable,
Qui daigna me tendre une main,
Aux malheureux toujours propice.
De mon mal il fit ma santé,
Et mon repos de mon supplice.
Ainsi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avait creusé la piété.
Dames, par curiosité,
Que dans vos magasins je fouille !
Et de l'humain dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voie un peu la quenouille.
Les aveugles sont curieux,
Dit Lachésis la dégourdie,
Par qui toute trame est ourdie;
Tiens, elle te crève les yeux !
Lorgne, et disparais : expédie;

Un Quinze-vingt, dans le grand tas,
La distinguerait de cent pas,
Tant elle est grosse et rebondie.
Ma lorgnette en l'air; en effet,
Je la vis, selon mon souhait;
C'est-à-dire, dodue, et telle
Que peut-être jamais si belle,
Pour Nestor, pour Mathusalem,
Pour un décuple Fontenelle,
Jusqu'aujourd'hui, par le destin,
Ne fut mise encore à la main
De Clotho la sempiternelle.
Cette quenouille est un morceau
Incrusté de nacre et d'ivoire;
Une perle de très-belle eau.
Longuette et finissant en poire,
Tourne, vire, et sert de fuseau.
Omphale; beauté Lydienne,
En fit présent au fils d'Alcmène,
Quand chez elle il fut séjourner;
Et sur la rive stygienne,
Allant de là promener
Ce héros à la bohémienne
Eut la sottise de donner
Ce joyau qui ferait tourner
La tête à monsieur de Julienne
La quenouillée est d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, et si fin,
Qu'à l'œil il est imperceptible,
Et qu'il lui serait impossible
D'en distinguer le brin du brin.
Son volume aussi comme on pense,

Éparpillé, serait immense,
N'était qu'un ruban bleu turquin
L'entoure, en serpentant, le serre
Et l'emmaillottant tout des mieux,
Fait qu'il ne paraît presque aux yeux,
Que de la grosseur ordinaire.
Patience, voici le beau
C'est que certain petit bourreau,
Marmot n'aimant que le désordre,
Garnement qu'on appelle Amour,
La nuit, s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre;
Et la trame ainsi devenant
Une toile de Pénéloppe,
Du mortel chéri maintenant
Qu'on tire l'heureuse horoscope.
Vivez donc en paix et contens,
Beaux amis et belles amies,
Qui pour lui donneriez vos vies :
Vous le posséderez long-temps :
Tandis que moi, dont la fusée
A fait le tour du dévidoir,
Je vais, tout ce temps sans le voir,
Bien m'ennuyer dans l'Elysée.
Tant beau puisse être le manoir.

ROSINE,

OU

OUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE.

CONTE.

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontens de votre état,
Patienter. C'est de ce conte
La morale et le résultat.
Rosine à peine avait quinze ans.
Peignons d'un trait ses agrémens:
Le moindre de tous était l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine en un mot était belle,
Belle à mériter mille amans :
Pas un pourtant n'approchait d'elle.
Son père vivait en dévot;
Et sa mère était une prude :
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron :
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochait leur sagesse;
Et qui, dans leur temps de faiblesse,
Avait hâté leur union.

Il n'est argus pires, dit-on,
Que les argus de cette espèce.
Mais il n'en est ni plus, ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui le soulevaient en cachette.
Et quand surtout ces déplaisirs ?
Sans faute, aux heures de toilette.
Hélas! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complète,
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent !
Quoi donc! J'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien?
Avec le monde, qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit!
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bieu me parer à crédit!
Me parer est grande folie!
Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit!
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien ;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bien!

Droit d'être coquette, ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer, à la sourdine,
Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine:
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine:
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dus à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle?
  Le ciel prit au mot la pucelle.
Le père avait un vieux château
Au bord de la mer infidèle.
Un jour, que, sur une nacelle,
La belle s'égayait sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé, passe un corsaire,
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique, et, sur la plage,
Met sa belle proie à l'encan.
  Un beau jeune mahométan,
(Nommons Osmin le personnage)

La convoite, et paye au Forban
Tout ce qu'on veut, et davantage.
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.
Or, déjà le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes; en somme,
En avoir trente était son plan!
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban.
Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelque mot de tendresse;
Bref, et laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail,
Moins en esclave qu'en princesse.
Pendant le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.
Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand, face à face, par un Noir,
Ces anges rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.

Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files :
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise ; examine
Le lis, la neige, et le jasmin,
Du demi globe que termine
Un petit bouton de carmin ;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain ;
Puis de belle en belle chemine ;
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui jouera des prunelles :
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles,
Remet le reste au lendemain ;
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste,
Que le premier qu'elle a quitté ?
« Mais c'est un choix peu médité ;
« L'injustice est trop manifeste :
« Demain j'aurai la primauté.
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.
D'un second choix moins indigeste
Espérance endort vanité ;
Le tiers jour, pas plus d'équité.

Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux : que vous dirai-je?
Elle en est au vingtième jour,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes :
« Quel est donc l'étrange séjour,
« Où j'étale aux yeux tous mes charmes
« Sans pouvoir inspirer d'amour?
Ah! disoit la belle éplorée,
« Que mon cœur s'était bien mépris!
Hélas! si j'étais ignorée,
Du moins j'ignorais les mépris!
« Être vingt fois déshonorée!
« O l'indigne et l'affreux destin!
« M'a-t-il un moment désirée,
« Le tyran! de quel air hautain
« Il se présente à notre vue!
« Ce coup-d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue!
Ce geste presque du dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Quel empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!
Quelles rivales! quel époux!
Mais que leur nombre multiplie;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie;
Et que, tandis que je le fuis,
Aux pieds du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits.

Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
Relevons un rang avili ;
Méritons un sexe, embelli
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux
Où la beauté n'a point d'empire;
Et couronnons, sous d'autres cieux,
Quelque amant moins audacieux ;
Quelque amant du moins qui soupire. »
Elle aurait pu fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevrait dans son lit.
  Point de mouchoir encore pour elle :
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.
  Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute, et s'évade
Du plus austère des couvens,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démare,
Et s'abandonne au gré des vents.
  Rosine avait lu les romans :
Leurs plus rares événemens
Pour elle étaient mots d'évangile :
Mais l'héroïne au cœur d'argile
Manqua de foi bien des momens ;
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.
  Après quelques jours de gros temps,

Où, des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.
  A quel degré, sous quelle zone,
Ce pays-là? Je n'en sais rien :
Le fait est qu'il différait bien
Avec celui des Amazones.
C étaient femmes sans hommes : ici
C'étaient dans l'île hommes sans femme;
La dernière avait rendu l'âme.
Un cocu dirait, Dieu merci!
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.
  Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mère, et de par Dieu,
Voire, la grand'mère, y fut prise.
De l'*Ile-Veuve* cependant
Nulle terre n'était voisine;
Onc on n'y connut la marine :
Donc nul remède à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.
L'état était républicain,
Partant. tout commun, perte ou gain :
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,

Compta qu'il aurait de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir.
  Chacun prétend donc à l'aubaine;
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher ;
C'était déjà leur souveraine.
Un objet si rare et si cher
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand par fois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.
  En pompe, et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison,
Cour leste, amoureuse et galante;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète et vigilante;
Cœurs sans nombre, pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente :
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine
Sa majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera,
Quatre fois, en cas du contraire :
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.
  Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine :
Fortune, par ce réglement,

De toute l'île, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux !
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses;
Faire, en un jour, plus de jaloux
Que l'autre, en mille ans, de jalouses !
Et notez que murs ni verroux,
De ses plaisirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous,
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous !
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre !
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force?
Par la ville, où tout l'adorait?
(Ce n'est conte de Méluzine)
Tant que le joli jour durait,
Sur un char élevé, Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage,

Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder, et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos jeunes gens.
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans,
N'en fait le sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, *et cætera*:
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire;
Que la sympathie opéra;
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.
Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable:
On vit la paix inaltérable,
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison:
Cet hymen était peu durable,
Ils allaient être désunis.
Trois mois, incessamment finis,
De fruits n'offraient point d'apparence:
D'Hylas imaginez les transes!
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur;

La rage y resserre les larmes
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas ? dit la belle.
Ce que j'ai, dit il ; ah, cruelle !
Demain je vous perds pour toujours ;
Et vous me tenez ce discours !
Avez-vous déjà, dans votre âme,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora,
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux sont adorés ;
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez ?
Demain mon sort n'est plus le vôtre :
Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est pas alarmé !
Rosine entre les bras d'un autre !
Rosine qui m'a tant aimé !...
Et qui plus que jamais vous aime !
Interrompt-elle en soupirant ;
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même ;
Que ce baiser en soit garant !
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas.
Les lois sont faites, cher Hylas ;
Il faudra bien que je les suive :
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt, qui l'assassine,

Il jette un cri plus douloureux ;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein,
Vingt fois on désarma sa main :
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportait contre le destin ;
Mais, cher Hylas, que faire enfin ?
Pour être à vous, par où m'y prendre?
Fuyons, dit-il, et promptement !
Pourquoi répugner à la fuite ?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule, vous l'osâtes braver,
Dans votre première aventure :
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver :
C'est qu'ils voulaient vous réserver
A la tendresse la plus pure :
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre ;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime,
Je vois ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs,
Pour courir un risque effroyable :
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable

Mais, Rosine, vous me suivrez !
C'est avec moi que vous vivrez !
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde !
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura : la belle en somme,
(Qui n'avait pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort,
Qu'elle abandonnait pour un homme,)
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidelle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle :
Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons ! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé :
Et Rosine, heureuse et tranquille,

Était déjà bien loin de l'île,
Quand le monde y fut réveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose, ou rien :
Chacun fit bien ou mal ; mais certes,
Que chacun fît ou mal, ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.
Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir, dans ses voyages,
Éole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de longs cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyait mille avantages
A ses innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle se peignait
Mille inconvéniens à craindre,
Dans l'état qu'elle abandonnait,
Et qu'elle eût dû plutôt se peindre :
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvait devenir funeste.
Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrette,
Dont le tour ne fut pas venu,
A l'époux nouveau parvenu
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette :
Les sénateurs, sur ce viol,
Auraient, en confisquant le vol,

Fait justice du bourguemestre;
Et dit que chacun d'eux, en paix,
Exercerait seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été,
Que ce beau paradis terrestre!
Surtout si, pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en sequestre
Chez le plus vieux de la cité?
Quel embarras de tout côté!
Ici, quelle paix, au contraire!
  Je serai donc heureuse enfin!
S'imaginait-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin,
Seule j'ai son cœur et sa main :
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez ma mère!
Trente rivales chez Osmin!
Dans l'île, un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoût, misère!
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez ; et c'est mon affaire.
  Avec ce beau raisonnement,
Rosine est, par la providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance :
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,

Son lieu natal était la France.
Pére, mère, tout était mort ;
Elle unique et riche héritière ;
Partant le mari gros milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme, en la vantant le plus
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays
Bientôt l'insensé prend ombrage,
Devient jaloux jusqu'à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine qui prévoit l'orage,
Cherche à rassurer son époux,
Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudrait qu'un jaloux fut sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verroux ;
Bientôt encore il s'en défie ;
Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie,
Clé maudite ! infâme instrument !
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte
Par où se peut glisser l'amant.

Jusqne-là, soumise et fidèle,
Rosine ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage !
De l'ingrat, qui du mariage
Ose ressentir les dégouts,
Et fausser la foi qui l'engage !
L'air du pays, me direz-vous,
Influait : mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux !
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle :
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle :
Le regret surtout lui rappelle
L'île dont elle avait été
L'Amour et la Divinité.
Vrai paradis perdu pour elle :
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'était laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abîme.
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales,
Le turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maitresses, sur son cœur,
Avaient prétention commune :

S'il en mécontentait quelqu'une,
Par une trop volage ardeur;
Il n'en abandonnait aucune :
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une
Cette une a toute la faveur;
L'épouse, toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.
Elle était trop infortunée;
Le ciel enfin la secourut :
Elle changea de destinée;
Un beau matin l'ingrat mourut;
Et serviteur à l'Hyménée!
Rosine en réchappe à vingt ans;
Fraîche comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importans,
Appât de triomphante espèce,
Grâce au noble cœur de ce temps.
A beauté, chevance, et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté;
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.
Des autres états, celui-ci
Est l'agréable raccourci.
Sans père, ni, mère, elle est fille.
Sans mari, mère de famille :
Sur ces petits maîtres altiers,
Qui sont par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième :
Chez elle enfin, par ses appas,

Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille,
Et jouir, jusqu'à son trépas,
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

LA CHAINE DES ÉVÉNEMENS,

CONTE.

Comme souvent tout s'enfile ici bas!
Des Bernardins pâturaient en lieu gras :
Près de leur clos vivaient des Bernardines
(Observez bien chaque chose en son rang):
Un large étang nourrissait les béguines :
Une haie vive entourait cet étang.
Sur cette haie il vint des cantarides;
Survint un vent qui les souffla dans l'eau.
Dans l'eau nageaient des grenouilles avides,
Qui de l'essaim ne firent qu'un morceau.
Grenouille après, servie au réfectoire,
De sa substance enflamma la nonnain;
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire.
Un feu subit et rien moins que divin.
Grand carillon! si qu'au bruit du tocsin,
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoit bernardin.
Comme souvent ici-bas tout s'enfile!

DAGOBERT,

CONTE.

A tire d'aile un diable fendait l'air.
Un saint l'adjure et l'arrête. Eh! de grâce!
Ne m'amusez! dit le suppôt d'enfer.
« Où vas-tu donc? — Près d'un roi qui trépasse,
Mais qui peut faire un bon ferme propos. »
  Au diable adonc le saint donna campos,
Puis ardemment il se mit en prières
Pour que cette âme esquivât les chaudières
Du faux glouton, qui reparaît bientôt,
Non pas alégre et gai comme tantôt,
Mais traînant l'aîle, et la queue, et la hanche,
Penaud, maté, tout évêque d'Avranche.
De quoi le saint lui cria tout ravi :
« Ah! ah! le prince a dit son *peccavi*!
— Non, dit le diable, et j'avais belle chance;
De mon côté jà penchait la balance :
Dedans était maint beau cas réservé,
Un cœur de sang et de pleurs abreuvé,
Foi violée, abattis de provinces,
Incestes, rapts; tels autres jeux de princes :
Je triomphais, lorsque, de l'autre part,
Mon ange adverse a mis, pour le pendard,
Une abbaye et soixante dix moines,
Gras, rebondis, ventrus comme chanoines;
Un contre-poids pareil à celui-là
Eut emporté le double de fredaines.

Bredouille ainsi le diable s'en alla.
Bénis soient Dieu, legs, moines et bedaines[1].

LES DEUX TONNEAUX,

CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux moi sans cesse en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel, l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi long-temps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un Moi troisième, établi pour entendre
Et pour juger, ne sait quel parti prendre;
Et balotté par les Mais et les Si,
Lui-même en deux se subdivise aussi.
Conclusion. Si la Sagesse habile
N'y met la main, bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les Moi, je prétends n'etre qu'un.
Que là-dessus, s'il vous plaît, on s'arrange,
Et qu'il en reste un bon Moi sans mélange ;
Un Moi tout simple, et qui soit désormais

[1] Ce conte serait susceptible de bien des enjolivemens. J'ai tout immolé au goût que j'eus toujours pour la précision,

Indivisible et tranquille à jamais.
Céleste moi, ce sera ton ouvrage;
fais-nous un conte, et parle ton langage.
  O moi terrestre! écoute, pèse bien
Ce petit conte; et de ce joli rien,
Pourra surgir l'olive salutaire.
Partout la paix se pût-elle ainsi faire!
  Quand de Japet le fils, tant bien que mal,
Eut fagotté le risible animal
Au front superbe, à cervelle débile,
D'orgueil ayant la tare indélébile;
De qui le mange assurant qu'il est roi;
Pour tout reptile avouant son effroi,
Et qui pourtant raisonnable se nomme:
Quand Prométhée, en un mot, eut fait l'homme,
Et que du feu dérobé dans les cieux
Sa mécanique eut animé nos yeux,
Il s'avisa d'un second brigandage,
Qui du premier s'il n'ôta l'avantage,
L'altéra bien. Tant le proverbe est sûr:
Male parta male dilabuntur.
Que voulez-vous? L'impunité rend brave.
L'heureux brigand du foyer à la cave
Osa passer. Il voulait, de nectar
Et d'ambroisie allaitant son poupar,
Subtiliser de tout point la matière,
Purifier l'homme et sa race entière:
En faire un dieu. Mais, loin qu'il y parvînt,
Tout au rebours vous verrez qu'il avint.
  Sous une voûte, au centre de la sphère
Qui sert aux dieux, là-haut, de belvédère,
Sont de Comus les friands magasins,

Et, sous la clé, cent tonneaux toujours pleins.
La vive, pure, intarissable joie,
De laquelle onc homme n'eut vent ni voie,
Se puise là, par la gentille Hébé,
Et par l'enfant aux Troyens dérobé,
Qui, sans relâche, en versent, à la ronde,
A nos seigneurs les souverains du monde;
D'où naît en eux, et renaît la santé,
Principe heureux de l'immortalité.
De ce caveau la porte cröchetée
S'ouvre, et dans l'ombre, au subtil Prométhée
Laisse entrevoir, sur un chantier à part,
Deux gros tonneaux mis là, comme à l'écart.
Il croit que cette provision choisie
Et de nectar et de fine ambroisie.
Fatale erreur! l'un est plein de vrais maux:
L'autre, de biens périssables et faux;
Biens seulement de nom; vile denrée,
De la céleste, à bon droit, séparée;
Mais, par malheur, en vaisseaux bien dorés,
Et tous pareils aux cent tonneaux sacrés.
Un lynx eût fait, par faute d'étiquette,
Le quiproquo. La sottise en est faite;
Il faut la boire: aussi la buvons-nous,
Rubis sur l'ongle. Or buvons donc. A vous.
Nos chers neveux! à vous, race future!
Ce n'est tirer ma poudre à l'aventure.
A même table, et du même poison,
Sans faute, un jour, vous me ferez raison.
Mais vous n'aurez que petits coups à boire,
Si vous savez profiter de l'histoire,
Dont je reprends le fil interrompu.

Prométhéus, dieu nerveux et trapu,
Empoigne donc, ébranle un peu, saboule,
Déplace enfin les tonneaux, et les roule
Hors de la cave. Hébé, qui du buffet
Venait alors, l'ayant pris sur le fait,
Passe, descend d'un pied léger, regrimpe
Encor plus vîte, et trouble tout l'Olympe,
Et s'écriant : il est, (le croirait-on)
Il est, grands dieux! parmi vous, un fripon.
Elle le nomme, et n'est pas la première;
Car le Soleil, à son char de lumière,
Ayant déjà trouvé du feu de moins,
En avait pris Ciel et Terre à témoins.
Le délinquant, sans délai ni dispute,
Est pris, jugé, pendu dans la minute.
Sur le Caucase il est haut élevé :
Vif, on l'y cloue, et, son clou bien rivé,
D'un gros vautour il y devient la proie.
L'oiseau lui mange et remange le foie;
L'horrible mets, sans fin renouvelé,
Reparaissant aussitôt qu'avalé.
Les deux tonneaux cependant nous restèrent.
Les dieux malins ne nous les contestèrent
Des maux tout purs et des biens frelatés!
Trop obligeant qui nous les eût ôtés!
Ils n'avaient garde. Indignés de l'audace
De Prométhée, ils voulaient que la race
En fût à plaindre; et, pour notre malheur,
Laissaient le vol, en haine du voleur.

Dans ces tonneaux, ô race infortunée!
Est en effet toute ta destinée;
Si ta raison, sous des astres meilleurs,

Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.
Tes passions, si tu les prends pour guides!
Te conduiront à ces sources perfides,
Par un chemin fleuri, large, battu,
Tel que n'est point celui de la vertu.
La courte joie et l'ennui qui dévore,
Coulent de là. Si l'un et l'autre, encore;
Se dispensaient avec quelque équité!
Mais une aveugle et folle déité,
Folle, à nicher entre quatre murailles,
Fortune, assise entre les deux futailles,
A droite, à gauche, au bon comme au pervers,
Et biens et maux verse à tort, à travers.
Je parle au propre, en disant qu'elle verse;
Car, ici-bas, prospérité, traverse,
Los, vitupere, et hauts et derniers bancs
Trône, sellette, et sceptres et bâtons blancs,
Et bonnets verts, et toques de Druides,
Et pis et mieux, sont choses plus fluides,
Que ne le sont le sable et les instans
Qu'on voit couler dans l'horloge du temps.
Des deux tonneaux lequel nous affriande,
Jà n'est besoin que l'on me le demande.
Comme on croit bien, fuyant avec horreur
La tonne infecte, où sont honte et douleur,
L'homme altéré va muguettant sans cesse
Celle qu'il croit un vase de liesse.
Par-ci, par-là, quelque rasade en boit.
Mais la plupart n'en ont qu'à lèche-doigt.
La tavernière, affable ou malhonnête,
Selon le rat qui lui trotte à la tête,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet,

Serre ou détend un peu le robinet.
Et si, parfois, elle a lâché la bonde,
Et la lâchant, elle a choisi son monde;
Dieu sait le choix ! et ceux qu'elle a triés
Sur le volet ! mais ne les enviez.
Faveurs, emplois, chevance, renommée,
N'étant au vrai que brouillards et fumée;
Plus altérés après qu'auparavant,
Laissez-les moi humer l'air et le vent;
Et loin de nous la mouche qui les pique!
Soif éternelle au buveur hydropique!
Bois ton supplice! avale, malheureux!
Mets sur le cu le tonneau, si tu veux,
Satiété jamais n'y fut trouvée:
L'y rechercher serait belle corvée :
Autant vaudraient celles de Tisiphus,
Et de Tantale, et des Brùs d'Egyptus.
Et toi, Fortune, inonde la cohue!
Verse à torrens! verse à la houllevue!
J'aime à te voir, à ce cerveau brûlé,
Qui, vers la gloire, en Icare, a volé,
Prostituer les palmes de la Thrace;
A celui-ci, les lauriers du Parnasse,
Le plus beau myrte à ce riche butor;
Dispense tout, comme la gloire et l'or.
Donne aux laïs tout pouvoir en partage;
Au garnement, place à l'Aréopage;
A l'idiot, le rang d'Amphiction;
Au réprouvé le droit d'élection;
Le trépied d'or, au bourru sans mérite :
Et l'auréole, au plus fat hypocrite.
Pour ce que dure et vaut ce qu'il leur plaît,

J'en suis content ; tout est bien comme il est.
Adieu. Mais vous, ô têtes mieux timbrées,
Et de l'égide, en naissant, obombrées,
Hommes sensés! tournez, levez les yeux
Vers cette roche avoisinant les cieux ;
Vers ce palais qui brille sur la cime,
C'est le séjour de la vertu sublime ;
Divinité, malgré le sort jaloux,
Médiatrice entre les dieux et nous.
Le lait, le miel, chez elle se distille :
L'Hébé du lieu se nomme Logistille.
De son beau vase, avec grâce incliné,
Au fond du cœur le plus infortuné
Constamment coule un calme inaltérable :
De tous les biens le seul bien désirable,
Bien sans lequel l'homme le plus chanceux
Est fortuné, mais jamais n'est heureux.
Osons, amis, toute erreur extirpée,
Osons tenter cette route escarpée!
Déjà la nymphe, avec un doux souris,
Nous marque un rang entre ses favoris.
Aimer, suffit pour nous en rendre dignes.
Voilà son char, attelé de ses cignes ;
Plaçons-nous-y. Quoi, déjà parvenus
Jusqu'au sommet? O céleste Vénus!
Quel heureux vol! qu'il fait beau d'où nous
sommes,
Voir le tumulte affreux qu'entre les hommes
Causent là-bas l'un et l'autre tonneau!
Comme les fous donnent dans le panneau!
Comme à son gré la Fortune s'en joue!
Comme attentifs au branle de sa roue,

Bouche béante, ils attendent leur lot!
La belle estampe échappée à Callot!
Qu'il eût bien su grouper, dans un grotesque
Des aspirans l'avidité burlesque!
Le sot orgueil des Mignons couronnés !
Des mécontens l'énorme pied de nez !
A son burin substituons un style
Équivalent. Aimable Logistille,
A boire au chantre! ah! la bonne liqueur!
Je ne sais quoi se répand dans mon cœur,
De gai, de doux, de serein, de suave.. !
Qui voudra; chante, écrive, peigne ou grave
Ce qu'Héraclide a pleuré par excès;
Mais non sans cause. Adieu, Muse. La Paix
A, de ses mains, dans son divin breuvage,
Noyé des maux en moi, jusqu'à l'image.

LE MOINE BRIDÉ,

OU

LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL.

CONTE.

Blaise à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avait acheté,
S'en revenait monté comme un Saint George.
Saint George, soit. Mais Saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend :

Il lui fallut abandonner la selle ;
De cavalier devenir fantassin ;
De son cheval lui-même être le guide ;
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
Suivaient de loin deux grisons bien dispos.
Non des grisons de l'espèce indolente,
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante :
C'étaient vraiment bien d'autres animaux ;
C'étaient de ceux que Bocace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galans, ou d'espiègle, ou d'ivrogne,
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne ;
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genêt.
Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre :
Vois devant nous ce rustre et son cheval.
Faisons un tour ici de carnaval.
Entendons-nous, et la monture est nôtre ;
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici ni crampe.
Je le saurai doucement débrider.
Toi, cependant habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique et décampe ;
Puis sur nos pas, derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher.
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait et la marche hâtée,

Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée;
Tandis que l'autre en galoppant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût et ne pût de Blaise être entendu :
Le paillasson sur la plaine étendu,
Un pied de neige, y mettait bon remède.
  Au lieu marqué le cavalier alla :
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Reste pour gage, et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise, pas à pas,
La bride au col pendante et négligée,
La tête basse et l'échine allongée,
Allait un train dont il était bien las.
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier,
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe et de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe,
Bien tendrement, laissant couler des pleurs,
S'écrie : Hélas! je suis père Panuce,
De saint François indigne et lâche enfant
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce!
Que voulez-vous? le plus sage a bronché.

Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon; j'y mordis, je péchai.
J'y remordis : j'y restais attaché;
C'en était fait; j'allais en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal
Où m'entraînait cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon âme en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître :
A vous je suis; vous m'avez acheté.
Eh oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette :
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite!
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché)
La vôtre est faite, et la mienne commence,
Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
Vous fûtes, vous, cheval un pareil temps;
Un temps pareil âne je pouvais être :
Et maintenant, travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein.

Eh bien, je perds une assez grosse somme;
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un
Soyez donc libre, et libre sans rançon. [homme.
Vous serez sage, et vous n'irez pas comme
Un étourdi remordre à l'hameçon :
Qui de si près a frisé les chaudières
Sur son salut n'est pas si négligent.
Père Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez vous de moi dans vos prières.
Notre bon père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet, et le pied du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne en grand erre;
Tandis que triste et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.
Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tû long-temps, comme on peut croire.
Si, quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part :
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète point ce cheval, et pour cause.
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard :
Je le connais. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi,
Sur cette bête, en effet assez belle,
Crac, en chemin, tout à coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.
Un cordelier! tu voudrais que je crusse...

Un cordelier! tu gausses! Point du tout.
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture, et nom, père Pauuce.
 Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au Franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il sait : le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il, à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau,
Et sous le froc, que, perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu;
Et le voilà. Peste! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment, sans toi, j'étais joli garçon! [boire.
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons

LE MOINE DÉFROQUÉ,

CONTE.

Muses, de grâce, au fait, et point d'exorde.
Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute, et dont Barbe se moque;
L'ardente soif du sang et du butin;
Tant d'autres maux; le sacrilége enfin,

Péché mignon des âmes scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent des pères cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;
Burettes, brocs, le cellier et l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étaient pourtant Juifs ni Turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avaient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : eh! ventrebleu !
N'en ayons point puisqu'ils en ont si peu !
Quoi trouvé donc ? Quoi? Gentilles commères,
Que sur la nef on mène avec les pères,
Pour y passer le temps dorénavant,
Eux, à ramer ; elles, comme au couvent.
Père Grichard, bilieuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux matamore :
Père Grichard est traité d'étourneau ;
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage.
Ils prêchaient donc, mais sur un ton plus sage ;
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon, convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du Paradis et lieux circonvoisins.
Tout l'équipage est au pied de la chiourme !
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme
Meâ culpâ! mon père, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'était mon compagnon:

Moine de dire, en faisant grise mine ;
« Punition et vengeance divine ! »
Le bon larron, contrit comme à la croix,
De se vouer à monsieur saint François
S'il en échappe. A l'instant le temps change,
Vous eussiez dit que, sur l'aîle d'un ange,
Le séraphique avait dit : *Quos Ego*.
Le Ciel reprend l'azur et l'indigo ;
L'eau reverdit, et sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans son premier état ;
Tout. J'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage.
Le capitaine absout tout l'équipage ;
Réunissant les deux pouvoirs en soi ;
Et sur son bord étant pontife et roi :
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire ;
Frappez comité, et vogue la galère.
Les penaillons disaient : vous avez tort ;
On fait la figue au saint plus près du port.
De Pharaon tel était le vertige.
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le chef repart : qu'on ait tort ou raison ;
Ramez, faquins, belle comparaison
De fouet à fouet ! la verge de Moïse,
Et le cordon de saint François d'Assise !
Trois jours avaient coulé sans accidens,
Le quatrième ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris vêtus priaient leur patriarche
De se venger, en purifiant l'arche ;
L'un d'eux soudain s'écrie : ah ! le voilà !
Qui ? saint François. Où ? sur l'eau, là-bas, là.

Tenez, voyez, vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac aussitôt l'on s'attroupe.
Oui, c'est, dit-on, vraiment un cordelier !
C'en est bien un ; le fait est singulier :
En pleine mer un homme ; et n'en déplaise,
Qui paraît même être là fort à l'aise.
C'est, s'écriait un moinillon servant,
C'est ce grand Saint, qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes ;
Mon œil, d'ici, distingue les stigmates ;
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Le bras levé sur le profanateur.
Tremblez, méchans! La frocaille en tumulte,
Passait déjà de l'espoir à l'insulte :
La soldatesque incertaine et tout bas,
Se demandait l'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur âme irrésolue.
L'indévôt crut avoir eu la berlue;
Et du soleil attendit le retour.
Il reparaît. On revoit tout le jour
Le même objet, à pareille distance.
Lors le relaps incline en pénitence.
C'est saint François : qui pourrait-ce être donc?
Voilà des gens pénauds, s'il en fut onc.
Le commandant, dont la visière est nette,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette;
Et dit : ma foi! vous ne vous trompez point;
Je vois capuce et froc ; c'est de tout point
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Holà, ho ! le grapin !
Chacun se signe au cri du Turlupin.

D'horreur le poil en dresse à tout son monde,
L'objet s'enfonce, et disparaît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard;
Et fut-ce un coup du ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour et contre.
Tout au plus près le nageur se remontre.
Le grapin tombe, accroche et tire · qui?
Etait-ce bien un cordelier? Nenni,
Car, de par Dieu, sa mère, et saint Antoine.
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.
C'était au vrai l'habit d'un franciscain,
Mais sous lequel ne gisait qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, entropophage,
Poisson béant, poisson pour tout potage.
Mais un poisson froqué! par quel hasard?
  Vous avez vu noyer père Grichard.
Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par dessous sa robe;
Des pieds au col, tantôt il fut grugé;
Et là, du tronc la tète prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avait du monstre embéguiné la hure :
Et de ce jour : quêteur humble et gourmand,
Frère requin suivait le bâtiment.

LE NEZ ET LES PINCETTES,

CONTE.

Les saints et les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir :

Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le diable
Tiré son épingle du jeu,
Ou la légende est une fable.
Jadis un vieux saint existait,
Lequel apothicaire était;
Car en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin saint Crépin,
Sainte Madelaine et sainte Yve.
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans un fourneau, sous l'alambic,
Fourgonnant avec des pincettes,
Voici venir le tentateur
En intention de distraire
Le vigilant opérateur;
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un quiproquo d'apothicaire.
Devant le saint, monsieur Satan
Culbute, caracole et fringue
Le fanatique charlatan
De mille façon se distingue:
Entre autres le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue:
Il fait de son nez le canon,
Soupirail exhalant la peste,
De sa gueule un mortier bouffon,

Et de sa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faisoit un petit carillon
Tel qu'au Sabath on peut le faire.
  Des ténèbres le roi falot
Epuisa là tout son Calot :
Mais ce qu'il y gagna fut mince;
Car le bon saint ne disant mot,
Fait cependant rougir sa pince,
Puis l'adressant au nez du prince,
Vous le lui serre comme il faut.
Le diable fait un soubre-saut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les grifles, serre la queue,
Rue et beugle à faire trembler
Toute la terre et sa banlieue.
Cependant, en malin sournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fait faire au diable vingt fois
Le tour de son laboratoire;
Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte;
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringua, pour adieu,
Quelques petits jet d'eau bénite.
  C'est s'eu tirer avec honneur.
Heureux le saint Pharmacopole,
S'il eût, d'une telle faveur,
Rapporté la gloire au seigneur.
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le diable avait trouvé moyen,

Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont, à son tour, le Tout-Puissant
Très-mécontent avec justice,
Châtia le saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau;
Pesante espèce de pourceau
Qui roule ici bas sa machine,
Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la ville et dans le quartier
Où le saint faisait son métier.
Le masque à figure massive,
En moine de Cîteaux arrive;
Va descendre chez le Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vient lui débiter, par cœur,
Cent mille et une coyonnade;
Et termine le sot narré
Par la formule régulière
Du *clysterium donare*
De la faculté de Molière.
Là paraît l'humble apothicaire
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire,

Le remède chaud et benin.
Dieu des vers et de la peinture
Aidez-moi dans cette aventure!
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture :
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivait point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint,
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, le tire à soi,
Et de l'ennemi de la foi,
Présente le podex énorme.
Le collateur un peu butor,
Qui, malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyère,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Etait un peu court de visière,
Met le nez si près du derrière :
Qu'il est à deux doigts de l'anus.
C'est où mon drôle attend son homme :
On ne peut trop admirer comme
Droit au devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une et l'autre fesse.
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs, ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.

Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes :
C'est à vous de vous résigner ;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit, et plus fier de sa proie
Que ne le fut le beau Pâris
Rapportant la sienne dans Troie,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible et scandaleux!
Au cul du démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un saint en l'air, et par le nez
Pendu comme une gringuenaude!
Ainsi sur le saint homme Job,
Le Dieu d'Isaac et Jacob
Jadis de la même puissance
Toléra l'affreuse licence,
Et bientôt sut y mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le saint reconnu son offense ;
Dieu tonna ; le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite ;
Et de la foire qu'il lui prit,
Aspergeant le nez du contrit,
Adieu, lui dit-il, quitte à quitte.

CONTES ÉPIGRAMMATIQUES.

Un financier près de sa fin
Demandait pardon de sa vie :
Allez, dit père Passefin,
Je vous la promets impunie
Pourvu qu'à notre compagnie
Léguiez vos biens par testament.
Le notaire entre en ce moment :
Le legs se fait ; du misérable
Les biens allèrent au couvent,
Le corps en terre, et l'âme au diable.

Chez un seigneur un moine étant,
Le diable s'offrit à sa vue,
Et dit . Je t'étrangle à l'instant,
Ou tu feras l'un des trois : tue,
Fornique, ou t'enivre ; opte. Il but.
En buvant madame lui plut.
Le mari, qui faisait un somme,
S'éveille, et voit le couple en rut,
Veut l'enfiler ; mais le saint homme
Prend uu chenet, frappe et l'assomme.
C'est où l'attendait Belzébut.

Chez un évêque on était douze à table,
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés, et le prélat surtout ;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit : curé, que dit-on pour nouvelles ?
En savez-vous ? Oui, Monseigneur : et quelles ?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh ! c'est trop d'un, dirent nos gens assis ;
La mère en tout n'a que douze mamelles :
Qui nourrira le treizième ? Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode ! il fera comme moi,
Il verra, seul à jeun, dîner les autres.

Chez un curé, Margot se présentant
Pour y servir, demandait triple gage.
Le curé dit : quel prix exorbitant !
Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage?
Margot répond : j'entends peu le ménage ;
Mais à plaisir je mange, dors, et bois,
Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.
Et dépensière oisive, et mal habile,
Tu veux gagner toi seule autant que trois ?
Oh ! disons tout, monsieur, je suis stérile.

FIN DES POÈMES ET CONTES.

ÉPIGRAMMES.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme:
Plus n'en avez prose, ni madrigal:
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière,
Où l'on dit à Nivelle : entrez;
Et *nescio vos*, à Molière.

TRIOLET.

Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà Quarante.
On dit que vous faites aussi
Grâce à monsieur l'abbé Ségui.
Par la mort de je ne sais qui,
Vous n'étiez plus que Neuf et Trente :
Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà Quarante

A quoi ressemble, en un point,
Votre illustre compagnie ?
Vous ne vous en doutez point,
Messieurs de l'académie :
A la grande confrérie,
Plus grande à Paris qu'ailleurs.
D'elle nos mauvais railleurs
Font, d'un ton de petit-maître,
Cent contes tous des meilleurs :
Puis finissent par en être.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet. Tant pis pour elle [1].

[1] Cette épigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de la

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais :
Mille Rose-Croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français,
Nous laissant, entr'autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh, l'ami ! fais-nous des poètes ?
Sois-le toi-même, si tu peux.

Sur l'air de Joconde.

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie :
Elle a le rire de Vénus ;
L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus ;
Nargue de La Chaussée.

Condamine fit lui-même, et qu'il publia la veille de sa réception à l'académie française. La voici :

Apollon n'avait plus que trente-huit apôtres ;
La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.
Il est bien sourd : tant mieux pour lui.
Mais non muet ; et tant pis pour les autres !

CONTRE LA CHAUSSÉE,

Au sujet d'une de ses pièces qui n'avait pas réussi.

Sur l'air : L'amant fidèle.

Chaleur subite
Faisait trop vîte
Pousser le blé :
Monsieur Nivelle
A dit : qu'il gèle !
Il a gelé. *bis.*

CONTRE MAUPERTUIS [1].

Toisez le ciel, éminent Maupertuis,
Ou de Cybèle applatissez la pomme,
Et jusqu'au centre y faites un pertuis ;
Mais laissez-là des biens, des maux, la somme ;
Ce long traité vous tue, et nous assomme.
C'est double meurtre ; abandonnez des soins
Si malfaisans : n'écrivez plus, bon-homme,
Lors nous aurons déjà deux maux de moins.

[1] Sur son second Traité du Bonheur.

J'ai du pain, je suis honnête homme,
J'ai mis au jour Abensaïd,
Pièce qu'à Venise et qu'à Rome
J'entendis égaler au Cid.
Tu fis roi le berger David.
Grand Dieu, fais-moi l'un des Quarante!
Que je sois, selon mon attente,
Confrère de monsieur Le Franc,
Ma vanité sera contente!
Ainsi soit-il, monsieur Le Blanc.

Dame Aracné, de sa hideuse toile,
Plafonnait presque un vaste appartement,
Et là croyant briller comme une étoile,
S'imaginait faire un bel ornement.
Mouches à tas lui servaient d'aliment.
Sire Bourdon passe près de sa case;
Elle court sus. Grand combat sur la gaze :
Le frêle sol fond sous les combattans;
L'insecte tombe, aussitôt on l'écrase;
Le bourdon chante et prend la clé des champs.

CONTRE VOLTAIRE.

Son enseigne est à l'encyclopédie.
Que vous plaît-il? de l'anglais, du Toscan?

Vers, prose, algèbre, opéra, comédie?
Poème épique, histoire, ode ou roman?
Parlez! c'est fait. Vous lui donnez un an!
Vous l'insultez. En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout. Peste! voici merveilles!
Et la besogne est-elle bonne? Oh non!

BEATI PAUPERES.

Un pauvre hère[1], enfant de l'Hélicon,
Gissait mourant à peu près sur la paille;
Et pour payer casse ou catholicon,
Dans son coffret n'avait denier ni maille.
Un gros[2] banquier, regorgeant de mitraille,
En même temps était malade aussi :
Guérissez-moi, s'écriait celui-ci,
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,
S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous promets au Pinde un beau loyer!
La Faculté vers ce lieu ne galoppe;
En l'autre parc elle aime à giboyer :
Si que bientôt de Vernage à Procope,
D'Isez à Pousse, et d'Astruc à Boyer,,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hyssope,
A son chevet notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout en bout.
Le pauvret n'eut pour lui que la nature.

[1] Piron. — 2 Samuel-Bernard.

Qu'en advint-il? Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

Dans un bon corps Nature et Maladie
Étaient aux mains. Un aveugle vient là :
C'est Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature[1].

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES.

Un écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.

[1] Piron, dans une note, se plaint de ce que Lemierre lui a pris cette épigramme, dix ou douze ans après qu'elle eut paru. On va juger si sa réclamation est fondée; voici l'épigramme de Lemierre :

Lorsque la fièvre et ses brûlantes crises
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors
Où la Nature et le Mal sont aux prises;
Il survient un aveugle appelé Médecin :
Tout au travers il frappe à l'aventure;
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la Nature.

Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il? penserait-il y plaire?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail;
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

CONTRE LE MÊME.

Pour juger la littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie, et l'Imposture,
Se sont construit un tribunal :
De ce petit trône infernal,
Où siègent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

CONTRE LE MÊME.

Nymphes des bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau sylvain que je veux faire peindre,
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien; vous n'avez rien à craindre.
Par courtoisie, il pourrait pourtant feindre
Une algarade : alors doublez le pas,
Pour feindre aussi; mais laissez-vous atteindre :
Vous le verrez dans un bel embarras!

CONTRE LE MÊME.

Eh! supprime les sots écrits
Et les libelles par centaines
Dont ta plume infecte Paris,
Disait un sage à Desfontaines.
Oui, bien qui pourrait. C'est mon pain!
Si faut-il que je vive enfin,
Répond l'effronté personnage.
Que tu vives? En vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité[1].

Songe à finir, disait une rusée
A Fontenelle attentif à briller.
Qu'hier au soir je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!
L'aurore luit; mes gens vont s'éveiller!
Rassurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras.
Encor! pour Dieu, bel-esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas!

[1] C'est un mot de M. d'Argenson.

ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule le point,
La syllabe brève et longue ;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne :
Son huile il y consuma;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima[1].

MA DERNIÈRE ÉPIGRAMME.

J'achève ici bas ma route.
C'était un vrai casse-cou.

[1] Cette épigramme est contre l'abbé d'Olivet, soupçonné d'avoir agi pour faire exclure Piron de l'académie.

J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron; bon voyage!

FIN DES ÉPIGRAMMES.

ÉPITAPHES, INSCRIPTIONS, ETC.

ÉPITAPHE DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié.
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

ÉPITAPHE
DE MADAME DE ***, ABBESSE DE *** [1].

Aux talens de l'esprit, à la haute naissance,
Aux périssables dons qu'ici-bas l'on encense,
Pieuse et bienfaisante, elle avait soin d'unir
L'éclat pur et constant d'une vie exemplaire.
Elle se fit aimer, admirer, et bénir;
La terre en gardera long-temps le souvenir :
Et les cieux pouvaient seuls en garder le salaire.

ÉPITAPHE DU GENRE HUMAIN.

L'aurore ayant du jour entrouvert la barrière,
Devançait le soleil, qui de près la suivit
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vît !

L'homme était disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il était sorti :
Un souffle le créa lui jadis et sa race ;
Un souffle aussi léger l'avait anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase
Terminait et couvrait un vaste souterrain ;
Et Némésis venait de graver sur la base,
En chiffres infernaux : CI-GÎT LE GENRE HUMAIN.

[1] Elle était du sang des princes lorrains, et avait beaucoup d'esprit, de beauté, de grâces et de piété.

La belle inscription pour le Grec hypocondre,
Qui souhaita de voir tous les humains détruits!
Que l'autre misanthrope et le Timon de Londre,
Young, à ses côtés coule d'heureuses nuits!

Moins rigoureusement jugeons la race humaine;
L'homme était vicieux, mais faible, peu sensé,
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine:
Le ciel s'en devait moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux esprits admis dans l'Élysée,
Molière et Lucien, les Momus d'ici-bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée:
Les hommes en riaient, mais le ciel ne rit pas.

Il dit: « Qu'il ne soit plus »; et la terre est déserte.
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps,
Tendre Amour, c'est à toi de réparer sa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

Sois nu, simple, joyeux, fidèle, et sans caprices;
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer amenèrent les vices:
Ramène l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

ÉPITAPHE

DE FEU M.***, ÉPOUX DE MADAME ***, VEUVE ET PUCELLE.

Ci-gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,
Qui, la première nuit, à sa tendre moitié

Ne donna pas signe de vie :
Et de son sort digne d'envie
Fit un sort digne de pitié.
La marié au lit demeura la future.
L'indigne marié ne put,
Par la plus cruelle aventure,
A l'amour payer le tribut.
Mais bientôt, malgré lui, le ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature :
De honte et de froid il mourut.
Que la dame étajt bien lotie !
L'hymen, si l'on en croit le proverbe commun,
A deux bons jours : l'entrée et la sortie ;
Et, grâce au trépassé, celui-ci n'en eut qu'un.
Tenez vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage !
Le soir, en vous couchant, faites votre examen :
Un peu d'amour, et point d'hymen.
Que le défunt vous rende sage,
Et Dieu lui fasse paix ! *Amen.*

MON ÉPITAPHE,

ÉPIGRAMME.

Ci gît... Qui ? Quoi ? Ma foi, personne, rien.
Un qui vivant ne fut valet, ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre ;
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;

Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose!

Pour le soulagement des mémoires, et pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette épitaphe à deux vers.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

INSCRIPTION

Au bas d'une pyramide dressée à Arcy-sur-Aube, à l'honneur de M. de Grassin, qui avait donné 50 mille livres pour rétablir le dommage causé par un incendie.

La flamme avait détruit ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnaissance.

TRADUCTION LATINE DE M. DE LA FAYE.

Hæc loca quæ nuper flammis destructa jacebant,
Grassinus promptâ surgere jussit ope.
Excidium, auxilium, meritas pro munere grates,
Ante oculos semper proferat iste lapis.

MORALITÉ.

Travaille sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin.
Ta vie arrivée à la fin
Aura valu plus qu'un long règne.

FIN DES ÉPITAPHES, INSCRIPTIONS, ETC.

CHANSONS.

Air : De la Frelane.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table mieux qu'au jubé!
Le service était ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.
Son devancier parlait latin :
Celui-ci se connaît en vin;
C'est un bon vivant,
Nargue du savant!
Qu'est-ce qne la drogue qu'il nous vend?
Du vent,
Souvent.

Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'abbé, le moine, le frère servant,
N'observent le silence qu'en buvant.
Jamais de carême, ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent.
Dans ce bel institut de son estoc;
Chacun de nous vit ferme comme un roc :
Pas un de son froc
Ne ferait le troc
Pour tout l'or du monde en bloc.
Tic toc, chic choc, cric croc!
Chantons frère Roc,
En vidant ce broc.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table mieux qu'au jubé !
Le service était ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.

Air. De l'ouverture de Bellérophon.

Prends ton froc,
Ton sac, et ton broc;
Sus! frère Roc;
Va faire le pieux escroc.
Dans le dortoir
Tout est ce soir
Au désespoir ;
Il y faut pourvoir;
C'est ton devoir.

J'ai voulu voir
Notre réservoir ;
J'ai visité la cave et le saloir :
Tout le salé
S'en est allé,
Est avalé ;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu ;
Père Mathieu
Blasphème ; au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos moines se damneront.
Prends ton minois
Humble et courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de saint François.
Le sexe, plein de charité
Pour la communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot ;
L'affaire est de ton tripot ;
Mais sois fidèle au dépôt.
Le diable
Étranglerait
Qui rognerait
Notre prébende respectable.
Va, reviens,
Et te souviens
Qu'un bon frère quêteur vaut mieux que cent gardiens.

PORTRAIT DU DIABLE.

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
 Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
 Le pied crochu,
Le fuseau dont filait Hercule,
 Noir et tortu ;
Et pour comble de ridicule,
 La queue au cu.

Air : Jupin de grand matin.

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein.
 Tout ce train
Me lasse à la fin :
De dessus mon sein
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds!
 Vous essayez
De passer le genou :
 Êtes-vous fou ?
Voulez vous bien finir,
 Et vous tenir!
Il arrivera, monsieur,
 Un malheur.

Ah! c'est trop s'oublier!
Je vais crier :
Tout me manque à la fois;
Et force, et voix...
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux?

Sur l'air : Des gris vêtus.

De Chrysogon [1]
Chantons l'organe.
Quel heureux poumon,
Quand il condamne
Voltaire, Piron,
Et Crébillon!
Pour le jargon,
Voltaire est bon,
Mais n'est, dit-il, au fond qu'un plagiaire;
Piron, Pradon,
Tous les deux font la paire;
Pour Crébillon,
Ce n'est qu'un prête-nom.
Là-dessus le café chamaille;
On raisonne, et Chrysogon braille :
Tout fuit à la force du ton.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon!

[1] Boindin.

Que sert la voix d'un Salomon
Couverte des cris d'un âne?
Ainsi, faible ou non,
Cédez, sinon
Sa poitrine, comme un canon,
Vous décharge du galbanon.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon.

Sur l'air de Cahin-caha.

Dans ma jeunesse,
Cythère fut la cour
Où je fis mon séjour :
Sur l'échelle d'Amour
Je montais nuit et jour,
Et remontais sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Sérieux et grave,
Du régime esclave,
Je lis Boerhave,
Descends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha,
Et remonte cahin-caha.

Air à boire.

Amour, adieu pour la dernière fois.
Que Bacchus avec toi partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois ;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrais m'arrêter en vain ;
Nargue d'Iris et de ses charmes ;
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes ;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

SUR LA PREMIÈRE SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

Sur l'air : Paris est au roi.

Blasphèmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux,
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis ?

Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet cassette, et bandeau :

Sot oracle,
Faux miracle,
Prêtres et bedeaux,
Chapelle et tombeaux;
Blasphèmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux,
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis?

Tous les diables en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le fantôme du Festin de Pierre;
Bruit sous terre,
Grand tonnerre,
Foudres et carreaux,
États-généraux :
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux;
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis?

Reconnaissance au bout,
Amphigouri partout,
Inceste, mort aux rats, homicides,
Parricides,

Matricides,
Bel imbroglio,
Joli quiproquo.
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux ;
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis?
Battez des mains, amis,
A ce beau salmis.

DIALOGUE-

APOLLON, ET UNE MUSE.

Sur l'air de la Confession.

APOLLON.

Que je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici, ma chère,
Depuis quarante ans
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs!
D'où nous est venu ce téméraire
Qu'on nomme Voltaire!

LA MUSE.

Joli sansonnet
Bon perroquet.
Dès la lisière,

Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire?
Répondez ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le luth
Du bon Homère;
Et ressembla fort
Au bon Homère quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez ma chère.

LA MUSE.

Maint drame pillé
Et r'habillé
A sa manière :
Toujours étayé
D'un parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez ma chère.

LA MUSE.

L'histoire d'un roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guère;
Car il paraît
Aussi fou que l'écrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

De son galetas,
Séjour des rats,
On l'ouït braire :
Messieurs, je suis tout;
C'est ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Une satire, où
Ce maître fou
Gaîment s'ingère
D'être en ce pays
Votre maréchal-des-logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Quoique inepte et froid,
Et qu'il ne soit
Maçon, ni père;
Il ne fit, un temps,
Que des temples et des enfans.

APOLLON.

Ce style d'oracle me fatigue ;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare écrivain
Fit l'Orphelin,
L'Enfant Prodigue,
Et des Temples pour
L'Amitié, la Gloire, et l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les considère ;
Montrez-les, ma chère.

LA MUSE.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussière.
Le dieu de l'ennui
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Poursuivez ma chère.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'âme, l'esprit.
Et la matière :
Condamnant l'écrit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Mainte épitre, un peu
Digne du feu,
Trop familière,
Où le drôle osa
Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire?
Dites-moi, ma chère.

LA MUSE.

Tapis dans un coin
Un peu plus loin
Que la frontière;
Quand l'écrit flambait,
A la flamme il se dérobait.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire.
Et selon le temps,
Montra le derrière ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire,
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Le rêveur en fat,
L'homme d'état,
Le débonnaire,
Le beau courtisan,
Le charlatan, le geai du paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton,
Sur la lumière,
Son mauvais propos
Le replongea dans le chaos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il vendit en cour,
Par un bon tour de gibecière,
Deux fois en un an,
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa,

L'Europe entière,
Changeant en p...
La pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire,
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

N'ayant plus maison
Sous l'horison,
Trou ni chaumiére,
Partout sans aveu,
Il demeura sans feu ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire?
Achevez, ma chère.

LA MUSE.

En pays perdu,
Il a pendu
La crémaillère;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le témérnire
Rime à l'ordinaire?

LA MUSE.

Il fait et refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire;
Subtile éditeur,
Grand copiste, et jamais auteur.

APOLLON.

J'ordonne, lorsque le téméraire
Sera dans la bierre,
Qu'on porte soudain
Cet écrivain
Au cimetière
Dit communément
Le Charnier-de-Saint-Innocent.
Et qu'il y soit écrit sur la pierre
Par mon secrétaire :
Ci-dessous gît qui,
Droit comme un I,
Eût perdu terre,
Si de Montfaucon
Le croc était sur l'Hélicon.

FIN DES CHANSONS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

ÉPITRES.

STANCES, ODES, ET MADRIGAUX.

POÈMES ET CONTES.

ÉPIGRAMMES.

ÉPITAPHES, INSCRIPTIONS, ETC.

CHANSONS.

FIN DE LA TABLE ET DU ERNIER VOLUME.

